

COURTS

La revue qui prolonge l'échange



No. 1





COURTS

Ont collaboré à ce numéro :

Cedric Chevallier, Laurent de Broca, Marine Delvoye, Sébastien De Pauw, Sébastien Gubel, Véronique Hariga, Anne-Sophie Leurquin, Clémence Martinet, Julien-Paul Remy, Vincent Schmitz, Loïc Struys et Valérie Van Reepinghen.

Remerciements :

Patrick Balzat, Joël Blanc, Benoît Coppens, Christian Daufresne, Pierre Delahaye, Loïc Delvaux, Nanette Duxin, Gilbert Elseeneer, Gilles Elseeneer, Nathalie François, Grégory Gaultier, Maxime Halfants, Simon Higson, Marc Hofmans, Gérald Kaisin, Quentin Ketelaers, Claude Levêque, Donatienne Louveaux, David Massey, Anne Marie McLaughlin, Cédric Mélot, Meredith Miller Richards, Laurent Montois, Jean-Claude Moretti, Michaël Petre, Estelle Richards, Laurent Single, Nicolas Single, Bernard Van Reepinghen et Séverine Van Reepinghen.

Fondateur
Rédacteur en chef :
Laurent Van Reepinghen

Coordinateur éditorial :
Loïc Struys

Design éditorial :
Mona Habibizadeh

Secrétaire de rédaction :
Lorent Corbeel

Webdesign :
Molly & Fonz

Imprimé par :
Graphius

Éditeur responsable :
Courts Éditions sprl
Chaussée de Waterloo, 1488
1180 Bruxelles

www.courts-mag.com
info@courts-mag.com

ISSN : 977 2593516 00 8
N°1 - Printemps 2018

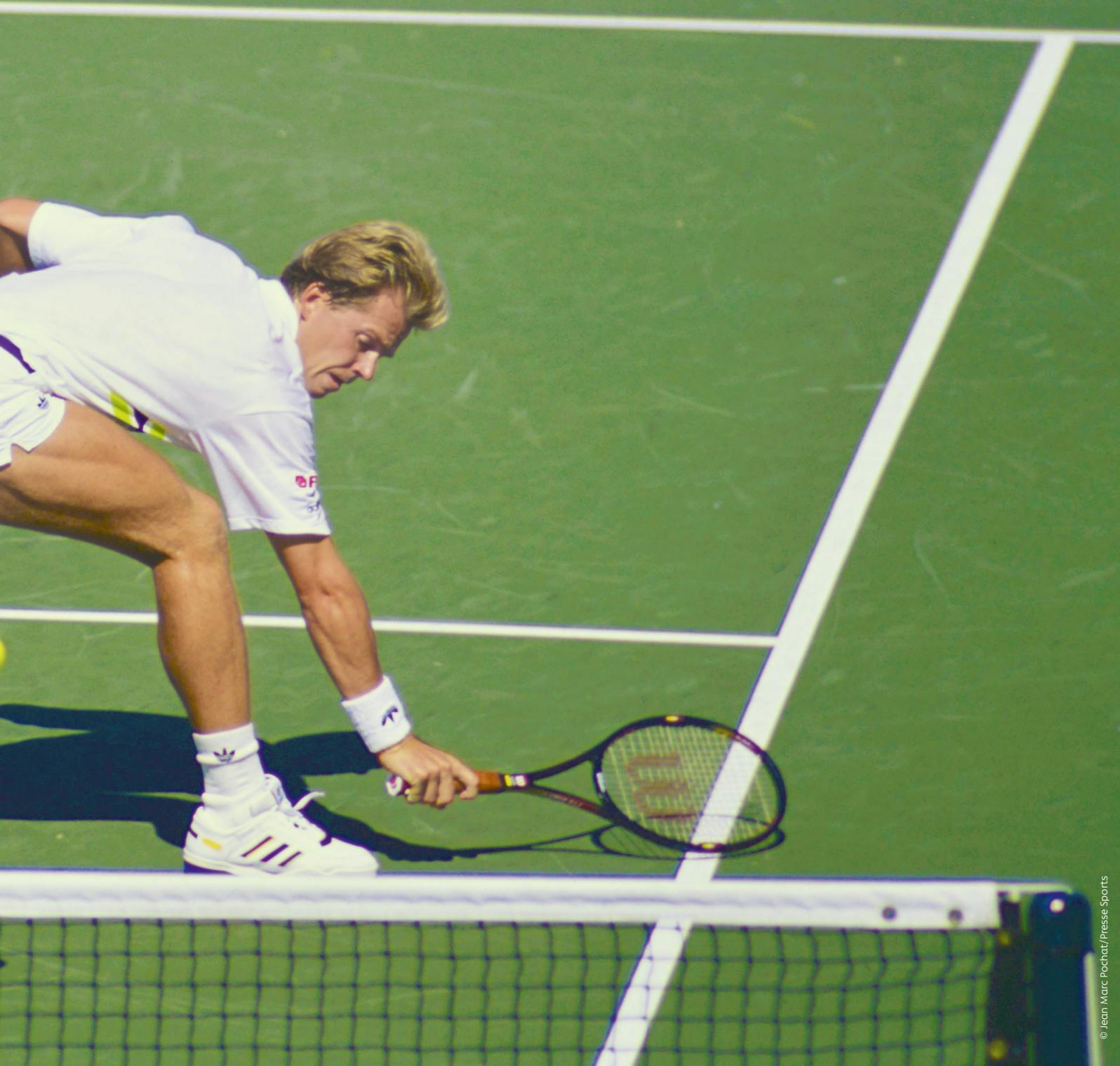
Couverture :
Singita
www.singita.com

2° et 3° de couverture :
Lablatinière/Presse Sports.



Contributeurs :

Matthieu Amgwerd, Thierry Archambeau, Patrick Balzat, Steven Barrow Barlow, Geoffroy Bauer, Fanny Beauty, Paul Bel, Béatrice Bertrand, Alain Berghmans, Gaëtan Bladt, Pascale Brognet, Alexandre Camillo, Julien & Nathalie Caron, Cath & Seb, Sébastien Cery, Cedric Chevallier, Vincent Chiavetta, Virginie Courtain, Curoviam sprl Bruxelles, Alain Dabi, Pierre Da Conceicao Santos, Benjamin Daels, Phil Darimont, Thierry de Avalos, Yves Degreef, Catherine Delvaux, Fabrice Delville, Didier Demaeretelaere, Alain De Preter, Laurence De Prins, Edouard de Sauvage, Maxime de Valensart, Laurence de Vestel, Jean-Christophe Deville, Laetitia Deville, Jean-Marie Devin, Jean D'havé, Karim Dj Whoo, Jean-Christophe Dobbelaere, Jules Domenichini, J. Dortu, Thierry Dosogne, Isabelle Dumont, Ibrahim Ouassari Elkhattabi, Yigit Erkan, Jean Fassiaux, Thierry Fauconnier, Anthony Fino, Rodolphe Fouquet, Armand François, Olivier François, Etienne Frisque, Daniel & Jacqueline Generet, Céline Godart, Hélène Godeaux, Charles-Antoine Goris, Sébastien Gubel, Paul Guiot, Marc Hofmans, Renaud Homez, Antoine Houssière, Bureau Architecture IDDA, Chloé Imus, Stéphane Joiris, Colin Jolivet, Tanguy Joway, JYPServices snc, Jonathan Ketelaers, Elyssa Klausner, Pierre Kobanyai, Ian Kolins, Michel Konieczny, Axel Kuborn, Jean-Philippe Lambeau, Sébastien Lambert, Eric Le Bellour, Michel Lebutte, Philippe Lefrancaq, Dominique Lehouse, Martin Leroy, Yasmine Lesire, Didier Leurs, Sara Leurs, Vincent Leurs, Christine Libertiaux, Jacky Lion, Hélène Logie, Nicolas Louveaux, Jean-Philippe Louveaux, Jean-François Mahieu, Muriel Manjot, Sandra Marchand, Ottavia Marcon, Nicolas Meeus, Leïla Mellaoui, Hugues Michiels, Laurent Montois, Magali Moraine, Jean-Claude Moretti, Mouchet, François Murith, Nicolas Paquet, Alex Pavy, Charles Pepinster, Michaël Petre, Gégé Previnaire, Stéphane Rambaud, Antoine Rauis, Kim Reinald So, Nathalie Renkin, François Rolin Jacquemyns, David Ruydant, Karine Samson, Laurent Schmitz, Isabelle Screve, Corinne Semaille, Laurent Sempot, Marc Siegenthaler, Jérémie Siska, Valerio Spagnolo, Thierry Stevaux, Alain Struys, Martine Taymans, Baudouin Thixon, Antoine Ureel, Catherine Van den Steen, Bernard Van Hopplynus, Gauthier Van Reepinghen, Philippe Van Reepinghen, Séverine Van Reepinghen, Marco Vranyczany, Vue sur Flagey, Sébastien Wéry et Véronique Willems.



« Une
balle de tennis
est le corps ultime. Par-
faitement ronde. Répartition
égale de la masse. Mais vide
à l'intérieur, complètement vide.
Sujette aux caprices, sensible à la
force - que tu l'utilises bien ou mal.
Elle reflètera ton propre carac-
tère. Elle n'a pas de caractère
en soi. C'est du pur
potentiel ».

SOMMAIRE

9

**Denis Shapovalov,
l'aurore d'un phénomène**

Sébastien Gubel

15

Into the flow

Nathalie Hourman

22

Courts avec vue

Vincent Schmitz

26

**« Un coup droit,
c'est un coup de pinceau »**

Loïc Struys

32

**Babolat,
une concurrence
dans les cordes**

Loïc Struys

38

**Le sportswear
vintage monte au filet**

Anne-Sophie Leurquin

44

**Tinker Hatfield et le tennis,
au-delà des lignes**

Vincent Schmitz

54

Ère Open : 1968 - 2018

56

**Hommes - Femmes,
mode d'emploi**

Julien-Paul Remy

61

Ère open, jeu fermé ?

Sébastien De Pauw

80

Coups pour coups

Sébastien De Pauw

85

**Le padel
à l'épreuve des balles**

Loïc Struys

92

Coquillages et jokari

Vincent Schmitz

96

**Même les licornes
jouent au ping-pong**

Vincent Schmitz

102

Techno Courts

Cedric Chevallier

Éditorial

«*L'homme n'est pleinement lui-même que quand il joue.*» Friedrich Schiller

Et tout d'un coup – droit –, le souvenir m'est apparu.
Le parfum boisé de ma mini-raquette, mélangé à l'odeur enivrante du feutre jaune de la petite balle.
Plutôt caressée que frappée, pour éviter qu'elle ne m'échappe, car la porte du garage est aussi capricieuse
que le jokari est fragile.

Ma raquette en bois est bientôt devenue trop petite ou moi trop grand.
Et quelques légères rides ont été déposées sur l'enfance.
Déjà vient le temps de la compétition.
Place au format long, dans la cour des grands dorénavant.
Même odeur, avec ce supplément de fragrance printanière que diffuse la brique pilée.

De guerre lasse et sans doute quelque peu désarmé, je délaisse les courts et découvre le terrain plus apaisant de la lecture.

Très vite, le fruit de mes lectures me donne envie de les partager.
Me voilà d'un seul coup reparti sur les courts.
Mes adversaires deviennent mes partenaires.
Ils m'offrent d'innombrables trajectoires de balles, empreintes de leur caractère – car elles en sont souvent le reflet –,
c'est désormais l'échange qui anime le terrain de jeu. La petite sphère jaune qu'on aime tant virevolte.
Chaque joueur, tel un écrivain muni de sa plume, lui imprime un peu de son âme, tantôt violente, tantôt si délicate.

Et l'échange se prolonge en dehors des courts.

Échanges de sourires, de complicités, de « points » de vue sur la vie et le monde, entre autres « envolées ».
La langue se délie d'autant mieux lorsqu'on vient de manier la raquette.
Sans doute une question de fluidité et de mouvement.
Les beaux gestes convoqueraient-ils les jolis mots ?

L'espace de jeu est désormais infini.
Sauf que le temps galope à présent.
J'en ralentis donc le cours.
Pour le rendre plus long, plus serein, plus fécond.

Le temps de réunir une équipe d'amoureux du geste harmonieux et du français chatoyant, qui a eu le talent de tracer,
le temps d'un hiver, les contours d'un grand et long court.
Assez grand pour accueillir, au gré des saisons et de ses couleurs ocre, vertes et bleues, des échanges au plus long cours.
Et vous offrir un brin d'écume et quelques instantanés sur la déferlante du temps.

Ma jeune équipe et moi voudrions que nos *Courts* deviennent aussi les vôtres.
Tout au long de nos lignes, écrites à la craie blanche.
Sous le signe de la légèreté et de l'insouciance.

Montez sur nos courts,
Et puis,
Jouez,
Échangez.
Et plus encore, lisez – c'est notre vœu – ces pages que nous vous offrons en partage !



Denis Shapovalov, l'aurore d'un phénomène

Par Sébastien Cubel

Le jeune prodige canadien, pétri de talent et doté d'une solide force mentale, éblouit le monde du tennis. Portrait sélectif ou comment on devient ce que l'on est.

Humain trop humain L'initiation douloureuse

La balle a été envoyée à une vitesse foudroyante. Le coup est fulgurant, violent : comme un palet traversant instantanément une défense. Pensait-il que le match était déjà plié ? Les deux premiers sets ont tourné à la faveur de Kyle Edmund, le sosie britannique de Jim Courier, et le break dans ce troisième set est potentiellement décisif. Peu importe dès lors : un entraîneur ne conseille-t-il pas généralement d'évacuer les pensées négatives et de se libérer de la frustration accumulée ? Ne suggère-t-il pas de torpiller la nervosité via une éphémère colère et de redémarrer ainsi la partie sur des bases apaisées ?

Seulement, au cœur du stade d'Ottawa en ce début du mois de février 2017, la petite sphère jaune a pris la mauvaise direction et s'est transformée en un projectile particulièrement redoutable. Arnaud Gabas n'a pu esquisser le moindre geste pour

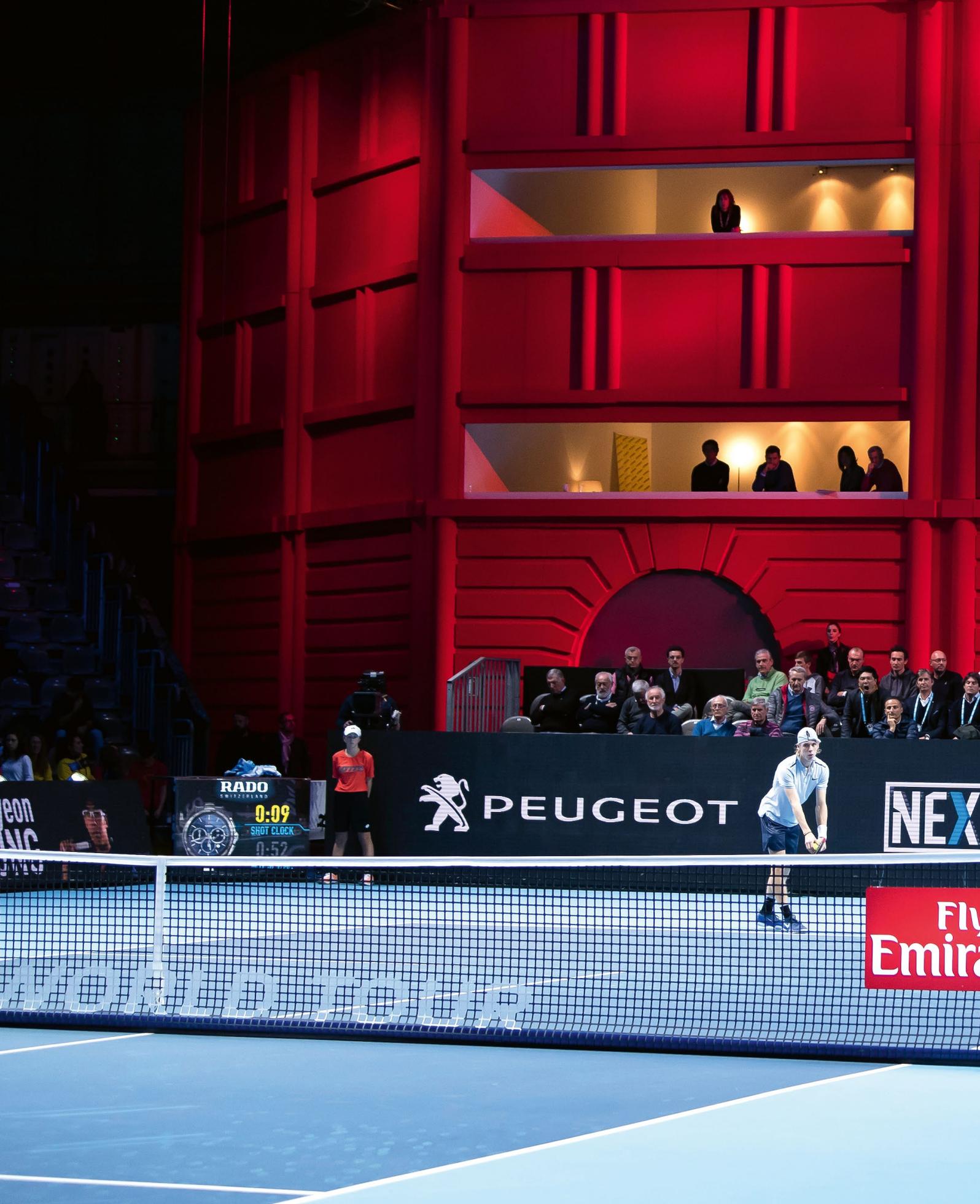
l'éviter. La balle l'atteint en plein visage et percute son œil gauche. Au même titre qu'un boxeur ayant subi un KO par un uppercut décisif, l'arbitre de chaise français est groggy.

Denis Shapovalov n'en croit pas ses yeux. D'abord choqué et angoissé par l'impact de ce coup désinvolte et courroucé, le joueur canadien, alors 234^e mondial, est ensuite plongé dans le désarroi le plus total. Comment a-t-il pu perdre à ce point le contrôle de ses émotions ? Comment a-t-il pu frapper cette balle et assommer un arbitre de cette manière ? L'a-t-il gravement blessé ? Il attend désormais l'issue de cet incident sur son banc. Il sait déjà que le match est maintenant terminé. La disqualification ne fait aucun doute, entraînant par là même la défaite du Canada lors de ce premier tour de Coupe Davis. C'est d'ailleurs ce que confirme l'arbitre Gabas après avoir été soigné de longues minutes. Plus de peur que de mal, il s'en sortira avec un œil au beurre noir et une grosse frayeur.

Shapovalov, lui, est atterré. Le match face à Kyle Edmund était décisif, les deux équipes étant à égalité parfaite, 2-2 après les quatre premières parties. Son mauvais geste, très rare sur le circuit, a précipité l'élimination du Canada. À 17 ans, le début de sa première saison chez les professionnels est marquée par cette initiation fâcheuse. Mais n'est-ce pas le parfait exemple d'un accident sur le chemin vers la maturité ? Une première étape sillonnée de faux-pas désagréables et de tentatives aléatoires. Une erreur humaine, trop humaine en somme, pour un garçon surdoué.

Par-delà le bien et le mal Un tennis éthéré

19 juin 2017. Premier tour du tournoi du Queen's à Londres. 7-6, 4-6, 6-4. Le score est serré mais la victoire sonne comme un doux retournement de l'Histoire. Le gazon britannique a permis à Shapovalov de prendre le dessus sur Edmund. Sans incident particulier. Après avoir sauvé des balles de match en qualifications, Shapovalov se libère et bat cet adversaire classé 146 places devant lui. Une joie immense pour le natif de Tel Aviv, emmené au Canada par ses parents à l'âge d'un an. Le match



Leon
INC

RADO
SWITZERLAND

0:09
SHOT CLOCK

0:52



PEUGEOT

NEX

WORLD TOUR

**Fly
Emira**

NEXT GEN ATP FINALS.



SHAPOVALOV DENIS

CAN



40

4

3

0



KOR

CHUNG HYEON

15

1

4

0

GROUP A

RADO
SWITZERLAND
SHOT CLOCK

0:10



NEXT GEN ATP FINALS™

amazon prime video

Fly Emirates



Regione Lombardia



« Pour être honnête à 100 %, vous ne pouvez comparer Shapovalov à aucun autre joueur de son âge. Il est complètement à un autre niveau. C'est comme voir une combinaison de Nadal et de Federer à 18 ans. Il a la fougue et la vitesse de Nadal et la grâce de Federer. C'est incroyable. » Mats Wilander

suivant, Shapovalov oppose une belle résistance à Tomas Berdych, tête de série numéro 7 du tournoi. La partie se joue sur un fil et s'achève 7-5 au 3^e set en faveur du Tchèque.

Malgré la défaite, Shapovalov est entré dans une autre catégorie grâce à ce tournoi : celle des *underdogs*, ces joueurs en mesure de titiller et de mettre en péril les meilleurs manieurs de raquette. Le déclic ? L'épreuve malheureuse d'Ottawa cinq mois plus tôt : « *Quand quelque chose d'aussi drastique vous arrive, vous vous devez de changer rapidement. Je ne savais pas du tout ce que je faisais* », expliquait-il dans un média canadien. « *C'était mon deuxième mois en tant que professionnel. Cela m'a forcé à devenir plus mature très rapidement, plus rapidement que les autres. J'en suis où je suis aujourd'hui à cause d'un truc comme ça. J'ai accepté et j'ai décidé de continuer à avancer. Mais dans un certain sens, cela m'a aidé. Je suis désormais beaucoup plus calme sur le court* », dit l'intéressé. Le virage de la maturité est apparu brutalement, sans prévenir. Mais la catharsis a opéré. Et l'apprentissage du circuit pro s'en est trouvé accéléré.

Les matchs s'enchaînent ensuite avec succès lors de l'été 2017. Tant à Montréal qu'à l'US Open, la pépite canadienne crée la sensation en matière de résultats et de qualité de jeu. Au Master Series canadien, il efface quatre balles de match contre lui au premier tour et s'offre ensuite le scalp de Del Potro, son idole, avant de terrasser Rafael Nadal à l'issue d'un combat acharné. Il devient, à 18 ans et 119 jours, le plus jeune joueur à atteindre une demi-finale d'un Master Series¹. Shapovalov intègre en trombe le top 100 à la suite du tournoi.

La progression se poursuit à l'US Open. Contraint de passer par les qualifications en raison de l'échéance de la clôture de la liste des joueurs entrant directement dans le tableau final, Shapovalov gagne ses trois matchs et s'offre le droit de participer à un premier Grand Chelem. En confiance, il franchit trois tours et fait étalage de tout son art face à Jo-Wilfried Tsonga, qu'il domine en un peu plus de deux heures sur le court Arthur Ashe. Il devient le plus jeune tennisman en 1/8 de finale à l'US Open depuis Michael Chang en 1989. Mais quelle est cette palette tennistique unique qui laisse tous les suiveurs du circuit rêveur d'admiration ?

La parole est à Mats Wilander : « *Pour être honnête à 100 %, vous ne pouvez comparer Shapovalov à aucun autre joueur de son âge. Il est complètement à un autre niveau. C'est comme voir une combinaison de Nadal et de Federer à 18 ans. Il a la fougue et la vitesse de Nadal et la grâce de Federer. C'est incroyable.* » Le ton est donné. Shapovalov développe un art hybride combinant celui des deux maîtres à jouer. Il ne peut donc qu'évoluer dans la galaxie des plus grands.

La virtuosité de son jeu détonne immédiatement. Les balles sont autant frappées qu'elles sont caressées. L'impression de facilité enveloppe chacun de ses coups dans une ouate invisible. Les gestes sont amples, déliés, propres. La fluidité des mouvements de Shapovalov génère des accélérations fulgurantes. La balle fuse, laissant souvent les adversaires sans réaction à 3, 4 mètres de celle-ci. Cette capacité à imprimer une très grande vitesse sans effort est manifestement la marque des prodiges.

¹ Il est né le 15 avril 1999.

Une grande préparation caractérise le coup droit et le revers à une main de Shapovalov. Ce sont des coups qui peuvent s'insérer tant dans une phase d'attente que dans un schéma plus agressif. Mais le gaucher canadien est un joueur offensif de fond de court, à la faveur de son coup droit percutant. Il est également doté d'une vista impressionnante qui lui permet d'anticiper et d'avoir régulièrement un temps d'avance sur ses adversaires. Tout comme il est à l'aise à la volée et n'hésite pas à monter fréquemment au filet. Son titre en double chez les juniors à l'US Open en 2015 avec l'autre espoir canadien, Félix Auger-Aliassime, est révélateur de l'aisance de Shapovalov dans ce domaine du jeu.

Au-delà de l'aspect technique, *Shapo* est un guerrier sur le terrain. On peut le voir serrer les poings dès le premier jeu d'un match et haranguer la foule au besoin. C'est un combattant de tous les instants, exigeant et tenace, ce que confirme le leitmotiv de son bracelet fétiche : « *Don't stop fighting.* »

Le talent de Denis Shapovalov est immense. Cette combinaison de virtuosité et d'esprit de conquête en fait assurément un joueur singulier : son jeu cristallin et spectaculaire rompt l'éternel retour des schémas classiques de jeu. Il semble d'ores et déjà évoluer *au-dessus* de la grande majorité des joueurs du circuit, indépendamment des résistances actuelles. Par-delà le bien et le mal, sa route vers les sommets semble illuminée en pointillé.

Le Gai Savoir Le court est une fête

Une autre facette de sa personnalité réside dans son état d'esprit éminemment atypique et positif. Le jeune loup canadien est tout aussi bien pugnace et extraverti qu'enthousiaste et relâché sur le terrain. Il est détendu, dans la concentration comme dans les gestes. Il en ressort une fraîcheur et une légèreté étonnantes, associées à un *fighting spirit* à toute épreuve.

Cette attitude accentue encore son charme auprès du grand public. Grâce à sa facilité à dévoiler ses émotions, il en faut généralement très peu pour que Shapovalov transcende un stade et mette le public dans sa poche. Il exalte souvent celui-ci en

bondissant comme un kangourou après un point spectaculaire. Cela ne l'empêche pourtant pas de garder le plus grand respect pour ses adversaires sur et en dehors des terrains. Preuve si nécessaire de son tempérament de bon aloi, le Canadien s'est même excusé auprès des joueurs britanniques pour avoir, en raison de l'épisode malheureux d'Ottawa, gâché leur victoire en Coupe Davis.

Un caractère qui ne doit cependant rien à la maturité, mais tout aux fondements de sa personnalité. Déjà à Wimbledon en 2016, il gagnait le tournoi juniors en affichant une joie candide tout au long de ses matchs. Comme si la conscience de son fabuleux potentiel lui procurait une joyeuse sérénité sur le court, un *gai savoir*.

Ecce homo L'avenir du tennis mondial

Désormais bien campé dans le top 50, l'éternel fan de Nadal est largement en avance sur les attentes placées en lui. Son palmarès encore vierge ne saurait tarder à se remplir, mais il a déjà considérablement marqué les esprits. À cet égard, deux prix lui ont été décernés par l'ATP pour la saison 2017 : la révélation de l'année, qui récompense le plus jeune joueur dans le top 100, ainsi que la meilleure progression enregistrée au classement.

Comme un symbole pour l'ATP, il incarne parfaitement la *Next Gen*, autant qu'il s'en distingue aisément par son style de jeu offensif et la joie qu'il affiche sur le court.

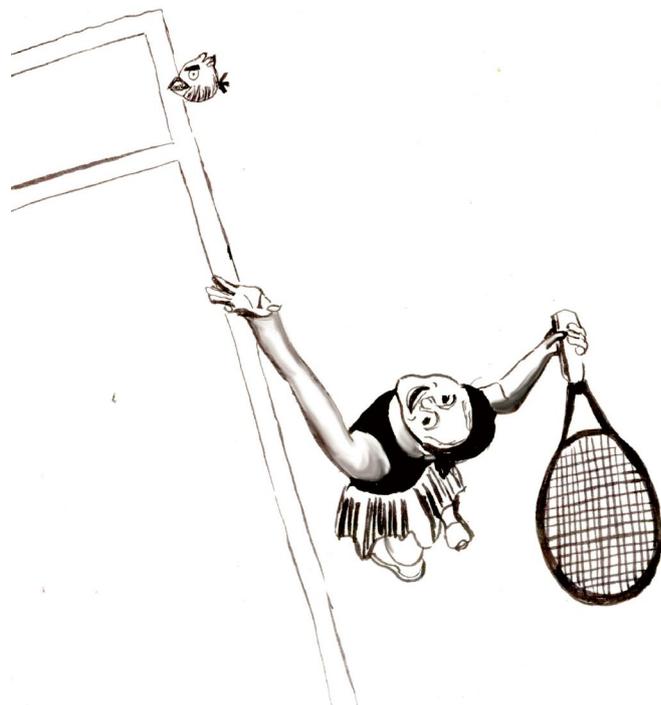
Le tennis actuel est à la croisée des générations : le top 4 est dorénavant recomposé en top 2 par les inusables Federer et Nadal, les nouvelles têtes du top 10 telles que Dimitrov et Thiem doivent encore concrétiser les attentes qu'ils ont suscitées, tandis que la *Next Gen* commence progressivement à prendre ses marques. Shapovalov s'apprête, sans précipitation, à bousculer la hiérarchie établie. Il a déjà franchi rapidement les échelons mais, grâce à une *volonté de puissance* stupéfiante qui émane de sa personnalité et de son jeu, il est promis à prendre les rênes du tennis mondial. *Ecce homo*, sur les courts. —

« Nous nous accordions à penser que l'un des grands plaisirs qu'offre ce sport est que cette concentration induit souvent chez le joueur une sorte d'auto-hypnose intermédiaire entre le rêve et la veille. La plupart d'entre nous, devant une table, au beau milieu d'une compétition âpre, avons connu les « ondes alpha », nous sommes sentis extérieurs à notre corps, exilés dans le monde mystérieux et immortel de l'inconnu. Dick Miles parle de cette expérience après l'un de ses matchs-marathons contre l'aiguille : un jour, je jouais contre Marty, et, tout à coup, je n'ai plus été moi-même. J'aurais aussi bien pu être assis sur la touche à me regarder faire des choses que je ne m'étais jamais imaginé faire. Je compris – je le savais, c'était tout – que je n'allais plus rater un seul coup. Cet état étrange avait pris le relais ; et nous sommes tombés dans une **espèce de transe**. Quand la partie a été terminée, Marty est sorti de son rêve après sa défaite et m'a dit : Qu'est-ce qui s'est passé ? Où suis-je ? »

Into the flow

Par Nathalie Hourman

Auteure de *Mon tennis et moi*, Bergame, 2017



© Marine Delvoye

« Comme absenté de lui-même, plongé dans un état second qui conférait à son mince visage constellé de taches de rousseur une expression de Pierrot lunaire, il enchaînait les coups les plus ahurissants avec une sorte de prescience miraculeuse. On eût dit un somnambule inspiré. Ceux qui avaient affaire à lui dans ces circonstances apprenaient à leurs dépens que, dès l'instant où il avait franchi le seuil de cette concentration transcendante, il était devenu invincible. »

Denis Grozdanovitch, à propos de Rod Laver cité dans *De l'art de prendre la balle au bond*, Éditions Jean-Claude Lattès, 2007

Quel joueur n'a pas connu un jour, une heure ou l'espace de quelques instants, ce que l'on appelle le fameux « état de grâce » ? Familier des sportifs, mais aussi des artistes ou de quiconque se trouve plongé dans le *flow* : ce sentiment de plénitude dans lequel l'ego se dilate à la faveur du geste parfait.

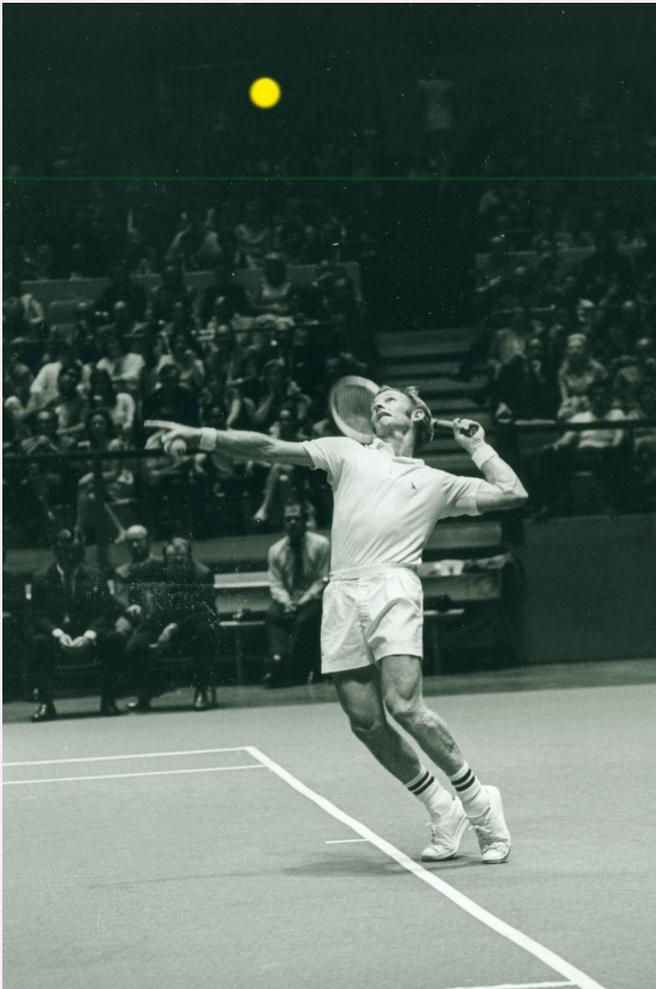
Sur les courts, les indices sont nombreux : tout nous réussit, chaque coup trouve sa trajectoire optimale, sa bonne longueur, le tout avec une prise de risque maximale. Tous nos sens nous guident vers le meilleur choix, dans une lucidité absolue de ce qui se passe sur le terrain. Tout est clair, fluide, limpide et semble aller de soi. Détaché du regard des autres et de leurs attentes et pleinement plongé dans l'instant présent, on lâche même prise par rapport à nos habituelles inhibitions. On ressent une forme de transcendance, ne faisant qu'un avec notre environnement direct, c'est-à-dire le terrain, la balle, le jeu, notre technique et notre jeu tactique.

D'un joueur expérimentant cet état, on dira « qu'il touche le ciel du bout des doigts », « qu'il réussit tout ce qu'il touche ». C'est dire à quel point cet état de grâce, cet étrange *flow*, nous dépasse : le joueur, transcendé, n'est plus dans la conscience de lui-même, il est en harmonie avec ce qui l'entoure. Qui ne désire pas vivre cet état, qu'il l'ait ressenti un jour lui-même ou qu'il en ait été le témoin ? Car cet instant s'apparente à un moment d'une telle fluidité que le joueur se rapproche d'une forme de perfection. Qui d'entre nous n'a pas, un jour ou l'autre, expérimenté lors d'un match à notre avantage ou à nos dépens ?

Les champions le savent bien et ne s'en inquiètent pas vraiment lorsqu'ils voient leur adversaire survoler le match : ils savent que cet état est éphémère et restent concentrés afin de pouvoir rebondir immédiatement, dès lors que leur adversaire redescend de son nuage. Pour peu que le joueur prenne conscience de ce qu'il est en train d'accomplir, pour peu que le mental reprenne le dessus (avec ses projections en cas de victoire ou de défaite), l'enchantement disparaît pour laisser place à un combat égal entre les deux joueurs.



© Robert Deutsch/USA Today



© International Tennis Hall of Fame

Quiconque expérimente cet état voit son estime de soi renforcée par l'expérience. Le joueur est conscient de ce qu'il a accompli et il en tire une réelle fierté. Il vit sur le terrain ce que tout un chacun souhaite éprouver dans sa vie de tous les jours: l'harmonie, le lâcher-prise, la joie, une intense présence, l'unité, l'absence de jugement, la fluidité.

Mais alors qu'est-ce donc que ce *flow*, cet état de grâce auquel tout le monde aspire tant ?

Certains le décrivent en termes de concentration parfaite, d'autres en termes de parfait « lâcher-prise », d'autres encore de simple absence de bruit mental, d'émotions, d'attentes. Il a en fait été conceptualisé à partir des années 1970 par Mihaly Csikszentmihalyi, un psychologue hongrois fasciné par ces moments décrits par les gens comme les plus aboutis de leur vie. Selon lui¹, le *flow* est une immersion totale qui s'apparente à l'expérience la plus intense offerte à l'être humain. Les émotions y sont pleinement mises au service de la performance et de l'apprentissage. Ces émotions ne sont pas seulement contenues et canalisées, mais coordonnées avec la tâche que l'individu est occupé à accomplir. C'est un sentiment de joie spontanée, proche d'une certaine idée de l'extase que l'on ressent durant l'accomplissement d'une activité.

Ces sensations sont bel et bien réelles, c'est un fait. Que cela soit sur le court ou en dehors. Un commercial peut un jour comprendre et anticiper les besoins de ses clients, avoir « la science infuse » comme on dit, et exploser son record de ventes. Tout comme le lendemain, il passera complètement à côté de ses rendez-vous et ne vendra rien du tout. Pourquoi est-il si subtil un lundi et si gauche le mardi ? Qu'est-ce qui fait qu'un matin, on se sent prêt à tout affronter, tout surmonter dans la joie et la bonne humeur, et que le lendemain tout nous semble pénible alors qu'une belle journée s'annonçait pourtant ?

Il y a donc une part de travail : sur soi, sur l'amélioration de ses compétences, mais également une dimension inconnue, inconsciente, celle qui nous échappe. Tantôt on se sent en combat avec soi-même et avec la vie, tantôt ce sont des instants

¹ CSIKSZENTMIHALYI Mihaly, *Mieux vivre en maîtrisant votre énergie psychique*, Robert Laffont, 2005
² TOLLE Eckhart, *Mettre en pratique le pouvoir du moment présent: Enseignements essentiels, méditations et exercices pour jouir d'une vie libérée*, J'ai lu, 2011

de grâce où l'on se sent béni des dieux sans trop savoir pourquoi.

Cela révèle aussi l'importance de ne pas prendre ces instants précieux pour acquis ou de les exiger de soi-même à chaque fois. Il faut au contraire être reconnaissant d'expérimenter cet état et continuer à tendre vers de plus en plus d'harmonie dans sa vie pour que ces moments de grâce puissent survenir le plus souvent possible.

Cet objectif – ce Graal – est donc à la fois souhaitable et à rechercher avec prudence. En effet, à force de convoiter cette perfection, il se peut qu'on devienne intransigeant vis-à-vis de soi-même et qu'on ne soit plus à même de réagir sereinement devant un jeu moyen, voire mauvais. Le danger sera de se mettre davantage de pression et de se placer d'avance en échec, en danger émotionnel et mental. Ne dit-on d'ailleurs pas que « le mieux est l'ennemi du bien » ? Trop désirer cet état est donc le meilleur moyen de passer à côté !

Comment faire alors pour aller chercher le meilleur de soi tout en respectant nos imperfections ? Le succès ne vient-il pas plutôt du lâcher-prise ? Il y a ce que nous pouvons contrôler : bien se préparer ; bien se concentrer ; rester serein et positif ; donner le meilleur de soi en fonction de la forme du jour ; accepter ce qui est au moment où cela est. Et puis il y a ce « cadeau » que je peux recevoir : celui d'être inspiré et en parfaite harmonie avec le moment présent.

Il est en effet possible de s'éduquer soi-même et de constituer une base solide qui permettrait que ces instants rares de *flow* ne soient plutôt le fruit du pur hasard, mais plus celui d'un mode de vie, d'un degré d'équilibre personnel et de joie retrouvée intégrés pleinement dans le quotidien.

Au-delà de la capacité à dompter son mental et à gérer ses émotions, la confiance en soi et l'estime de soi seront également déterminantes. Et c'est aussi sur quoi il faut travailler. Car seul un esprit calme, serein, en paix parvient à se surpasser à ce point. Il faut être disponible pour communiquer avec son *higher self*, pour être inspiré, pour se surpasser.

Voici une anecdote de sagesse Zen qui illustre bien qu'il s'agit avant tout de se mettre en position d'accueillir le *flow* :

« Nan-in, un maître japonais du XIX^e siècle, reçut un jour la visite d'un professeur d'université américaine qui désirait s'informer à propos du Zen. Pendant que Nan-In silencieusement préparait du thé, le professeur étalait à loisir ses propres vues philosophiques. Lorsque le thé fut prêt, Nan-In se mit à verser le breuvage brûlant dans la tasse du visiteur, tout doucement. L'homme parlait toujours. Et Nan-In continua de verser le thé jusqu'à ce que la tasse déborde. Alarmé à la vue du thé qui se répandait sur la table, ruinant la cérémonie du thé, le professeur s'exclama : « Mais la tasse est pleine ! ... Elle n'en contiendra pas plus ! » Tranquillement, Nan-In répondit : « Vous êtes comme cette tasse, déjà plein de vos propres opinions et spéculations. Comment pourrais-je vous parler du Zen, si vous ne commencez pas par vous vider ? »

Lorsqu'un joueur parvient à « vider sa tasse » au moment de monter sur le court, ses capacités peuvent s'exprimer davantage. Il n'est pas limité par son mental ou par ses peurs. Il est disponible à ce qui se joue dans l'instant présent.

Voici quelques clés pratiques et concrètes pour être prêt à accueillir le *flow* :

Lâchez prise par rapport à vos attentes, par rapport aux résultats, faites de votre mieux. Eckhart Tolle préconise à cet égard : *« Ne vous préoccupez pas des résultats de vos actions, accordez simplement votre attention à l'action elle-même. Le résultat arrivera de lui-même. Ceci est un exercice spirituel puissant. »*²

Jouez pour vous-même plutôt que pour les autres. En étant serein, libéré de la pression du regard ou des attentes des autres, ou même de vos propres attentes, vous jouerez libéré. En y mettant du cœur plutôt que des peurs, vous serez relâché et vous obtiendrez de meilleurs résultats. Franklin D. Roosevelt a dit : « La seule chose que nous ayons à craindre est la crainte elle-même. » Soyez concentré et prenez plaisir à faire ce que vous êtes en train de faire.

Préparez-vous correctement. Ayez un objectif d'entraînement précis et travaillez en ce sens. Identifier les étapes permettant d'atteindre votre objectif. Créez des automatismes, travaillez vos repères, de sorte que vous puissiez lâcher le mental au moment opportun et laissez votre instinct, votre corps s'exprimer.

Restez le plus concentré possible et restez positif autant que faire se peut. Quand vous traversez un passage à vide, relativisez. Combien de fois n'est-il pas arrivé à un joueur de remporter un match après avoir été mené tout le long? Un match n'est fini qu'après le dernier point joué. Avant cela, accrochez-vous, battez-vous jusqu'au bout contre votre adversaire, pas contre vous-même. Un match difficile est l'opportunité de développer votre capacité à vous battre, à persévérer, à surmonter des difficultés, à chercher des solutions : qualités dont vous aurez besoin pour de prochains matchs et dans la vie de tous les jours.

Il arrive souvent qu'après avoir raté deux ou trois balles, on se bloque, on commence à se parler, à se critiquer, on se perd dans ses pensées. Nos peurs et nos doutes empêchent notre instinct de s'exprimer à 100%. Or c'est en restant concentré sur ce qu'on est en train de faire, en continuant à jouer à fond, sans se poser de question, de manière libérée et en laissant parler le corps que l'on pourra à nouveau performer. La tête, l'esprit peuvent être utiles, mais pas seulement au moment de la frappe. Sur le bord du terrain, oui! Entre les points, oui! Mais au moment de jouer, il faut se faire confiance, faire confiance à son corps, le laisser s'exprimer : il sait ce qu'il a à faire.

Enfin, certaines techniques inspirées de la PNL (Programmation Neuro-Linguistique) s'avèrent bénéfiques, à condition de les pratiquer régulièrement. Voici un petit exercice d'ancrage des émotions positives passées. Il s'agit ici d'un simple conditionnement positif :

- Installez-vous confortablement, assurez-vous de ne pas être dérangé pendant quelques minutes, prenez de profondes inspirations, détendez-vous...
- Choisissez l'émotion ou l'état que vous voulez ressentir : calme, concentration, joie, énergie, paix intérieure.
- Choisissez l'expérience : identifiez dans votre vécu une expérience ou une situation qui a provoqué cette émotion. Ce sera votre souvenir ressource, celui dans lequel vous puiserez toute votre énergie.
- Choisissez votre stimulus ou votre point d'ancrage : cela peut être un geste (pincez un doigt, une oreille, mordillez votre lèvre) ; cela peut être la vue ou la manipulation d'un objet fétiche (montre, bague, photo). L'ancrage peut donc être visuel, auditif, kinesthésique, mais aussi olfactif ou gustatif, à vous de choisir. Ce choix est important, car c'est sur celui-ci que vous allez ancrer votre émotion.
- Maintenant que vous êtes relaxé, déclenchez votre stimulus (par exemple pressez votre paume de main), revivez votre souvenir ressource, et prenez le temps, pleinement, de ressentir l'émotion recherchée.
- Travaillez vos ancrages aussi souvent que possible afin d'atteindre l'état désiré.

Le *flow*, « la zone », cet état de grâce tant convoité est donc un subtil mélange entre le travail sur soi, la présence à soi-même et à la vie, mais aussi un cadeau venu d'ailleurs. Si l'on broie du noir, si l'on persiste à ne voir que le revers de la médaille, si l'on ne prend pas soin de soi, de son équilibre, si l'on rejette sans cesse toute responsabilité sur les autres, on ne sera pas disponible à l'inspiration. Au contraire, plus on prend la responsabilité de ses choix, de ses actions, de ce qu'il se passe dans sa vie, plus on est à la recherche du bon et du beau, plus on devient tolérant vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres, plus on se montre disponible à l'apprentissage de chaque situation, plus on sera en mesure de se sublimer en accueillant la grâce. —

BABOLAT PURE AERO

DECIMA



THE MAN. THE RACKET.
THE LEGEND.

#PLAYTOBEWILD



OFFICIAL SUPPLIER



*L'homme. La raquette. La légende.

Les joueurs pro du team Babolat peuvent jouer avec un modèle personnalisé ou différent de l'équipement présenté.

TENNIS CLUB

KEEP
CALM

AND

PLAY
TENNIS



LA SAPINIÈRE

15€ / HEURE / TERRAIN 4 terrains en terre battue + 1 en parquet couvert

5, avenue des Sorbiers - 1180 Bruxelles (Uccle) • www.tennislasapiniere.be • +32 476 77 43 29



Notre défi, vous faire partager notre passion.
ANVERS - JODOIGNE - LASNE - OHAIN - BXL
REBECQ - HALLE - WATERLOO - WOLUWE



**Cours et Stages
pour
vos enfants
et vous**



La philosophie de BATD est basée sur le respect du joueur. Nous nous adaptons à l'enfant au profit de son développement et de son épanouissement ; le tout avec de la discipline, de la persévérance et de l'enthousiasme !

Notre mission est pédagogique et humaine.

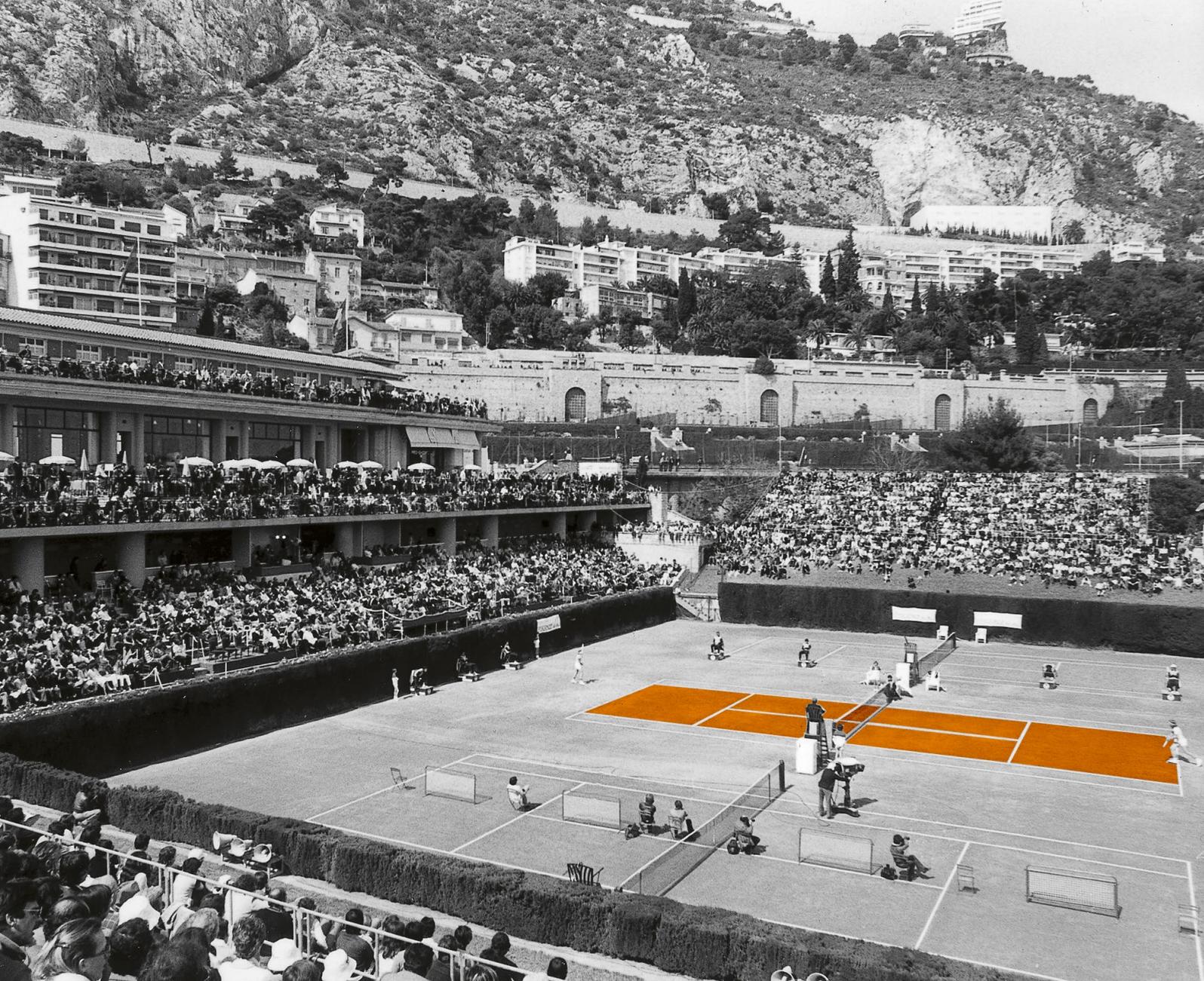
Notre défi est d'enseigner, transmettre une passion, construire la confiance et faire en sorte que l'enfant progresse tout en s'amusant!

Le tennis est un sport pour toute la vie qui vous apportera des qualités et des valeurs telles que le sens de l'effort, le dépassement de soi, le fair-play... ; qui vous procurera de la joie, du plaisir et des copains pour toute la vie !

Alors, rejoignez - nous !

R Primerose CB - TC Odrimont
Sport Village- Euro TC St Josse
TC La Cure- Waterloo Tennis
TL Rebecq- TC Sollenbeemd
TC Avia- TC Fort IV

Informations : ASBL BATD
tél: 010/81.11.00 - info@batd.eu
www.batd.eu



© Archives Monte-Carlo Country Club

Courts avec vue

Qu'y a-t-il de plus beau qu'un ciel bleu azur surplombant les eaux turquoises d'une Méditerranée encadrée par des rochers? La même vue, en y ajoutant l'ocre ardent de la brique pilée, embrassée par d'implacables lignes blanches. C'est dans ce cadre idyllique du Monte-Carlo Country Club que se déroule depuis 1928 l'un des tournois les plus prestigieux et glamour, qui ouvre la saison européenne sur terre battue et reste une étape privilégiée avant Roland-Garros, attirant chaque année une bonne partie du top 10 mondial.



Durant onze mois de l'année, le club centenaire Monte-Carlo Country Club – dites MCCC (sans oublier un C) si vous êtes pressés – permet à ses deux milliers de membres de jouer sur 23 courts (21 en terre battue, deux en dur) avec vue sur mer, dans un cadre huppé mêlant distinction et tradition. Pour un droit d'entrée de 7 000 euros et une cotisation annuelle de 1 400 euros, le club-house est panoramique, l'endroit couru et la tenue blanche de rigueur.

Mais la modernité se cache ailleurs. Le club mythique a une dynamique moderne et tournée vers l'avenir : ainsi d'importantes transformations et modernisations sont régulièrement offertes à ses affiliés, pendant que les travaux de rénovation et d'expansion sont menés tambour battant.

La terre battue est choyée et renouvelée avec méticulosité. Le club accueille d'ailleurs régulièrement des joueurs professionnels, pour certains résidents monégasques, comme Novak Djokovic (qui possède d'ailleurs son propre restaurant végétarien dans la Principauté), David Goffin ou Grigor Dimitrov. Avant eux, Nastase, Borg, Becker, Ivanisevic ou Safin avaient été séduits par les charmes ensoleillés et la fiscalité accommodante de Monaco.

Des toits

Des vestiaires leur sont réservés à l'écart de ceux des autres membres du club. Ce qui n'a pas toujours été le cas : à une époque encore dans les mémoires, les casiers devaient se vider pour laisser place aux professionnels. Le panorama non plus n'a pas toujours été aussi somptueux.

En 1893, le « Lawn Tennis de Monte-Carlo », sa première appellation, est construit sur le toit des caves à vin de l'Hôtel de Paris. Il comprend deux courts en terre battue et un terrain de croquet. C'est là, en 1897, que se déroule la première édition du tournoi monégasque, chez les hommes comme chez les femmes. Il n'en existe alors que neuf autres à travers le monde.

C'est aussi la grande époque des frères Doherty. Nés à Wimbledon, ils dominent le tennis mondial et remportent à eux deux toutes les premières éditions de la compétition jusqu'en 1906, demeurant encore aujourd'hui parmi les plus titrés : quatre pour Hugh (le cadet) et six pour Reginald, en deuxième place derrière... Nadal et ses dix titres.

Cette même année 1906, sont inaugurés trois courts et un terrain de croquet à La Condamine, deuxième port d'attache pour le club monégasque. L'Hôtel de Paris, aujourd'hui cinq étoiles, souhaitait en effet s'agrandir, obligeant les amateurs de tennis à se rediriger vers ce quartier commerçant, qui accueille aujourd'hui l'arrivée et le départ du Grand Prix de Monaco. Le Néo-Zélandais Anthony Wilding survole alors les débats avec cinq titres au total (troisième joueur le plus titré du tournoi).

Après une pause forcée de quatre années durant la Première Guerre mondiale, Suzanne Lenglen y fait une entrée fracassante en remportant sa première finale 6-0, 6-0 contre la britannique Doris Wolfson. Entre 1919 et 1926, elle comptera onze finales pour onze victoires à Monte-Carlo. Elle jouera même en double avec le roi de Suède Gustave V, sous le pseudonyme de Mister G., grand amateur de tennis et fondateur du premier club de son pays. Elle sera aussi indirectement déterminante dans l'histoire du futur MCCC.



Et encore des toits

Mais avant cela, le quartier commerçant de La Condamine aussi a besoin d'espace et dès la fin de la guerre, pousse le club vers un autre toit. Celui du garage « Auto-Riviera », adjacent des jardins de l'Hôtel-pension de La Festa où l'on trouve déjà deux courts de tennis, sis rue des Roses, Beausoleil. Derrière ces odeurs de vacances, cette jeune commune des Alpes-Maritimes, limitrophe à Monaco, avait été créée en 1904 suite à la pression immobilière qui s'exerçait sur Monte-Carlo, notamment grâce au tourisme et au jeu.

Trois courts, quelques tribunes, des murs d'entraînement et un club-house y sont inaugurés le 21 janvier 1921, cette fois sous le nom de « La Festa Country Club ». C'est le début des années folles, la croissance économique est à son comble. Des personnalités de nombreux pays viennent passer leurs vacances sur le Rocher et une Française domine un tennis mondial qu'elle finira par révolutionner : une

certaine Suzanne Lenglen, dans sa légendaire tenue signée Jean Patou. Mais quand un riche mécène américain observe la « Divine » sur la terre battue monégasque, il estime que ce club n'est pas digne de la première vedette féminine de ce sport encore amateur. « Il lui faudrait un écrin à la hauteur de son statut de star et non pas le simple toit d'un garage », aurait déclaré George Pierce Butler. Nous sommes en 1925. La 25^e édition du tournoi qui se déroule cette année-là restera inachevée et ne connaîtra jamais de vainqueur, alors que Butler entreprend de convaincre la Principauté.

Des terrasses

Mission réussie : sur quelques hectares de terrains de la commune française de Roquebrune-Cap-Martin, s'occuperont bientôt jour et nuit plus de 1 500 ouvriers pour ériger des bâtiments Art déco dessinés par le célèbre architecte Charles Letrosne. Et sur un terrain abrupt peu accueillant, les fameuses terrasses surplombant la Méditerranée.

¹ Lemonde.fr,
« Jet-set et match
à Monte-Carlo »,
avril 2015

Deux ou trois courts habillent chacune d'elles, séparées par des cyprès ou des pergolas fleuries. Vingt au total, dont douze pour la compétition. L'inauguration a lieu en février 1928, le Français Henri Cochet est le premier à y remporter la victoire, avant de prendre dix mois plus tard le nom actuel de « Monte-Carlo Country Club ».

La Deuxième Guerre mondiale donne un coup d'arrêt de six ans à la compétition et en 1947, le Suédois Lennart Bergen s'impose chez les hommes quand l'épouse de George Butler et sa fille Gloria sont de retour à Monte-Carlo. Elles s'échinent alors à inviter les meilleurs joueurs du monde entier et à donner une aura de fête au tournoi. Avec notamment, dès 1951, cette idée impensable aujourd'hui : le « Gloria Butler Show », une folklorique « soirée des joueurs ». Pendant 21 ans, Gloria Butler imaginera des sketches interprétés par des joueurs déguisés, dans des décors de cabarets. Après une longue pause de 1975 aux années '90, le mercredi de la semaine de compétition verrait encore aujourd'hui les champions se prêter au jeu, si l'on en croit le directeur du tournoi. « À mon époque, on se limitait à chanter ou à danser le french cancan. Désormais, tous les tics des uns et des autres sont repérés. Novak excelle dans les parodies, aussi bien celle de Borg que de McEnroe. Et quand les joueurs imitent Nadal en train de tirer sur son short, c'est à tomber par terre ! » expliquait Zeljko Franulovic au journal *Le Monde* en 2015¹.

L'ère Open

Grâce aux investissements et à la créativité de la fille Butler, le tournoi préserve son prestige. Le cadre demeure idyllique, de nombreux étrangers, notamment américains, font le voyage pour assister aux matchs. Mais c'est le début de l'ère Open qui donnera le dernier élan nécessaire. 1968 marque la fin des « tournois amateurs », avril 1969 sera le premier Open monégasque avec un « Men's Single First Prize » à 12 000 francs français (soit moins de 2000 euros). Un certain Zeljko Franulovic remporte l'édition suivante... il en est le directeur depuis 2005. Nastase soulèvera la coupe l'année d'après, avant Vilas (qui affrontera Connors dans une finale jamais terminée pour cause de pluie en 1981), Borg, Wilander... La route des années '80 est

glorieuse, bien accompagnée par les retransmissions télévisées. L'engouement est certain, mais la place est aussi réduite sur les terrasses : le tournoi féminin passe à la trappe en 1979.

Les années '90 le confirment : avant Roland-Garros, Monte-Carlo reste la meilleure préparation, dans une ambiance jet-set autour d'une famille princière très médiatique. Il faut aussi y être vu, quand on est simple spectateur, quitte à écorcher la vue. Le succès engloutit les tribunes face à la mer dans un attelage installé le temps du tournoi sur l'entièreté des terrains autour du central. Les meilleurs spécialistes s'y imposent (on pense évidemment à Sergi Bruguera ou encore Thomas Muster), tandis que d'autres grands noms – comme Boris Becker et même la légende Federer – ne parviendront jamais à s'y imposer.

En 2007, un an après l'arrivée de Rolex dans le nom et sur les bâches, coup de chaud sur le Rocher. L'ATP pense à déclasser Monte-Carlo et lui ôter le statut de Master Series, à la recherche d'une place de choix pour Shangaï et le marché asiatique. Les joueurs poussent de la voix, Nadal et Federer (à qui le trophée a toujours échappé mais à qui aussi le casier numéro 1 est réservé) en tête. Le tournoi est maintenu et même élu par les joueurs « meilleur ATP Masters Series de l'année 2007 ». Mais contrairement aux autres tournois de la même catégorie, les trente meilleurs joueurs mondiaux ne sont pas obligés d'y participer. Le climat, la vue, le prestige et l'expertise du club sont de bons incitants. Comme le *prize money* de la compétition. En 2017, devant les désormais 10.000 spectateurs du court central, rebaptisé deux ans auparavant Court Rainier II, Nadal a remporté la 111^e édition du tournoi de Monte-Carlo et 820 035 euros. Il y a soulevé sa 10^e coupe monégasque, toujours remise par un membre de la famille princière. —

« Un coup droit, c'est un coup de pinceau »

Paris. XVII^e arrondissement. Joël Blanc nous ouvre la double-porte en métal de son atelier où se dévoilent sculptures et aquarelles. Un sanctuaire artistique dédié aux sports qu'ont déjà pénétré journalistes et caméras télé. Avec les années, le peintre et sculpteur originaire de Toulon continue, malgré lui, à susciter la curiosité depuis sa rencontre avec feu Claude Esclatine aux abords des terrains de polo. À l'époque, le nouveau directeur délégué aux sports de France Télévision saisit la plus-value unique de la perception de Joël Blanc : une faculté que personne n'arrive à cerner, télévisuelle et télégénique. Il lui ouvre les portes de Roland-Garros en 2001 ; depuis, il n'a plus quitté son strapontin du bord de terrain. Par le bout du pinceau, Joël magnifie et recompose sur le vif les petits et grands duels du tennis.

Comme personne, il capte l'instant en suspens, libère sur la toile un mélange de reportages en peinture et d'œuvres d'art en direct. Une technique développée au gré des voyages et au contact des chevaux. « Pour porter le carnet et la boîte d'aquarelles, j'ai dû inventer un procédé grâce auquel la planche tenait à mon cou, me permettant de marcher en peignant », raconte-t-il.

Il qualifie son courant de « painting of actions » en clin d'œil au mouvement popularisé par Jackson Pollock et dont il semble devoir incarner l'unique représentant. « Maintenant qui va s'attaquer à ça ? Qui va peindre en direct avec une planche instable autour du cou ? Mon travail est le résultat d'années de travail au cours desquelles j'ai appris à mettre de plus en plus de renseignements sur la toile en dix minutes. » Il en a pris nettement plus pour évoquer sa contemplation anatomique et colorée du tennis. Rencontre.

Par **Loïc Struys**
Illustrations
par **Joël Blanc**

« L'aquarelle, c'est le blanc, c'est le rien. En fait, je ne peins rien. »

Courts: Qu'est ce qui vous fascine dans le tennis ?

Joël Blanc : Pour moi, c'est le corps, c'est le geste. C'est la rapidité, le duel. C'est tout ce qui fait le tennis, c'est un jeu d'échecs par-dessus tout. Les joueurs anticipent toujours trois coups à l'avance. À la lecture de la position du corps, de la posture du type d'en face, ils se projettent trois frappes plus loin. Sans ce sens de l'anticipation, il leur serait impossible de contrer et de se positionner. Le déplacement doit être perçu comme une prémisse du coup prochain, tout en évitant de le rendre trop visible à l'adversaire. La stratégie du tennis est fantastique, même si la traduire en peinture est un peu compliqué.

C : Votre goût de la prise sur le vif est étroitement lié au tennis, sport de l'instant et de l'éphémère par excellence.

J.B : C'est exactement ça. C'est la synthèse de mon art, en réalité. La sensibilité entre mon pinceau et la feuille est guidée par cette énergie que je retrouve dans la raquette. Celle-ci se transmet directement dans ce que l'on appelle la magie de l'art : voir des choses qui se passent et qu'on ne comprend pas.

C : Une énergie qui reste propre à la façon dont chacun l'interprète...

J.B : Oui, et qui se transmet. Moi si je bidonne – excusez-moi du terme – le dessin d'un joueur, ça va se voir. On ne retrouvera pas la dynamique qui existe dans le geste, dans l'instantanéité du mouvement. Si je tente de reproduire ces gestes en les copiant, je n'obtiendrai aucun résultat. Mes coups de pinceau doivent respecter les espaces de blanc. L'intérêt de l'aquarelle n'est pas seulement la mise en valeur du coup de pinceau,



Rafael Nadal 2017
celest ball

Joël BLANC
Rafael Nadal. -

c'est avant tout le blanc, le rien. C'est ce rien qui laisse au spectateur un certain imaginaire. C'est un sport pour moi. En réalité, je ne peins rien, le joueur est seulement détourné. Une certaine magie transite entre le pinceau et l'énergie, sans quoi on perdrait la spécificité du fait-main. Une photographie s'inscrit dans un autre registre; elle indique des détails. Or, moi, je simplifie tout ça. Le pinceau a la spécificité de traduire les choses avec une sensibilité variable. Je peux tirer un trait d'1 mm ou l'épaissir pour reproduire la musculature. Avec du recul, je me dis toujours que des types comme Nadal ou Federer ont une sensibilité de la raquette égale à cette spécificité: ils savent placer une balle à 2 mm de la ligne parce qu'ils sentent, j'en suis sûr, cette balle et cette raquette comme moi je sens le pinceau sur la feuille. C'est ce degré élevé de sensibilité qui fait d'eux de grands joueurs. Ce n'est pas pour rien qu'ils changent de raquette à la moindre occasion, notamment quand le cordage leur semble détendu. Moi, c'est la même chose: si mon pinceau perd des poils ou se désosse, je le change. Et comme eux, je vais passer cinq à dix minutes pour retrouver mes sensations. On qualifie toujours la raquette de prolongement du bras ou de la main. Mais eux, ils ont une sensibilité nerveuse jusque dans les cordes. Avec ce type de joueur, un coup droit, c'est un coup de pinceau.

C: Vous êtes attentif à laisser l'instant en suspens, la conclusion en pointillé, délestée de la moindre célébration. Est-ce votre façon de laisser place à l'imagination ?

J.B: Oui, ce sont des moments intemporels. Je me concentre sur le sportif, l'événement. Les résultats m'intéressent moins; il m'arrive de ne pas suivre l'évolution du score. Dans l'absolu, je m'arrête à un instant plus essentiel qu'à la fin d'un match, trop anecdotique; elle atrophie l'instantané et, du coup, l'imagination. Mon approche doit rester de l'art. Il est insensé de rivaliser avec un photographe pour capter un moment ou une balle, que je me suis longtemps abstenu de dessiner, préférant les ajouter par la suite, au ras du filet ou en l'air. Pour en revenir à la question, je n'ai pas forcément envie que les gens considèrent mes lithographies comme le reflet d'un événement ancré dans leur mémoire. Elles doivent rester une synthèse de plusieurs moments.

*« Peindre
Monfils,
c'est un
festival.
On se
croirait
au
Lido. »*

Le mouvement que je répercute est souvent façonné en plusieurs prises. Si quelqu'un exécute un revers, je peux croquer le mouvement des bras, puis passer à l'adversaire pour ensuite revenir à mon sujet dans une situation de jeu similaire et capter la position des jambes. Avec les années, je n'ai qu'à tracer un bras pour savoir où le reste du corps va se positionner. Pour que cela soit plus véridique et plus instantané, il suffit que le joueur refasse le même geste – et immanquablement, il le refait –, et la suite me vient naturellement.

C: On vous repère souvent en bord de terrain. Est-ce un choix destiné à accentuer votre ressenti ?

J.B: À Roland-Garros, c'est en effet là que je me retrouve le plus souvent. Le contact avec les joueurs est sans égal ailleurs. Moi, ce qui m'intéresse, c'est le corps humain, ce qu'il dégage comme puissance. J'ai deux sortes de travaux: ou je répercute l'ambiance, les spectateurs, les lumières et les joueurs dans un ensemble, ou je me focalise sur un portrait en gros plan. J'exécute en quelque sorte des études plus rapprochées, traite les gestes et les mouvements. Je me concentre sur des profils admirables qui me rattachent à l'art. Nadal est en cela fascinant: quand on le voit, c'est du béton. Il pourrait faire du lancer du poids, sa musculature est incroyable. Les sœurs Williams, pour moi, sont des sculptures vivantes. (*Il passe en revue son catalogue.*) Elles mélangent à la fois la puissance et les formes; elles sont extraordinaires, artistiques. Maria Sharapova, elle, c'est une autre approche, on est dans une élégance, une finesse différente.

C: Révise-t-on, après 17 ans au bord des courts, la façon dont on interprète le jeu ou un joueur ?

J.B: Tout dépend de ce que l'on souhaite montrer. C'est comme un photographe: tous les gens ont des appareils photos sophistiqués, mais l'œil fait toute la différence. Si vous n'êtes pas photographe dans l'âme ou n'avez pas le désir de l'originalité, vous n'obtiendrez aucun résultat, même avec le meilleur des appareils. Le désir de s'emparer de quelque chose fait toute la différence. Dans mon cas, il m'importe en priorité de capter l'élégance ou la vivacité du geste, son originalité

voire un accident. Peindre Monfils, pour ne citer que lui, c'est un festival. On se croirait au Lido. En vérité, je me laisse guider par le moment. C'est une façon de saisir la vie, c'est fondamental.

C: Concrètement, votre façon d'appréhender le tennis a-t-elle changé avec son évolution ?

J.B: Non. Mais ça fait évoluer ma conception du dessin. Lors d'un match, je ne peux pas me laisser complètement aller à peindre ce que je vois. Les joueurs sont désormais d'un bout à l'autre du court, montent rarement au filet. Pour mes mises en page, je les imagine parfois un peu plus proche du filet pour combler le vide du milieu de mes dessins. Je recompose toujours quelque chose. À Roland ou ailleurs, il m'arrive de préparer, en préambule du match, une mise en scène avec le décor, le public. Je laisse un espace sur le court pour peindre les joueurs sur le terrain. Mais je ne peux pas composer des images systématiquement avec un joueur à l'extrême gauche et l'autre à l'extrême droite. Je suis obligé de simuler. Après, tout dépend de ma position par rapport au terrain et aux joueurs. Je peux me mettre derrière l'un d'eux et du coup, avoir l'autre en enfilade et renforcer une illusion de proximité. Mais si je reste derrière la chaise d'arbitre, je vais avoir des personnages aux extrêmes, donc je suis obligé d'un peu tricher. De ce point de vue, je regrette la raréfaction des batailles au filet. Il est marquant de constater la prédominance des grandes frappes dans le jeu; tout le monde regarde à quelle vitesse la balle est passée. Les gens s'émerveillent pour un service à 210 à l'heure. Les artistes-volleyeurs ont disparu.

C: Le public que vous évoquez est souvent considéré comme un élément du décor. Or, chez vous, il fait partie intégrante de vos œuvres.

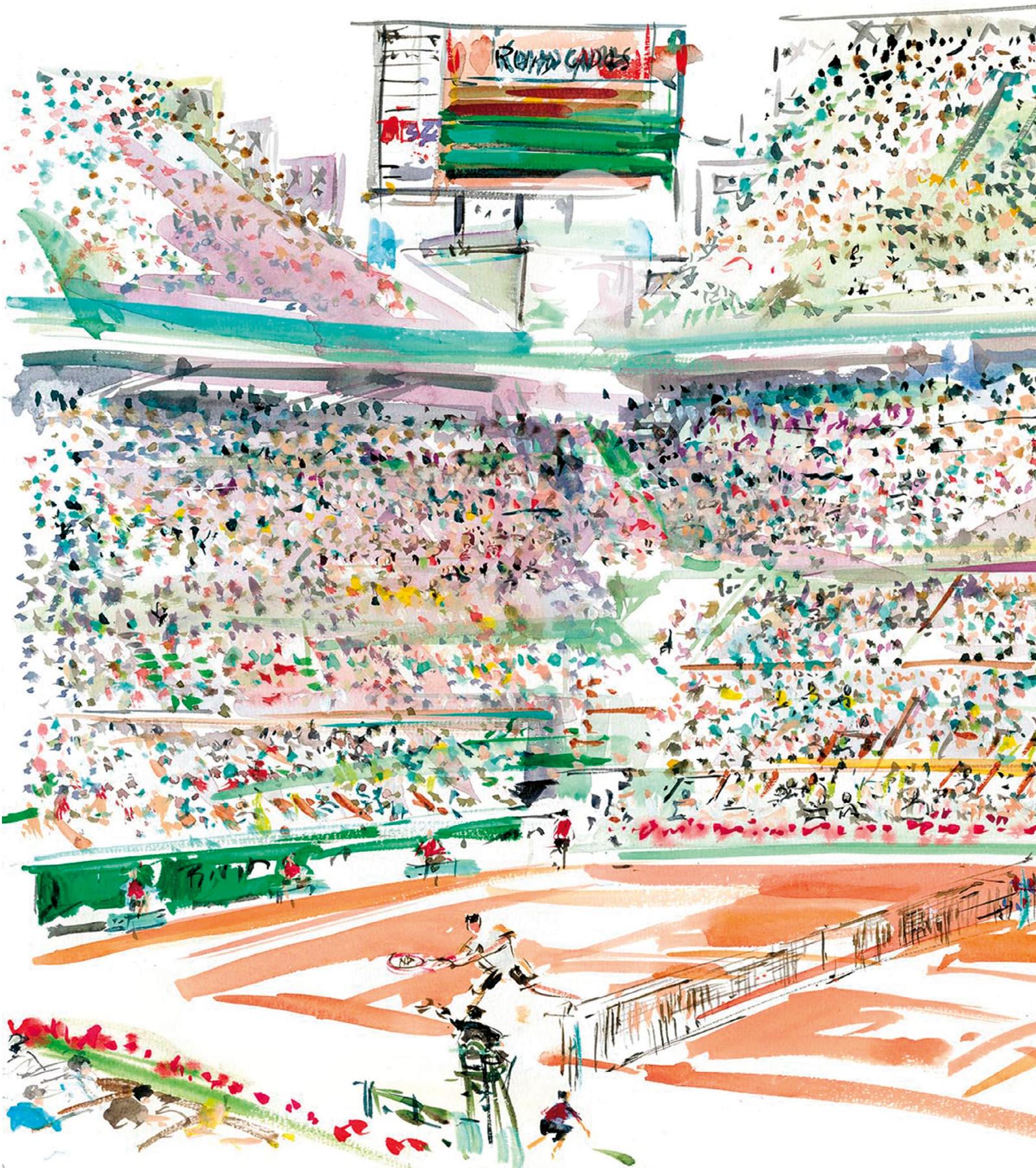
J.B: Le public m'intéresse, il se démarque du rugby ou du foot. Je l'aime bien, parce qu'il est coloré. Le fan de tennis a changé d'allure et change selon la compétition. Celui de la Coupe Davis est brouillon, gueule, alors qu'à Roland-Garros, il se comporte différemment. Certes, il est un rien aseptisé, mais il est moins terne qu'auparavant. Dans mes premières années, tout le monde s'habillait en gris. Désormais, les gens sont colorés, débarquent

*« Les
mecs
peuvent
éteindre
une
bougie
avec la
balle
et la
raquette,
comme
s'ils
étaient
au
cirque.
J'en suis
sûr. »*

parfois avec des drapeaux argentins, espagnols, etc. La puissance d'un match, et donc de mon pinceau, se dégage aussi en fonction du public: il crée un support, il soutient les artistes, ce que sont à mes yeux les sportifs. Tout de suite, une ambiance monte. Certes, ça reste éloigné du stade de France où tout d'un coup le public se lève et crie. Mais à Roland-Garros, malgré la sagesse des tribunes, on sent une tension, un soutien et une fixation sur la balle. Un Central est une arène: c'est qui va abattre l'autre, va lui donner le coup de massue par sa raquette. Je dis toujours que mes pinceaux vivent avec la force de la raquette des joueurs; si c'est ramollo, je ne peins pas. Ça ne m'intéresse pas. Quand ça me déplaît, je m'abstiens.

C: Qu'est-ce qui dès lors stimule votre envie de peindre ?

J.B: Dans ma tête, je visualise ce que je vais faire. J'attends les moments forts parce que j'ai plus ou moins décidé de m'y concentrer. Par moment fort, j'entends le coup fort de chaque joueur. Est-ce que son jeu est orienté coups droits, revers, vers le filet? Si le coup droit est le point fort d'un joueur, je vais le peindre de la sorte. Son jeu est son identité: son portrait doit être représentatif de son style, à l'image du coup droit lasso de Nadal. Mon art m'impose l'observation et l'anticipation des mouvements. Par exemple, je sais qu'un revers croisé va tôt ou tard arriver et j'essaie de le capter; je le garde légèrement en mémoire. Parce que je ne suis pas un appareil photographique. Les gens comparent souvent l'œil à un appareil photo, le cerveau à un enregistreur d'images. C'est tout le contraire. Le cerveau et l'œil sont bien plus forts, c'est plus complexe: je ne peux pas me réduire à photographe et recopier ensuite. C'est indescriptible ce qu'il peut se passer entre le moment où je regarde et celui où je peins. Au final, mes dessins sont une synthèse de ce que mon cerveau croit avoir enregistré et non une reproduction. Ma perception est ensuite influencée par mes connaissances sur le corps humain, les muscles ou les gestes développées lors de mes études d'art et d'anatomie. Mais je ne peux pas peindre des choses qui n'existent pas dans le corps humain parce que finalement, tous ces athlètes font jouer leur corps. Dans un même coup de pinceau, j'injecte à la fois la couleur, le mouvement





et la forme. Quand j'exécute un geste, le pinceau imprime la forme du muscle, si c'est l'avant-bras, le bras ou l'épaule. C'est le résultat d'années de travail et c'est ce qui me permet de rester dans l'instantané, sans quoi je mettrais des heures pour finir un dessin.

C: Vous qualifiez votre peinture comme (je cite) « la mise en service d'un moment de grâce ». Quel moment de grâce retenir-vous de vos souvenirs tennistiques ?

J.B: De grâce, je ne sais pas. Mais, par exemple, Djokovic qui s'est fait avoir bêtement par Wawrinka en 2015, ça m'a marqué. La veille de la finale, nous avons participé ensemble à une interview. Djoko était en confiance, numéro 1 mondial, invaincu: il avait gagné le match avant même de le jouer. Et j'ignore pourquoi, il s'est fait surprendre. J'étais peiné pour lui. Pour une fois, j'avais pris parti. Ça m'a un peu gêné. Sinon les victoires de Nadal, bon... Après un moment c'est un peu lassant. Je me demande toujours qui va arriver derrière. Ils ont une telle maîtrise de leur boulot, seule la fatigue peut les arrêter. Parce qu'au niveau technique, pour en revenir à la métaphore du pinceau, les mecs ont une telle sensibilité qu'ils font ce qu'ils veulent. Ils peuvent éteindre une bougie avec la balle et la raquette, comme s'ils étaient au cirque. J'en suis sûr.

Joël BLANC
contact: france.de.rieux@wanadoo.fr
site: Joelblanc.com.

Il est le dernier vainqueur français en Grand Chelem. Plus ancien équipementier international du tennis, Babolat collectionne les titres majeurs et a dépassé la concurrence pour devenir numéro 1 mondial sur les marchés du cordage et de la raquette de tennis. Un exploit pour la société lyonnaise demeurée à taille humaine et qui fête en 2018 le vingtième anniversaire de la victoire de Carlos Moya en Grand Chelem. La première d'un joueur avec une raquette devenue iconique, symbole de la réussite et de l'audace innovante d'une entreprise née il y a plus de 140 ans.

Par Loïc Struys

11 juin 2017. Rafael Nadal s'étend sur la terre maculée de ses exploits. En asphyxiant en à peine deux heures le Suisse Stanislas Wawrinka sous une chaleur écrasante, l'Espagnol entre davantage dans la légende du tennis en remportant la dixième coupe des Mousquetaires de sa carrière.

Dans les tribunes du court Philippe-Chatrier, transformées en arène pour saluer la victoire attendue du matador, un homme savoure la victoire plus que quiconque. Éric Babolat, patron de la marque éponyme du sceptre jaune et noir du roi de la terre, applaudit pour la 25^e fois la victoire en Grand Chelem d'un champion de son écurie raquette. Laquelle s'ajoute à une galerie de trophées inaugurée 19 ans plus tôt sur le même court, par un autre espagnol, Carlos Moya.

Combien de fois a-t-il dû repenser à l'histoire familiale au moment de saluer des dix doigts autant de victoires de son joueur phare ? Combien de fois n'a-t-il pas levé les yeux au ciel pour saluer sa bonne étoile et ce père disparu tragiquement dans un accident d'avion ? Ce paternel visionnaire, désireux de diversifier la marque et de la lancer au milieu des années '90 sur le marché hasardeux de la raquette, mais arrêté en plein vol au lendemain de l'US Open 98. « *J'ai immédiatement repris le flambeau de cette maison à laquelle j'étais profondément attaché. On s'est tous serré les coudes pour continuer le travail* », confiera quelques années plus tard dans *L'Express* Éric Babolat, propulsé par la fatalité capitaine d'industrie à 28 ans, avec comme bagage un BTS commercial et une courte expérience au sein de l'entreprise.

Déterminé à perpétuer l'œuvre généalogique, Éric Babolat porte pour seul deuil un nouveau

Babolat, une concurrence dans les cordes



D.R.

costume de PDG taillé sur mesure. *« C'était un pari fou. Le marché était en pleine crise, des fabricants comme Gauthier ou Donnay disparaissaient, et c'est à ce moment-là que mon père se jette dans la bataille. Jusqu'alors, nous étions les leaders incontournables de l'accessoire. Et, soudain, voilà que nous prenions un risque insensé. Dans la maison, les dents grinçaient, beaucoup ne croyaient pas à ces raquettes que l'on allait, en outre, sous-traiter. »*

Bien qu'enraciné en France, Babolat choisit la Chine pour produire ses cadres de raquette. *« On aurait aimé le faire en Europe et en France, mais on ne trouve plus de graphite »,* regrette David Gire, directeur marketing France. *« Il faudrait pour ce faire qu'on en rapatrie d'Asie, ce qui obligerait le consommateur à dépenser 1000 euros pour une raquette. »*

Rose et papillons

Un prix exorbitant, par ailleurs contraire au positionnement démocratique voulu par Pierre Babolat lors du lancement de ces nouveaux produits. La recette est simple et innovante : débarquer avec une gamme de prix et des références limitées, contrairement aux pratiques de la concurrence. *« Plutôt que de multiplier les sorties de produits, la marque a opté pour des gammes bien ciblées, à la réputation solidement ancrée »,* évoque Xavier Banken, directeur marketing de Babolat Belgique.

Les coloris basiques (bleu, rouge, gris) et les deux bandes blanches caractéristiques de part et d'autre des cadres tapent dans l'œil des joueurs de tous niveaux. *« Ils étaient très faciles à repérer dans un magasin »,* enchaîne M. Banken. *« Pour la même clientèle, le prix selon le modèle était identique, facilitant le discours des vendeurs ; les*

magasins ont directement été séduits.» Et, surtout, le positionnement est mixte. « On a longtemps été vu comme une marque féminine: notre raquette phare, la Pure Drive, était bleue », ajoute M. Gire. « On m'a souvent dit que c'était une couleur féminine. Or, il n'était pas de notre volonté de faire une gamme rose avec des papillons pour les dames: nous avons toujours trouvé cette démarche réductrice. On a bossé sur les différences de poids, mais pas du tout sur les cosmétiques. »

Le coup d'essai se transforme en coup de génie. Au milieu des années '90, les grandes marques pâttissent de l'essoufflement du tennis et voient leurs ventes diminuer de 20% par an. Dans le même temps, Babolat observe sa courbe de progression bondir comme une balle liftée. « Nos concurrents ne nous ont pas pris au sérieux parce qu'on était tout petits », sourit Éric Babolat. « Nos cordages étaient réputés mais invisibles. » Pour s'imposer sur le court des grands, une méthode est généralisée: à défaut de se payer les stars du circuit, l'approche s'est faite auprès des jeunes espoirs. Parmi eux, Fernando Gonzalez ou encore Kim Clijsters vont signer avec la marque aux deux bandes à l'âge de 11 ans.

Clijsters, à prendre ou à laisser

« Je traduais lors des négociations avec la famille Clijsters, le papa ne parlait pas bien l'anglais et encore moins le français » se remémore Xavier Banken. « On était dans un hôtel de la Chaussée Romaine à Bruxelles pour discuter contrats. Lei Clijsters avait imposé ses conditions et souhaitait qu'on s'associe avec Kim, mais aussi avec Elke. C'était à prendre ou à laisser. » La suite est connue. L'aînée de la famille deviendra à 18 ans la première Belge de l'histoire à atteindre une finale de Grand Chelem, à Roland-Garros en 2001, avant d'accéder quelques années plus tard à la première place mondiale de la WTA et rafler au passage quatre trophées du Grand Chelem. Avec une Pure Drive en main.

L'autre belle histoire se déroule à Majorque, en décembre 1998. Luca Appino, chasseur de jeunes talents, se rend au centre d'entraînement de Palma, un des hauts lieux du tennis espagnol.



© BABOLAT

Il croise Carlos Moya, numéro 1 mondial du moment et vainqueur quelques mois plus tôt des Internationaux de France. L'Italien évite de traîner, l'objet de sa visite se trouve quelques courts plus loin où s'entraînent des jeunes talents. Parmi eux, un gamin capte son regard. « L'intensité de son jeu était incroyable, on aurait dit qu'il allait manger la balle », dira-t-il. Le jeune garçon d'à peine 12 ans se nomme Rafael Nadal. Protégé de Moya, Rafa est rapidement convaincu de s'associer à la même marque victorieuse que son idole. Le premier contrat est vite signé: il comprend trois raquettes, trois bobines de cordage et un sac.

Depuis lors, le décuple vainqueur de Roland-Garros n'a changé qu'une fois de modèle. Certes, au fil des années, il a apporté quelques retouches, au niveau du poids ou du cordage, mais la base est restée pratiquement identique. « Je vis avec elle depuis longtemps. Si je l'ai gardée, c'est qu'elle apporte à mon jeu ce dont il a besoin », a-t-il un jour déclaré à propos d'un outil de travail spécialement conçu pour lui.



© BABOLAT

La performance du plaisir

Ces deux réussites parmi d'autres illustrent la stratégie gagnante de l'équipementier : déceler les talents à un âge précoce et en faire de futures images de marque. Aujourd'hui, dans chacune des filiales de Babolat, des agents recruteurs écumant les clubs ou les championnats benjamins et juniors.

« Dans chaque pays, nous effectuons du scouting dans les catégories des 11, 12 ans », confirme David Gire, le directeur marketing. « Nous essayons d'avoir des égéries par zone. Pour l'instant, un Nadal, c'est transversal. Mais il est bien difficile de prédire l'avenir. Avant, nous avions des joueurs comme Gonzalez pour l'Amérique du sud, Roddick pour l'Amérique du nord et la filière espagnole. Aujourd'hui, on a Jo (Tsonga) en France, Thiem en Autriche/Allemagne, Fognini en Italie et bien sûr Nadal. Sur le marché nord-américain, le trou d'air aux États-Unis est comblé par le Canada, où un joueur comme Félix Auger-Aliassime a le potentiel d'un futur top 5. Enfin, en Asie, nous pouvons compter sur une ambassadrice comme Na Li.

Sa victoire à Roland-Garros en 2011 avec l'une de nos raquettes nous a permis de nous placer sur le marché chinois et même de nous faire connaître en badminton, le sport national. »

Pour asseoir son hégémonie, Babolat s'est également concentré sur le tennis amateur. En 2010, Éric Babolat soulignait dans *Les Échos* l'importance du marché du tennis loisir. « Notre challenge est de passer de l'image d'une marque spécialisée, parfois perçue comme destinée aux initiés, à celle d'une marque adaptée à toutes les façons de jouer au tennis. La performance peut être aussi de savoir se faire plaisir. » Pour convertir le maximum de joueurs à ses produits, Babolat s'appuie sur les pros du secteur pour qu'ils deviennent ses prescripteurs. L'entreprise forme ainsi chaque année 10 000 profs de tennis, 400 vendeurs et cordeurs, et multiplie les séances d'animation dans les 20 000 clubs partenaires du monde entier.

Cette stratégie payante lui a permis d'accéder à la première place mondiale des marchés du cordage et de la raquette de tennis. Un exploit pour une société qui s'autoproclame de taille intermédiaire. En 2017, elle comptait 341 employés pour un chiffre d'affaires de 136 millions d'euros. Elle est implantée dans 144 pays et compte 15 000 points de vente.

Pas Nike ou Adidas

« Éric Babolat s'est retrouvé à la mort de son père à la tête d'une société de 35-40 millions d'euros de chiffre d'affaires à moins de 30 ans », relate David Gire. « Il est arrivé juste après le lancement des raquettes et a fait décoller la société. Le chiffre d'affaires et le nombre de collaborateurs ont triplé en 15 ans. Mais l'entreprise est restée familiale. Éric dit souvent je veux être une grande marque, mais une petite entreprise. Je suis parfois obligé, à coups de chiffres, de la replacer, car on pense souvent que Babolat, c'est une multinationale dans un énorme building. Alors que ce n'est pas le cas. On n'est pas Nike ou Adidas. Notre notoriété dépasse notre taille ou notre chiffre d'affaires. On est leader sur le marché. Nous avons toujours cette volonté de toujours aller plus loin, mais uniquement dans les sports de raquette. Nous n'avons aucune vocation



© BABOLAT



pour le golf, le sportswear ou d'autres domaines. Nous sommes une marque de niche. » Babolat doit sa réussite à cette ligne de conduite stricte. Une voie tracée par Pierre, arrière-arrière-grand-père, passé de la charcuterie aux cordes de tennis en 1875.

Cette année-là, un Anglais débarque dans l'usine de Pierre Babolat, rue André-Bollier, près de Gerland. Outre-Manche, Mr Bussey, fabricant anglais de raquette, a eu vent de la bonne réputation de cette entreprise, spécialiste de la transformation de boyaux de mouton pour la charcuterie, les cordes à instruments de musique et les ligatures chirurgicales. Il traverse la Manche et une partie de la France pour proposer un drôle de marché aux ingénieurs lyonnais : fabriquer des cordages en boyau pour raquette de tennis, un sport né l'année précédente à Wimbledon. Amusé, Pierre accepte. La machine Babolat est lancée.

Elle prendra un véritable essor dans les années 1920 grâce à Suzanne Lenglen, première star internationale du tennis féminin, et à l'épopée des Mousquetaires, premières véritables vedettes de l'ère moderne. La bande à Lacoste combina un incroyable total de 54 victoires en Grand Chelem et 6 titres d'affilée en Coupe Davis, et participa au développement du VS, la célèbre corde de Babolat née en 1925. Les prémices du sponsoring accompagnent les succès des joueurs tricolores. Bien qu'il reste leader sur le marché de la charcuterie, Babolat se fait un nom sur les terrains de tennis en devenant le premier à imprimer sa marque sur le cordage. Par ailleurs, l'entreprise développe son succès grâce à sa proximité avec les joueurs : Henri Cochet, lui aussi Lyonnais, distille conseils et remarques visant à améliorer la qualité du produit et à répondre aux demandes d'une clientèle exigeante.

Moutons et vaches bretonnes

Peu à peu, Babolat a élargi son champ d'action et profite des innovations. Dans les années '50, elle lance le nylon, moins souple, mais moins onéreux et fait un geste pour l'environnement quelques années plus tard, en convertissant les six moutons jusqu'alors nécessaires pour un seul cordage boyau, en deux vaches et demie. Si ce n'est pas nécessairement une bonne nouvelle pour les

vaches bretonnes, Babolat poursuit son ascension, développe la machine à corder électronique et profite du professionnalisme du tennis pour équiper des champions désormais médiatisés comme Björn Borg. Au total, les cordages frappés du VS gagneront plus de 150 tournois du Grand Chelem.

Malgré cette histoire chargée en réussite, l'entourage d'Éric Babolat insiste sur sa volonté d'éviter de s'appesantir sur le passé. Babolat cultive la fibre des gagnants et rejette celle des nostalgiques. « Éric est un entrepreneur dirigé vers l'avenir ; il n'apprécie pas regarder derrière lui, sans renier le passé », nous glisse-t-on. Alors qu'elle n'avait pas vraiment diversifié ses produits en 120 ans, les raquettes Babolat représentent à elles seules plus de la moitié des ventes. 24 ans après leur apparition et vingt après la première victoire en Grand Chelem.

Après s'être lancé au début des années 2000 dans les chaussures – en partenariat avec Michelin –, les balles et le textile, Babolat est présent depuis quelques années sur les marchés du badminton et du padel, sans abandonner le défi de la raquette de tennis connectée dont elle est le précurseur, mais qui tarde à décoller.

« On n'a jamais progressé grâce au marché, mais grâce à nos innovations », remarque David Gire. *« En ce sens, le connecté est un levier. Il n'y aura pas forcément plus de raquettes vendues, mais elles seront intelligentes. Ça peut donner envie aux joueurs de changer de matériel. Par ailleurs, l'impact de ce produit connecté sur la marque a été énorme. En termes d'image, on passe pour l'une des marques de sport les plus innovantes, beaucoup de gens nous ont fait confiance grâce à cette raquette. Ils ont acheté l'un de nos produits en disant c'est vrai qu'ils sont spécialistes. »*

Des experts d'une famille où le tennis coule dans les veines, mais dont aucun membre n'est jamais devenu champion de tennis. Ils ont simplement permis à d'autres de le devenir. —

Le sportswear vintage monte au filet

Par Anne-Sophie Leurquin

Cela n'aura échappé à personne : la mode est à l'*athleisure*, qui se traduit par une sophistication du style sportif. Aujourd'hui, on va à la salle comme au bureau, en baskets. Le sportswear et son successeur, le streetwear, s'invitent dans les dressings les plus chics : il n'est plus incongru de porter des sneakers avec un costume bien taillé pour aller bosser, pas plus que de sortir en pantalon de training à bandes ou en survêt satiné. Mais attention, si cette tendance est nette, il s'agit de rester chic en arborant les logos *ad hoc*. De nombreuses marques historiques du tennis exploitent le filon, à l'image de Fila et son nouvel ambassadeur Björn Borg. Petit tour d'horizon du retour vers le futur des marques du passé.

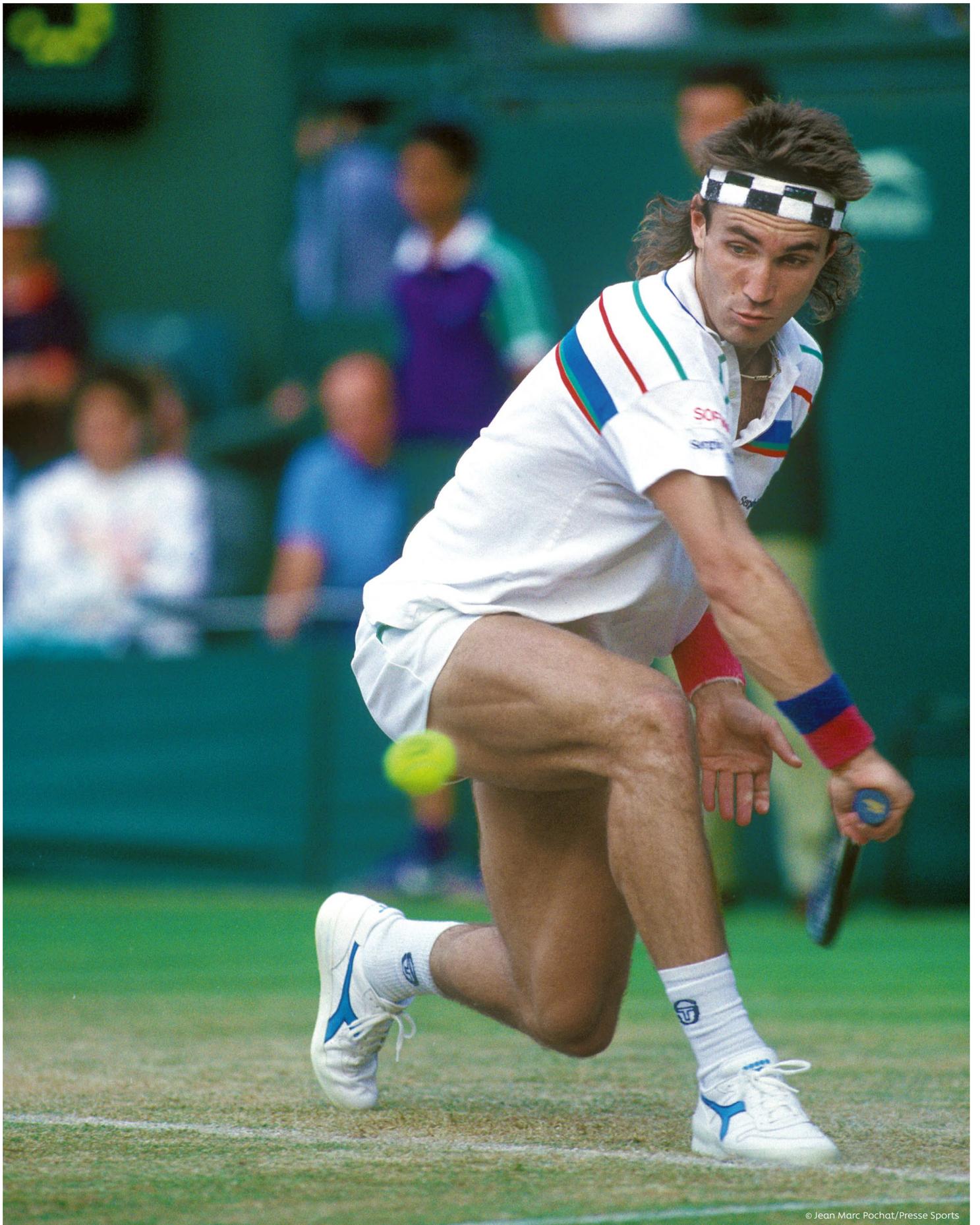
FEn éternel balancier qui revisite les musts passés, la mode ressort régulièrement des pièces du placard. Les équipementiers sportifs suivent le mouvement en revisitant leurs classiques. Depuis quelques saisons, les années '80 et '90 s'invitent au sommet de la hype, amorçant le retour des bombers, des tee-shirts amples et des sweats à capuche barrés de logos ostentatoires et autres jeans taille haute, délavés neige ou non. On annonce même le retour des Buffalos pour compléter le tout.

Il en va de même sur et en dehors des terrains de tennis. Sergio Tacchini, Diadora, Fila, Ellesse ou Le Coq Sportif, des marques iconiques du sport, un temps reléguées aux oubliettes, profitent de cet attrait de nos années collège pour séduire les jeunes et moins jeunes en quête de cool, loin des sentiers trop battus par Nike et Adidas.

Comme dans les années '90, ces marques de sportswear imprègnent la culture pop, hip-hop et street. Le groupe TLC hier, comme Beyoncé ou Rihanna aujourd'hui s'affichent par exemple en Fila. Et dès 12 ans, on vendrait père et mère – étonnés de ce revival – pour avoir des baskets siglées de la marque italienne. Par ailleurs, toutes surfent sur la vague du vintage classique ou fluo, avec des collections aussi modernes que nostalgiques.

Outre l'attrait pour ce qui différencie, ce grand retour de marques évanouies a pris son véritable élan en 2016 lorsque le styliste Goscha Rubchinskiy les a affichées au Pitti Uomo, grand-messe du chic masculin à Florence. « Jusque-là, ces équipementiers s'étaient peu aventurés du côté de la mode et c'est ce qui fait qu'ils ne sont pas « usés » par les multiples rééditions. Mieux encore, Rubchinskiy a su leur redonner l'attrait de la nouveauté », confiait en juin dernier au *Figaro* Guillaume Steinmetz, cofondateur de la boutique multimarques parisienne The Broken Arm. Voici comment les équipementiers ont saisi la balle au bond.







FILA

La marque fondée en 1911 dans le Piémont par les frères Fila a connu son heure de gloire avec Björn Borg et, dans une moindre mesure, Boris Becker qui portaient haut sur les courts son logo bleu blanc rouge. Comme souvent dans l'histoire de l'équipement sportif, les rappeurs français ou américains comme P.Diddy, LL Cool J ou Tupac (et ses mythiques Fila 96GL) s'en sont emparés pour en faire un icône du streetwear. Après avoir chaussé et habillé des générations de jeunes cools dans les années '90, la marque a pourtant fini par disparaître des radars au tournant du millénaire. Avant d'effectuer son grand retour dans les années 2010.



Rachetée 450 millions de dollars en 2007 par un groupe sud-coréen, la marque de sport italienne est revenue sur le devant de la scène en rééditant ses plus grands succès, dont la Disruptor à semelle crantée, très recherchée des fashion victims. La collection Héritage, quant à elle, rend hommage au passé désirable de la marque avec des survêts, bonnets, sweats, salopettes, casquettes, jupettes et baskets siglés du logo d'origine qui affiche plus ou moins sobrement son initiale ou se placarde en toutes lettres.



En 2015, Fila concluait une collaboration avec Urban Outfitters nommée «Wes Anderson inspired», du nom du cinéaste américain trendy. Parmi les modèles, on retrouvait la mini-jupe plissée de tennis, notamment. Derrière cette stratégie marketing soigneusement orchestrée, l'objectif de Fila était de se faire connaître auprès d'une clientèle trop jeune pour avoir connu sa grande époque. Un retour dans le sport et la mode soigneusement orchestré et affirmé en 2018 au travers d'un nouveau partenariat avec Björn Borg comme ambassadeur de la marque. Près de 40 ans après sa (dernière) victoire à Wimbledon lors d'un duel d'anthologie face à John McEnroe, Fila a d'ailleurs réédité son célèbre bandeau.

SERGIO TACCHINI

À la fin de sa carrière de tennisman international, Sergio Tacchini fonde à Florence une marque de vêtements à son nom, comme René Lacoste et Fred Perry avant lui. Le Transalpin est le précurseur



de la couleur sur la tenue des joueurs de tennis, alliée à l'élégance italienne. Le 5 juillet 1980 est une date mémorable de l'histoire du tennis. Borg et McEnroe s'affrontent lors du match des géants, et à travers eux deux équipementiers phares: Fila, partenaire du placide Suédois, et Sergio Tacchini, sponsor du nerveux Américain.

Autre icône transalpine des courts de tennis et des cours de récré dans les années '90, la marque éponyme du joueur italien a également périclité au crépuscule du siècle dernier. Au bord de la faillite, la marque est rachetée en 2008 par le Chinois Ngok Yan Yu. Il investit personnellement 27 millions d'euros pour récupérer les actifs de Tacchini, injecte ensuite 33 millions pour relancer la marque et promet d'ouvrir 200 magasins.

Tacchini doit également son salut à l'attrait des années '90 exploité par le styliste Gosha Rubchinskiy. Lors de son défilé printemps-été 2017 à Florence, il dépoussière les enseignes italiennes (Fila, Kappa, Tacchini): cette association « moitié bitume, moitié haute couture » tapera dans l'œil des fashionistas. À peine mise en vente, l'édition limitée du designer russe était aussitôt épuisée.

Côté court, Tacchini, longtemps associé, au fil des générations, aux pointures du tennis (Jimmy Connors, John McEnroe, Pat Cash, Pete Sampras, Novak Djokovic) refait une timide incursion sur les circuits masculins (Müller, Klizan, Robredo) et féminins (Strycova, Makarova, Bondarenko).

ELLESSE

Née en 1959 à Pérouse, Ellesse doit son nom aux initiales de son fondateur, Leonardo Servadio. Il n'était pas joueur professionnel, mais grand amateur de tennis et choisit donc comme logo une moitié de balle. C'est pourtant par ses tenues de ski que l'homme d'affaires s'est fait connaître à la fin des années '60, avec un pantalon stretch

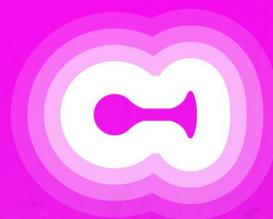
technique et performant. Au début des années '80, il conquiert les courts en embarquant avec lui des légendes du tennis comme Boris Becker, Chris Evert et Guillermo Vilas – sans oublier les circuits de Formule 1, avec Alain Prost.

Reine du sportswear dans les années '90 comme ses compatriotes Fila ou Sergio Tacchini, la marque est aussi tombée progressivement dans l'oubli avant d'être reprise par le groupe britannique Pentland et de connaître un nouveau souffle à la faveur du retour du vintage sportif.

LE COQ SPORTIF

Fondée en France en 1882, la marque au drapeau tricolore rehaussée d'un coq chantant était au départ une marque de bonneterie, reconvertie dans le sport en 1920. L'équipementier devient célèbre en habillant les coureurs du Tour de France, l'équipe de France de rugby, l'équipe mythique de l'AS Saint-Étienne, l'Argentine de Maradona championne du monde en 1986, mais aussi Yannick Noah lors de sa victoire à Roland-Garros en 1983. Comme la Stan Smith, l'Arthur Ashe du Coq Sportif porte le nom d'un joueur de tennis que seuls les puristes identifient encore comme tel, et pas seulement comme un modèle de baskets mythiques ou le court central de l'US Open.

Dans le giron d'Adidas depuis 1974, l'entreprise française périclite à la fin des années '90 face à la concurrence mondiale. C'est le rachat en 2005 par le fonds suisse Airesis qui va accélérer son retour au premier plan. La marque bénéficie également du développement du sportswear en entreprise. Ainsi, selon une étude de Kantar, les ventes de chaussures de sport ont bondi de 32% en 5 ans. À l'inverse, les volumes de ventes de costume ont chuté de 40%, ceux de la cravate de 38% et des escarpins de 9%.



**Electrique.
Hyperléger.
Intermodal.
215 coloris.**

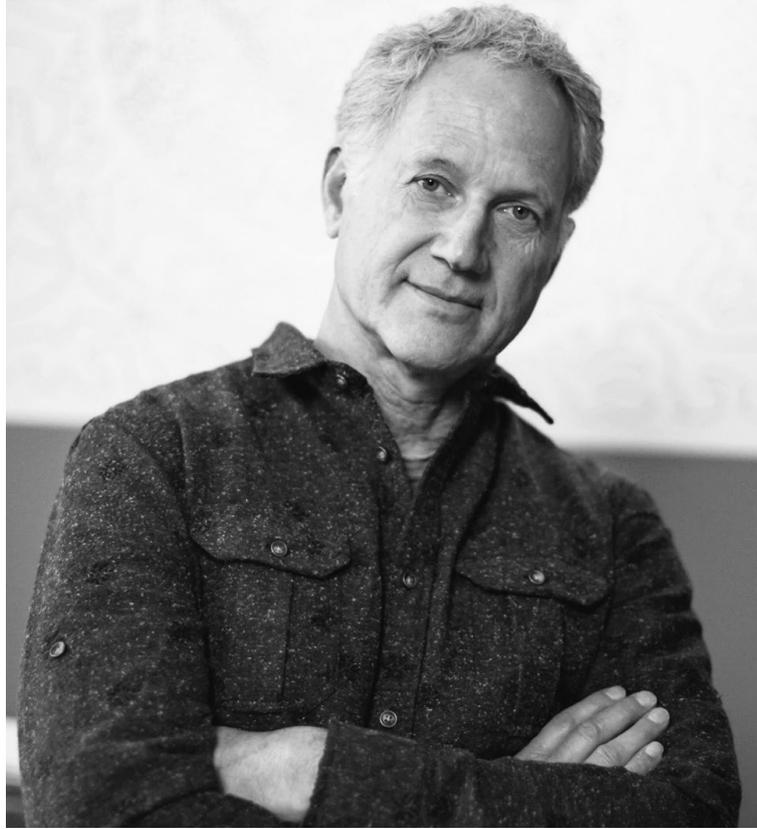


**Conçu en Belgique. Produit en Europe.
Pour des villes plus heureuses.**

Le Ahooga Hybrid Bike, produit primé, est le premier vélo au monde à la fois électrique-et-hyperléger (13kg), pliant-et-performant. Pliant, donc intermodal. Pour de meilleures villes, de meilleures vies. Contrairement à la plupart des e-bikes, lorsque l'assistance électrique est coupée, le Ahooga demeure un vélo léger, facile et agréable à conduire, rendant ainsi la notion d'autonomie étirable. Le Ahooga est un produit éprouvé, loué par les critiques. Il a déjà été livré à des centaines de clients heureux.

www.ahooga.bike





Par Vincent Schmitz

Tinker Hatfield et le tennis, au-delà des lignes

Si un nom doit symboliser la culture « sneaker », c'est celui de Tinker Hatfield. À 65 ans, il reste le designer star de Nike depuis plus de 30 ans, quand la firme n'était encore qu'un petit *outsider* dans le monde du sport. On lui doit, entre autres, les Jordan les plus cultes, les Air Max, les Huarache et des dizaines d'autres modèles qui ont traversé les époques et sorti les « baskets » des stades pour les installer dans la ville et la culture populaire. Parmi celles-ci, les fameuses « auto-laçantes » de *Retour vers le futur II* mais aussi des icônes du tennis, entre innovations esthétiques et technologiques.

L'histoire de Tinker Hatfield est liée à la rupture. Des codes ou du corps. Au « disruptif », dirait-on aujourd'hui. À l'accident, provoqué ou subi. Athlète et perchiste de haut niveau, la voie vers les médailles olympiques semble toute tracée pour le jeune Hatfield. Mais en 1976, l'étudiant de 24 ans à l'université de l'Oregon se blesse et les rêves professionnels s'envolent. Le sportif se découvre alors d'autres talents. « *Tout le monde me voyait remporter des médailles aux JO... Mais en me blessant, j'ai perdu la capacité d'être aussi performant. J'ai donc dû me concentrer sur autre chose. À l'époque, je ne savais pas que j'avais un don artistique, que je savais dessiner. Je l'ignorais jusqu'à ce que je change de cap. On peut donc dire que l'accident a été bénéfique, parce que ça m'a aidé à me recentrer sur le design et l'architecture. Je n'aurais pas choisi d'avoir cet accident, mais de nombreuses façons, cela m'a aidé à comprendre ce que c'est qu'être diminué.* »¹

L'histoire commence mal mais, outre la volonté, la chance n'est pas loin. Si c'est dans l'Oregon que grandit Hatfield, c'est aussi là que la toute jeune firme Blue Ribbon Sports prend ses marques. Si ce nom ne vous dit rien, un indice : elle est rebaptisée Nike en 1971 (en hommage à Niké, la déesse grecque de la victoire). Derrière le désormais célèbre *swoosh* – la virgule logo de la marque – deux fondateurs : Phil Knight et Bill Bowerman, deux mentors pour Hatfield. Ce dernier, cordonnier à ses heures perdues, était même son coach. « *Il m'a appris la stratégie, la vision à long terme. À travailler dur mais de manière intelligente. À me détendre aussi. (...) Je veux dire : ne dessine*

pas que des chaussures. Apprends la complexité d'autres disciplines du design comme l'architecture, les voitures, les jouets... peu importe. Je n'ai jamais vu de travail vraiment unique sur une nouvelle sneaker venant de quelqu'un qui ne connaît que les chaussures. (...) Nous sommes tous influencés par les choses cool du monde entier. J'aime penser que quand je m'assieds pour dessiner, ce qui en ressort, c'est l'accumulation de tout ce que j'ai vu ou fait dans ma vie. Et je suis un bon observateur. J'essaie de sortir et de voyager. »

Avant cela, il rejoindra son ancien coach chez Nike, dès 1981. D'abord en tant qu'architecte, pour dessiner des magasins et des bureaux. Quatre ans plus tard, des chaussures. Et en 1988, sa Jordan III au mytique imprimé éléphant convaincra le basketteur des Bulls de rester chez Nike, pour ce qui restera la collaboration la plus florissante entre une marque et un sportif.

Si l'on pense Hatfield, on pense d'ailleurs Jordan. Ce n'est sans doute pas un hasard si, en français, on ne dit pas *sneaker* mais *basket*. Ou, *tennis*, si on a le verbe plus désuet. Ça tombe bien : l'homme a aussi dessiné des modèles emblématiques dédiés à la pratique du tennis. Souvent liés à des ruptures, au sens large. « *Je pense que beaucoup de nouvelles idées viennent d'accidents. Je pense que les échecs ou les accidents vous poussent à faire plus d'efforts. Et parfois les planètes s'alignent.* »² Les planètes prennent aussi le nom des plus grands champions.

¹⁻² Cliquez x Tinker Hatfield, octobre 2017

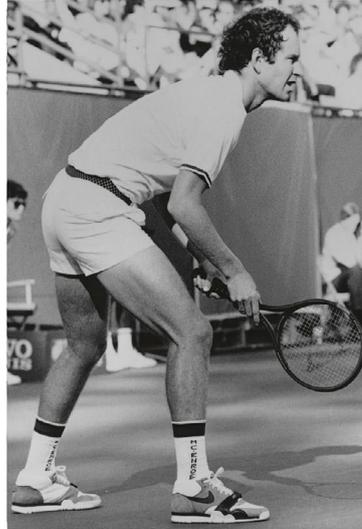
Air Trainer 1 (1987)

Si elle n'est pas restée la plus célèbre pour le grand public, elle est une révolution : la Air Trainer 1, propulsée par McEnroe sur les courts (et dans les téléviseurs). Révolution parce qu'elle tranche radicalement avec les *tennis* qui foulent habituellement la terre battue ou le gazon. Aussi, parce qu'elle a été pensée comme une *cross-trainer*, la première du genre. Inspirée par les casiers de salles de gym remplis d'au moins deux paires de *basket*, selon que l'on coure ou que l'on pousse de la fonte, Hatfield se met en tête de dessiner une chaussure pensée pour une pratique multi-sports, et ainsi minimiser le risque de blessures. Résultat, la Air Trainer 1 embarque la récente innovation « air », des côtés renforcés, une coupe plus haute et un talon à mi-chemin entre les sneakers de basket de l'époque (8 mm) et celles de course (12 à 15 mm). Des joueurs de la NBA l'adoptent, ainsi que le célèbre Bo Jackson au baseball, entre autres.

« Pendant qu'on finalisait la Air Max, j'ai réalisé que les gens ne portaient jamais de chaussures adaptées. Ils jouaient au basket avec des chaussures de running ou couraient avec des chaussures de basket. Ils se blessaient, se tordaient la cheville... J'ai voulu y remédier et ça a donné la première polyvalente de Nike, la première cross-trainer. Il fallait de la stabilité sur les côtés, et il y avait un velcro au milieu pour tenir le pied. Cela permettait de faire plusieurs sports en les gardant aux pieds.»³ C'est aussi l'époque où John McEnroe décide de reprendre sa raquette après six mois de pause.

En 1986, McEnroe veut retourner sur les courts et contacte Nike car il est à la recherche d'un nouveau style de chaussures ; après la célèbre Mac Attack, qui faisait déjà un joli pied de nez au blanc de l'époque avec ses tons gris.

L'histoire raconte qu'un prototype de la Air Trainer 1 lui est envoyé un peu par hasard parmi d'autres modèles, sans que Hatfield ne soit au courant. « Parmi tout ce que Nike m'a envoyé, il y avait ces chaussures, un peu de côté. Et finalement, c'était les meilleures. Quand j'ai mis la Air Trainer 1, j'étais genre désolé les gars mais c'est la bonne. On doit y aller avec ça, on doit aller à



contre-courant », racontera McEnroe. « De ce que j'avais compris, c'était juste un prototype que Nike n'allait pas nécessairement produire. Ça n'avait rien à voir avec le tennis mais je les ai trouvées parfaites et d'une certaine manière, ça m'a lancé sur la route du succès. »⁴ Ne suivant pas les recommandations de la marque qui ne les estimait pas prêtes à faire leur entrée sur un court, McEnroe le rebelle gagne ses deux premiers tournois avec les tout aussi rebelles Air Trainer aux pieds. Et refuse de les rendre. Il en demande même plus. Elles prendront des teintes vert chlorophylle et gris argile. « Je n'en revenais pas, je ne savais pas qu'il allait les porter. Personne ne le savait. Il n'était pas censé le faire : il l'a juste fait », s'enthousiasme toujours Hatfield.

Les retransmissions télévisées des matchs et les publicités surfant sur l'image rentre-dedans de

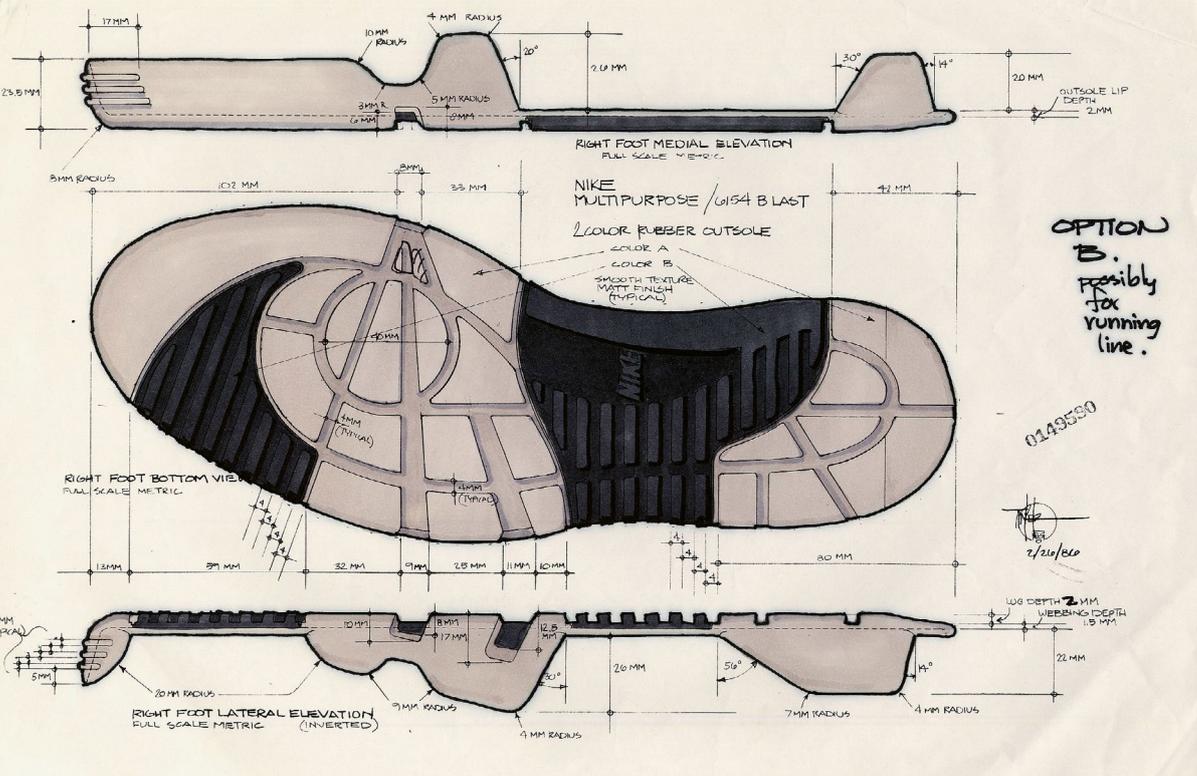
³ Abstract: The Art of Design (épisode 2), février 2017

⁴ Esquire, mai 2015



© Nike

McEnroe catapultèrent la Air Trainer 1 en-dehors des stades et au top des ventes. Malgré son aspect très novateur pour l'époque, qui rebutait une partie du public mais qui intriguait aussi, avec son « scratch ». « On a mis fin à un certain modèle qui perdurait dans le design des chaussures de sport (...) », explique Hatfield. « Celles pour le basket étaient trop hautes, tandis que les sneakers basses semblaient dépassées et peut-être trop petites », disait encore McEnroe. « Les gens combattent ce qu'ils ne comprennent pas », affirme le créateur, « comme les designs un peu trop différents de ce à



⁵ Abstract: The Art of Design (épisode 2), février 2017

quoi ils sont habitués. Mais pour créer l'enthousiasme, attirer l'attention et amener des découvertes en termes de performance, il faut s'imposer. Et les gens finissent par dire: c'est une idée brillante. (...) C'est ce que je fais, c'est mon travail. Je me souviens avoir parlé à ma femme après ça et lui avoir dit je pense que ce travail va me plaire, si j'arrive juste à dormir un peu.»⁵

Air Tech Challenge II (1990)

Quand il définit son travail, Tinker Hatfield se dit aussi *storyteller*. Un raconteur d'histoires, autour d'un objet de désir. C'est d'ailleurs là tout l'apport du designer : de la chaussure pensée « juste pour protéger » (dans le pire des cas) à l'idée unique de performance (dans le meilleur), l'Américain, lui, y apporte une dimension narrative. Quand il imagine la Air Max 1, c'est le centre Pompidou et sa tuyauterie apparente qui inspire la bulle d'air visible ; quand il dessine le V de la Jordan V, c'est avec les avions de la Seconde Guerre mondiale en tête...

Et si dans le tennis, McEnroe était une histoire de rupture à lui tout seul par son comportement colérique peu habituel sur un court de tennis, André Agassi en est une encore plus originale. Plus transgressive encore, au moins du côté vestimentaire : « *Un bon design est fonctionnel. Un excellent design transmet un message. En 1988, Agassi est en passe de devenir une star du tennis. Il avait 18 ans et je n'avais jamais entendu parler de lui. Je suis allé à Las Vegas et on a passé un peu de temps ensemble. Il avait les cheveux longs derrière, genre long mulet. Il était jeune et fougueux, différent des joueurs de tennis avec qui j'avais collaboré. Il jouait d'une nouvelle manière. Il attaquait en fond de court en frappant le plus fort possible. J'ai commencé à travailler avec l'idée que ce jeune joueur n'avait pas grandi dans un country club, tout de blanc vêtu. Rien chez lui n'évoquait le tennis. On lui avait aussi dessiné un short en jean avec un lycra dessous... C'était vraiment censé être de l'antitennis. J'ai même inventé le terme anti-country club. Car il ne s'agissait pas seulement du design des chaussures : avec un joueur qui a la bonne personnalité, on peut remettre en cause l'image même d'un sport tout entier.* »⁶

Un personnage atypique et télégénique qui donnera à Nike tout le loisir d'en jouer avec la publicité, et à Hatfield de lui proposer, en plus d'un équipement complet du même acabit, un modèle encore plus à contre-courant des conventions stylistiques. Signé chez Nike dès 1986, le « Kid de Las Vegas » débute avec les mêmes Air Trainer 1 que McEnroe. Pas assez *funky*. On n'avait pas encore vu de rose à Wimbledon, on en voyait même encore peu sur les

hommes, en 1991. Agassi, lui, portera fièrement la haute Air Tech Challenge II, avec le coloris *hot lava* rose fluo inspiré par sa force de frappe, la bulle d'air visible dans le talon, et dessinée pour avoir l'air d'aller encore plus vite que la réalité. Un classique du genre qui symbolise à elle toute seule le début des années '90.

Un style qui convient aussi aux cours d'école, qui l'adoptent, y voyant une alternative aux Jordan. Même si Agassi lui-même affirmait lors d'une réédition en 2014 n'avoir jamais osé la porter en-dehors des compétitions par crainte de « *trop attirer l'attention* ». Ce qui tranche avec son attitude provocatrice sur un terrain, lui qui les « *aimait parce que ça énervait les gens* ».

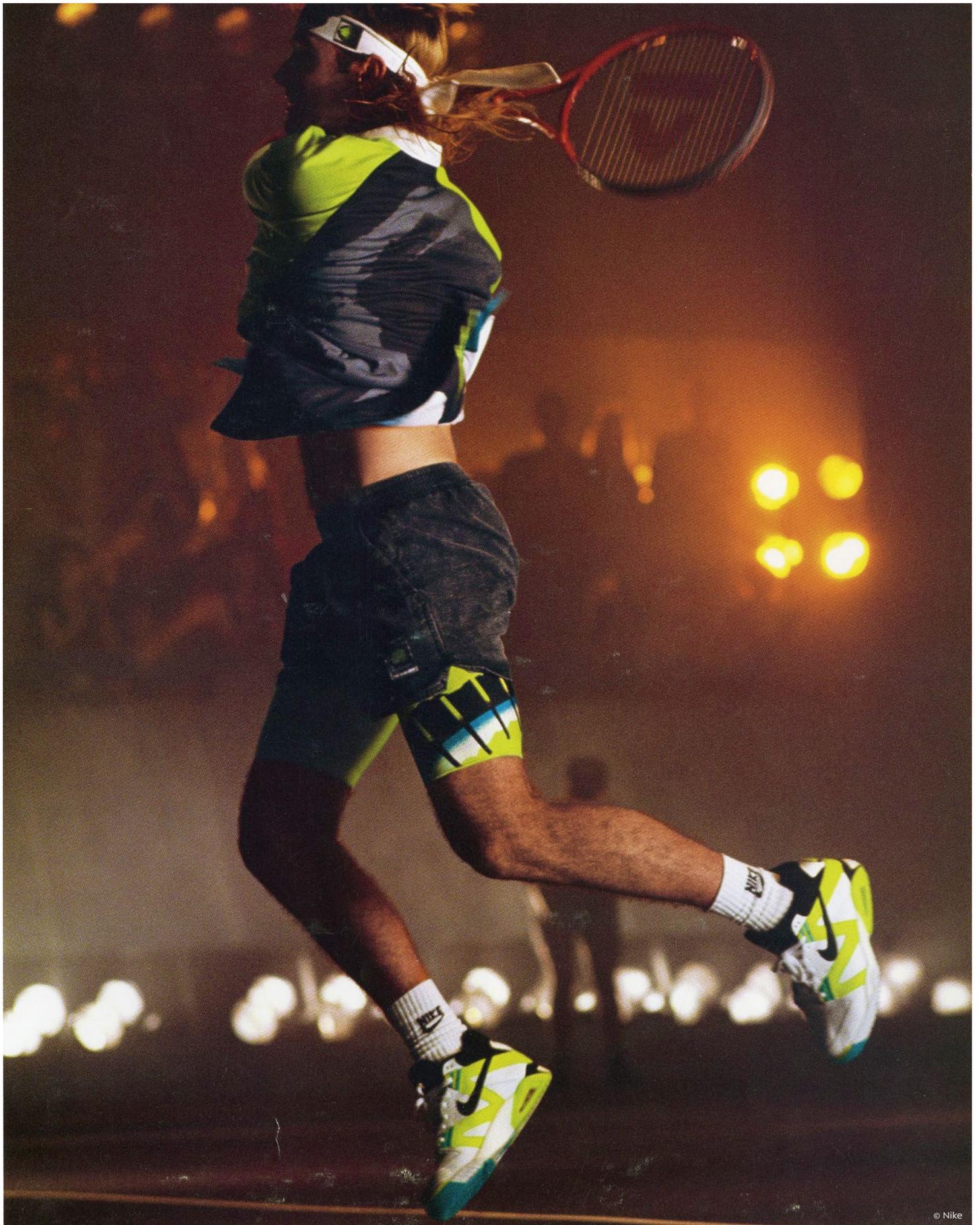
Nike continuera à s'amuser grâce à Agassi et creusera à la fois son design irrévérencieux pour des courts de tennis et des technologies de pointe. La Air Tech Challenge III dispute à son aînée le titre d'Agassi la plus emblématique de la gamme avec sa fameuse balle en flammes sur le talon, quand la quatrième et dernière du nom – appelée plus communément *La Agassi* – arbore fièrement des coloris mauves, rouges et orange sous acide qui ne dépareillaient pas avec les training « parachutes » de l'époque. Et sans *swoosh*, pour préfigurer la suite.

Air Huarache Challenge (1992)

Souvent moquée ou oubliée, la Huarache – du nom d'une sandale mexicaine, et même maya si l'on en croit le *storytelling* de la pub de l'époque – est l'un des modèles les plus innovants signés Hatfield, présentée lors de sa première version en 1991 comme « *un changement radical de la conception de la chaussure classique* ».

Inspiré par des bottes en néoprène qu'il portait lors d'une session de ski nautique, le designer imagine des sneakers aussi souples et légères que des chaussettes, ou presque. On retrouve donc du néoprène pour le confort, le fameux caoutchouc pour assurer de la stabilité et quelques pièces de cuir sur le côté et au bout du pied. À quoi s'ajoute évidemment le coussin d'air, et, détail non négligeable, où le *swoosh* se retrouve écarté.

⁶ Abstract: The Art of Design (épisode 2), février 2017





PARDON ME, IS THAT MY SERVE IN YOUR THROAT?



AGE: 31

HOW FAST IS HE? 140 MPH

IMPACT: 319 MPH

NET SAMPRAS SERVE: 130 MPH

WIND-UP: 320 MPH

RANKED NO. 1 IN STRAIGHT YEARS

FORCE & MASS & ACCELERATION

THE NUMBER ONE CHAMPION

TRAVELING TOWARD YOU AT 130 MPH, A THREE-OUNCE TENNIS BALL FEELS LIKE A LEAD WEIGHT

SERVICE WINNER

NO. 1 RANKED

100 MPH

130 MPH

320 MPH

12 MAJOR TITLES

89% OF SERVICE GAMES WON

83% OF FIRST SERVE POINTS WON

4 TIME CHAMPION IN AUSTRALIA

4 TIME CHAMPION IN NEW YORK

4 GAME SET MATCH

ADVANTAGE MR. SAMPRAS

13

GOOFY BUNK

POWER

ACCURACY

SPEED

FOUR AT FOUR WORLD CHAMPIONSHIP TITLES

PETE SAMPRAS

© Nike

Une nouvelle rupture des codes à laquelle personne ou presque ne croit chez Nike et pourtant, c'est un succès fulgurant. Chez les coureurs, à qui la première version était destinée, et chez les autres, grâce à des versions adaptées aux autres sports. Dont la Challenge, aux pieds d'Agassi. Modèle hybride entre la Huarache et la Tech Challenge, avec des coloris à peine plus sobres. Son côté confortable séduisait les sportifs en dehors des stades et son côté hybride a fait dire aux spécialistes qu'elle est un mélange entre la Jordan VII, la Tech Challenge et la Air Resistance.

Air Zoom Oscillate (1996)

Le meilleur ennemi d'Agassi durant toute la décennie '90 était aussi son parfait contraire, dans le jeu et l'attitude. L'élégance classique cimentée par un service-volée offensif imposera Pete Sampras au top du tennis mondial et au bilan des confrontations avec son compatriote plus farfelu (20 victoires à 14). Et c'est avec les Air Oscillate aux pieds que l'Américain gagnera notamment quatre Wimbledon de suite, de 1997 à 2000.

Car Sampras n'est pas du genre à changer pour le plaisir. Il est sans doute l'un des rares qu'il ait fallu convaincre de porter des chaussures imaginées par Hatfield. Pas parce que ça ne lui plaisait pas, mais parce que celles qu'il portait, les Air Max2 Sweep, lui convenaient. Pourquoi changer alors ?

La légende raconte que le designer avait défié le tennisman au basketball et, faute de chaussures adéquates, lui offrit malicieusement une nouvelle paire de sneakers pour le match. Pete apprécia le confort et la réactivité de l'Oscillate et l'adopta dès le début de la saison 1997. Pour le reste de sa carrière. Minimale, discrète (on passera sous silence la version noire à semelles rouges) mais fiable, comme le champion.

Zoom Vapor 9 Tour (2012)

Après McEnroe, Agassi et Sampras, c'est avec Roger Federer que Tinker Hatfield tutoiera à nouveau l'excellence dans le domaine du tennis. Et travaillera étroitement avec l'un des plus grands sportifs de l'histoire, comme il l'avait fait avec Michael Jordan. «*La Vapor 9 était une excellente chaussure dès le début*», expliquait Federer lors de la sortie de la Vapor X. «*Tinker a réalisé un excellent travail en comprenant précisément ce que je recherchais : une combinaison entre une chaussure de tennis et une chaussure de course à pied.*»

Comme la Oscillate de Sampras, elle ne dépassera pas son statut de sneaker de tennis. Mais elle respire la technologie et la maîtrise, en s'adaptant au pied pendant qu'il bouge, entre confort et protection.

Roger est aussi un *sneakerhead*, régulièrement photographié avec d'autres modèles aux pieds, en rue ou lors de matches d'exhibition. À chaque nouveau sacre à Wimbledon, sa Vapor est customisée avec le nombre de ses victoires. Et quand deux monstres sacrés du sport mondial se rencontrent sous la houlette du plus grand designer de chaussures de sport, cela donne l'inespérée Vapor AJ3. Soit Federer qui rencontre Jordan pour un heureux mélange entre la Zoom Vapor 9.5 et la Jordan III. Régulièrement rééditées depuis dans d'autres versions, le Suisse les portera pour la première fois durant l'US Open 2014, où il s'inclinera en demi-finale. Mais il aura fait tourner les têtes des amateurs de sneakers, et en imposant indirectement la silhouette de Michael Jordan sur des courts de tennis, les conventions ont à nouveau été bousculées. Le champion aura aussi rappelé l'essentiel : que l'on parle de basket ou de tennis, le point commun s'appelle Hatfield. —



“
LIFE'S TOO SHORT
TO WEAR BORING
CLOTHES.

— CUSTOMIZE YOUR OWN — ”



Roger

 **COLOR13**

WWW.COLOR13.COM

Ère Open : 1968 - 2018

1968 : Ouverture de la participation à tous les joueurs, professionnels ou amateurs, aux quatre tournois du Grand Chelem.



1969 : Rod Laver réalise le Grand Chelem en remportant les quatre tournois majeurs durant la même année.

1970 : Création du tie-break et du Masters.

1972 : Au cours de la première semaine de l'US Open à Forest Hills, les principaux professionnels se réunissent afin de créer l'Association des professionnels du tennis, dit « ATP ».

1973 : L'ATP établit le système de classement par ordinateur, fournissant une analyse juste de la performance d'un joueur et créant une manière objective de déterminer les entrées dans les tournois.

Les classements ATP sont introduits le 23 août. Ilie Nastase devient le premier n°1 mondial.

1974 : Âgé de 18 ans, Björn Borg remporte son premier Roland-Garros.



1975 : Arthur Ashe gagne à Wimbledon le dernier de ses trois tournois majeurs, 7 ans après être devenu le 1^{er} Afro-Américain à inscrire son nom au palmarès des tournois du Grand Chelem (US Open 1968).



1976 : Les classements informatiques ATP Doubles commencent le 1^{er} mars.

1981 : Un an après le « match du siècle », John McEnroe défait Björn Borg en finale de Wimbledon. Le Suédois annoncera son départ à la retraite quelques mois plus tard.

1982 : Mats Wilander remporte son premier Roland-Garros à l'âge de 17 ans et 9 mois.

1983 : Yannick Noah gagne Roland-Garros.

1984 : John McEnroe s'impose à Wimbledon et l'US Open. Il termine l'année avec un bilan unique de 82 victoires contre 3 défaites, dont la fameuse finale de Roland-Garros perdue contre Ivan Lendl.

1985 : Boris Becker enlève son 1^{er} Wimbledon à l'âge de 17 ans et 288 jours.

1988 : Le tennis redevient un sport olympique (ce qu'il avait cessé d'être depuis 1924). Mats Wilander fait le Petit Chelem en remportant l'Open d'Australie, Roland-Garros et l'US Open.

1989 : Michael Chang crée la surprise à Roland-Garros et reste à ce jour le plus jeune vainqueur d'un Grand Chelem, à 17 ans et 3 mois.

1990 : Pete Sampras remporte son premier US Open à l'âge de 19 ans.

1992 : Après 3 échecs, André Agassi gagne son 1^{er}



Grand Chelem à Wimbledon. Et en blanc, s'il vous plaît.

1999 : Grâce à sa victoire à Roland Garros, André Agassi devient le 1^{er} à remporter les quatre levées du Grand Chelem depuis Rod Laver et, surtout, sur 4 surfaces différentes.

2001 : Lleyton Hewitt devient, à 20 ans, le plus jeune n° 1 mondial de l'Histoire. Classé 125^e mondial, Goran Ivanisevic s'impose enfin à Wimbledon. Il demeure le seul joueur détenteur d'une wild card à gagner un Grand Chelem. Goran le terrible!

2002 : Pete Sampras remporte son 14^e et dernier titre du Grand Chelem en battant André Agassi à l'US Open.



2003 : Roger Federer soulève pour la 1^{re} fois le trophée de Wimbledon.

2005 : Rafael Nadal s'impose à Roland Garros à sa 1^{re} participation.

2008 : Novak Djokovic remporte son 1^{er} titre du Grand Chelem à l'Open d'Australie.

2009 : Roger Federer s'adjuge enfin Roland-Garros.



2010 : John Isner et Nicolas Mahut battent tous les records au 1^{er} tour de Wimbledon. Sur le court n°18, l'Américain s'impose 6-4, 3-6, 6-7, 7-6, 70-68 au terme d'une rencontre qui a duré 11h05 minutes, dont 8h11 pour le seul 5^e set, disputé en deux jours. Qui dit mieux ?

2012 : Roger Federer remporte son 17^e titre du Grand Chelem et, ce faisant, dépasse le record de longévité à la place de numéro un mondial (anciennement détenu par Pete Sampras), soit 302 semaines au sommet.

2013 : Andy Murray devient le 1^{er} britannique à gagner Wimbledon, 77 ans après Fred Perry.

2017 : La finale inaugurale Next Gen ATP se déroule à Milan, Hyeon Chung arrivant en tête de la nouvelle compétition des 21 ans et moins. Rafael Nadal remporte un dixième titre à Roland-Garros. Roger Federer gagne un 8^e titre à Wimbledon.

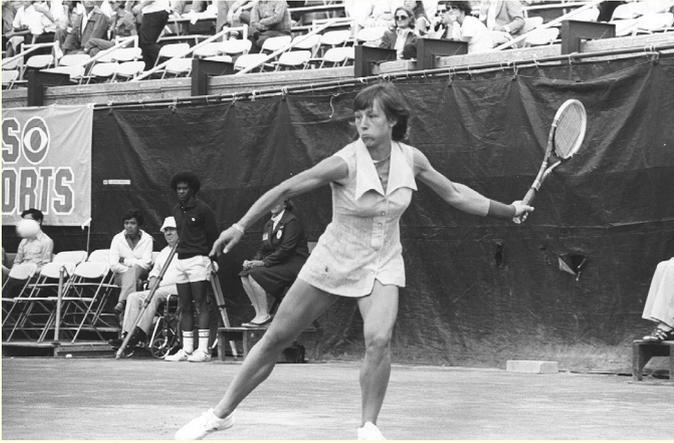
2018 : Roger Federer gagne son 20^e titre du Grand Chelem à l'Open d'Australie. Il devient quelques semaines plus tard le numéro 1 mondial le plus âgé de l'histoire, à 36 ans, 6 mois et 11 jours.

Hommes - Femmes, mode d'emploi

Par Julien-Paul Remy

Le tennis a également connu son Mai 68. Une révolution et une ouverture, mais sans jets de pavés ou calicots. Une révolution sans révolte. À cette époque, le système du tennis mondial se scindait en deux catégories de joueurs et joueuses, les professionnels et les amateurs. À chacun ses tournois et son mode de fonctionnement : les professionnels participaient à des tournois/tournées en gagnant de l'argent (salaire, partenariats publicitaires...), tandis que les amateurs prenaient part à des tournois sans contrepartie financière (théoriquement). À l'argent et l'anonymat des uns s'opposait le prestige des autres : les amateurs bénéficiaient alors de l'accès aux tournois majeurs, au rang desquels les incontournables Grand Chelem. Jusqu'au moment où ceux-ci commencèrent à s'ouvrir aux professionnels, réconciliant par la même occasion prestige et argent. Si cette fracture a depuis lors disparu au sens strict, elle semble toujours exister mais sous une autre forme : entre les hommes et les femmes.





© International Tennis Hall of Fame

Back to the (grass)roots

La révolution de l'ère Open, bien que couvant depuis des années, connut un événement déclencheur en 1968, lorsque le All England Club (club sportif privé londonien), à l'initiative de Herman David, décida de donner aux professionnels l'accès à un tournoi à huit joueurs sur le Centre Court de Wimbledon.

À l'heure d'aujourd'hui, le nom de Wimbledon exhale un parfum de conservatisme ancré dans le traditionalisme britannique: tenue blanche obligatoire évoquant l'uniforme des collégiens anglais ainsi que le *dresscode* désuet du tennis jusqu'en 1970, la bienséance et le savoir-vivre du public britannique par rapport à ses homologues d'autres pays, le fameux « *Quiet, please!* » dégainé par l'arbitre qui invite par cette formule de politesse au calme nécessaire à la concentration des joueurs...

Il en allait autrement alors. Wimbledon incarnait le flambeau de la modernité et de l'innovation. Les raisons sous-tendant ce progrès n'avaient toutefois rien de *progressiste* ou d'humaniste. Il s'agissait avant tout d'attirer les meilleurs joueurs, garants de qualité, de spectacle et donc de revenus. Un intérêt privé, mercantile et individualiste convergeait avec l'intérêt collectif, le *bien général*. Au prestige d'un tournoi amateur se greffait enfin la qualité de joueurs professionnels. Par la suite, la Fédération britannique (LTA ou Lawn Tennis Asso-

ciation of Britain) demanda à l'Assemblée de la Fédération Internationale (AFT) d'ouvrir les tournois amateurs aux professionnels, en vain. Un point de non-retour fut atteint lorsque la LTA décréta l'ouverture aux pros de tous les tournois sur son territoire, s'attirant les foudres de la Fédération Internationale de Tennis. L'Histoire allait donner raison aux premiers, non sans plusieurs années d'instabilité et de *faux bonds*.

The Battle of the Sexes

En parallèle de cette révolution du système tennistique global, une autre révolution faisait son chemin, dans les rapports homme-femme: la parité des gains, en particulier en Grand Chelem. En effet, il fallut attendre 2007 pour que l'ensemble des tournois du Grand Chelem accorde la même rémunération aux deux sexes.

Pendant de nombreuses années, les hommes se taillèrent la part du lion, une domination écornée lorsqu'en 1973, à l'US Open, Margaret Court empocha le même montant que son homologue masculin John Newcombe. La polémique autour des gains entraîna d'ailleurs des confrontations réelles entre joueuses et joueurs, le tennis se parant d'une dimension politique et sociale rarement présente dans le monde du sport où la tradition tend à séparer les sexes *fort* et *faible*.

Selon cette logique, le comble de la faiblesse, pour le *sexe fort*, consisterait à affronter le *sexe faible*, par besoin de prouver sa force. Un champion de tennis américain à la retraite, Bobby Riggs, chantre d'une parole machiste libérée, défia tour à tour deux figures de premier plan du tennis féminin, Margaret Court et Billie Jean King, dans le but de réaffirmer la supériorité du tennis masculin et de jeter le discrédit sur l'idéal de parité homme-femme en matière d'argent et de prestige. Vainqueur de la première, il fut défait par la seconde en trois sets bien trempés. C'est le deuxième affrontement qui donna lieu à l'expression de « bataille des sexes » pour qualifier, à partir de 1973, les confrontations de joueurs de haut niveau issus



© Landrain/Presse Sports

des deux côtés du *filet des sexes*. Le dernier match à véritable enjeu entre un homme et une femme mit aux prises en 1992 Jimmy Connors et une Martina Navratilova battue avec les honneurs.

Ce phénomène met en lumière la relation ambivalente qui unit la femme au monde du tennis: tantôt valorisée par une reconnaissance financière (parfois) égale à celle des hommes, tantôt dévalorisée par un manque de reconnaissance symbolique et de prestige.

Un prestige paradoxal

Le lien étroit entre tennis et politique semble illustré par la reconnaissance que le pouvoir politique a conférée à une joueuse de tennis en 2009: Barack Obama décerne la Médaille présidentielle de la Liberté (plus haute récompense civile américaine) à Billie Jean King pour sa contribution dans la lutte pour les droits des femmes et des minorités sexuelles. Le tennis comme lieu d'émancipation de la femme reçut d'ailleurs une consécration de la part du cinéma en 2017 puisque la victoire de BJK contre Bobby Riggs fit l'objet d'un film, intitulé *Battle of the Sexes*. Outre la reconnaissance *endogène* (financière) accolée désormais au tennis féminin, celui-ci jouit aussi d'une reconnaissance *exogène* (symbolique) à l'échelon international par-delà les confins du circuit tennistique. Le tennis compte ainsi parmi les rares sports où des figures fémi-

nines bénéficient d'une visibilité et d'une célébrité mondiales: Billie Jean King, Martina Navratilova, Monica Seles, Chris Evert, Steffi Graf, Serena Williams, Maria Sharapova... Le tennis a produit des femmes-stars.

Cependant, les tensions autour de l'argent et du prestige demeurent vives à l'intérieur du tennis lui-même, comme le prouvent les saillies de références du tennis masculin (Djokovic, Tsonga, Pat Cash...) selon lesquels la parité des gains n'est pas représentative de la réalité pratique: si l'on part du principe que les hommes apportent plus au tennis en augmentant le prestige et les rentrées financières de ce sport, alors ils méritent d'obtenir plus d'argent, les femmes attirant moins de sponsors et drainant moins de public. Le principe est cinglant: on doit recevoir en proportion de ce que l'on donne.

Arguments à charge

Le premier est indiscutable car objectif: les femmes ne se heurtent pas aux mêmes contraintes de temps de jeu (trois sets gagnants en Grand Chelem pour les hommes).

Les suivants sont plus discutables. Esthétiquement, leur jeu s'avère stéréotypé, uniforme et mécanique, elles réduisent le sport à un exercice de performance au lieu de le hisser au rang d'art. Une homogénéisation qui résulte de son uniformisation culturelle, due à l'omniprésence de joueuses issues des pays de l'Est enfermées dans une seule et même manière de jouer (*productiviste*). Conséquence? Le circuit féminin manque de hiérarchie et donc de dramaturgie, de rivalités emblématiques, compromettant le processus d'identification d'un public à des individus et personnages érigés en *héros*, privant ainsi le sport de sa dimension de catharsis. De fait, depuis de nombreuses années, une Serena Williams confisque le sommet de la hiérarchie et abolit toute possibilité de concurrence, de renouveau, d'alternance du pouvoir. Mais, derrière elle, n'importe qui peut vaincre n'importe qui, un relativisme radical favorisant une instabilité incessante. Ce système

incarne tout à la fois l'excès (horizontal) et le manque (vertical) de hiérarchie. Si le circuit féminin s'apparentait à un système politique, on l'assimilerait tantôt à une dictature, tantôt à l'anarchie. À l'opposé, le circuit masculin, caractérisé par un système de *contre-pouvoirs*, se définirait comme une démocratie parlementaire ou une oligarchie éclairée.

D'autres, enfin, ne sont guère recevables : les femmes joueraient comme elles sont, de manière pulsionnelle et irrationnelle ; le tennis féminin doit uniquement son existence à son *alter ego* masculin, à son prestige et à ses ressources financières.

Arguments à décharge

Passons la balle aux avocats de la défense !

Tout d'abord, le tennis doit une grande partie de sa popularisation durant la première moitié du XX^e siècle au tennis féminin et à une femme, Suzanne Lenglen, surnommée « la Divine » grâce à son attitude et à sa maîtrise. En plus de démocratiser l'intérêt pour le tennis, elle lui donna ses lettres de noblesse esthétiques en réinventant les codes en matière de tenue vestimentaire et de style de jeu ; elle hissa ce sport au rang d'art en lui adjoignant une forme d'élévation, de transcendance et de grâce.

Ensuite, le tennis féminin, à défaut de proposer des combats de gladiateurs au meilleur des cinq sets, possède un haut potentiel de dramaturgie : une faiblesse potentielle (plus grande fragilité émotive) pourrait constituer en réalité une force en termes de spectacle (expressivité gestuelle et physique) et de suspense (imprévisibilité du résultat final). En un sens, les femmes donneraient à ce sport toute son ampleur et tout son sens en accomplissant son potentiel d'émotions intenses positives et négatives. Quel est le sens du sport sinon de produire des émotions ? L'émotion, retenue ou exprimée, ne témoigne-t-elle pas d'un acte d'investissement, d'engagement, de don de soi ? Les femmes ont plus de mérite car leur combat intérieur, contre leurs émotions, s'avère plus difficile. Plus grand l'obstacle, plus grand le mérite à le surmonter.

Chez les femmes, le sport semble une affaire de vie ou de mort, il transcende encore plus sa dimension de divertissement pour atteindre une plus grande forme de nécessité.

En matière financière, une inégalité des gains en faveur des hommes a prévalu pendant l'écrasante majorité de l'histoire du tennis, alors pour ceux-ci, comment brandir le drapeau de l'injustice face à une égalité qui, au lieu d'opposer hommes et femmes, pourrait valoriser le tennis comme sport équitable en comparaison d'autres sports ? Le tennis, historiquement associé à des relents aristocratiques, aux classes sociales élevées, ne démontre-t-il pas, paradoxalement, une dimension démocratique unique ? De plus, en quoi moins de gains pour les femmes signifierait-il plus de gains pour les hommes ? En quoi la liberté féminine s'exerce-t-elle au détriment de la liberté masculine ? Les joueurs au top niveau ne gagnent-ils pas déjà plus que décemment leur vie ? Que perdent-ils à ce que d'autres gagnent autant qu'eux ?

Promouvoir le principe « gagner en fonction de ce qu'on fait gagner à son sport » ou « il faut recevoir à hauteur de ce qu'on donne » ne conduirait-il pas à un déterminisme conservateur/une spirale négative où ceux qui ont plus reçoivent plus et ceux qui ont moins reçoivent moins, sans possibilité d'inverser la tendance ? Un certain tennis masculin ne fait-il pas passer son intérêt étriqué avant l'intérêt du tennis en général ? Quel est le sens d'un combat qui ne consiste pas à obtenir plus de droits pour les uns mais à en enlever à d'autres ? Enfin, il est bon de rappeler que l'égalité des salaires homme-femme se borne aux Grand Chelem et que les tournois organisés par l'ATP (Association des joueurs de tennis professionnels) offrent des primes supérieures à celles en vigueur dans les tournois de la WTA (Association des joueuses de tennis professionnelles).

De nos jours, la bataille des sexes a délaissé le terrain économique et politique pour gagner le terrain symbolique et moral. —

Ère open, jeu fermé ?

Par Sébastien De Pauw

Au printemps 1968, le tennis vit une révolution. Dorénavant, les joueurs professionnels peuvent s'aligner dans les tournois jusqu'alors réservés aux amateurs.

À l'instar des autres sports, l'histoire du tennis est jalonnée de moments-clefs et de points de ruptures qui marquent, très distinctement, un avant et un après. Au milieu des années '60, le mythique Wimbledon est largement concurrencé par le tournoi indoor de Wembley. Ce dernier, réservé aux joueurs professionnels, est retransmis par la BBC et élève chaque année le vainqueur au rang de meilleur joueur du monde. Face à cette concurrence et en dépit de la ferme opposition de la Fédération internationale de tennis, le patron de Wimbledon, Herman David, décide d'ouvrir « son » tournoi aux joueurs professionnels. C'est la révolution



© Caron/Presse Sports

copernicienne de la petite sphère jaune, le début d'une ère nouvelle...

Aujourd'hui, marquer de son empreinte l'histoire du jeu nécessite impérativement d'inscrire son nom au palmarès des tournois du Grand Chelem. Le duel à distance que se livrent à ce titre Federer et Nadal illustre à suffisance le propos. Aussi étonnant que cela puisse paraître, tel ne fut pas toujours le cas.

Certes, entre 1925 et 1968 les tournois du Grand Chelem et la Coupe Davis constituaient déjà le Saint Graal pour les joueurs, mais la nuance s'impose : peu d'entre eux participaient aux quatre tournois majeurs. En 1925, trois semaines de mer étaient en effet nécessaires pour gagner l'Australie au départ du Vieux Continent... Par conséquent, très peu d'Américains ou d'Européens tentaient l'aventure. En outre, les années 1920 marquaient le début du professionnalisme qui interdisait aux meilleurs, *de facto* et assez paradoxalement, l'entrée en lice dans ces prestigieux tournois.

Les balbutiements du tennis professionnel

Les professionnels des débuts sont le plus souvent contraints d'enseigner le tennis, trop peu de tournois leurs étant ouverts. Mais ils vont commencer, peu à peu, à gagner leur vie en jouant : des imprésarios de spectacle organisent des matchs entre les meilleurs joueurs, tout comme les promoteurs de combats de boxe. Pour l'anecdote, la salle qui héberge les premiers duels des plus fines raquettes n'est autre que le Madison Square Garden de New York... temple sacré de la boxe !

Les matchs entre professionnels vont donc s'organiser comme des tournées, faisant escale de ville en ville pour proposer des confrontations entre une poignée de joueurs. Après plusieurs dizaines de matchs, le vainqueur se voyait défié par de nouveaux prétendants.

La première tournée ainsi organisée en 1926 consacre la première star du tennis international : Suzanne Lenglen. Après ses six victoires

d'affilée à Wimbledon (1919-1924), Lenglen est déjà une célébrité lorsqu'elle cède au chant des sirènes. C'est que le jeu en vaut la chandelle. Après quatre mois à sillonner les États-Unis et 38 victoires en autant de matchs face à Mary Browne, elle empoche la coquette somme de 75 000 \$ (soit l'équivalent actuel d'environ 5 000 000 \$). Les gains du promoteur sont à peu près similaires, la formule est donc partie pour durer.

Dès 1927, le nombre de joueurs professionnels est suffisant pour leur consacrer un tournoi. Pour épater la galerie, vous retiendrez que c'est l'américain Vine Richards qui soulève le premier la coupe de l'US Pro et encaisse le chèque de 1 000 \$. Le deuxième tournoi « pro » n'est autre que le French Pro qui se déroule à Roland-Garros en 1930. Quatre années plus tard, le troisième grand tournoi réservé aux professionnels voit le jour : le Wembley Pro. Cependant, seul l'US Pro maintiendra sans discontinuer son organisation jusqu'en 1968. En effet, les stars de l'époque – Tilden, Vince Perry, Budge – désertent plus souvent qu'à leur tour les tableaux des plus prestigieux tournois, leur préférant les dotations garanties par les tournées.

C'est la raison pour laquelle les deux « Grands Chelems » réalisés par Rod Laver n'ont pas la même valeur. Celui de 1962 est accompli sans avoir eu à jouer les meilleurs. Or, les statistiques de ses débuts chez les pros, dès 1963, affichent des ratios très défavorables. Ken Rosewall et Alan Hoad, sans doute les deux meilleurs joueurs du moment, ont infligé 19 défaites à Laver, ne lui concédant que deux maigres victoires. En 1969, les quatre « majors » s'ouvrent aux pros et son nouvel exploit prend alors une tout autre dimension... Seul bémol, l'Open d'Australie ne réunira les plus grands qu'à l'aube des années 1980, toujours en raison de l'éloignement géographique.

Big Bang de l'ère moderne

S'ensuit alors une période durant laquelle cohabitent les deux univers, pro et amateur. Il est

aisé d'imaginer les inévitables tensions entre promoteurs, fédérations et organisateurs de tournois. Il faudra une trentaine d'années pour que, dès 1960, le système s'essouffle et que certains joueurs « pros » se liguent sous la houlette de l'ancien champion Jack Kramer. Tel un missionnaire, ce dernier convertit à tour de bras les meilleurs amateurs du moment afin d'affaiblir la Fédération internationale et forcer, avec sa horde de « pros », les portes de la Coupe Davis et des Grands Chelems. Les intérêts des professionnels et ceux des organisateurs de tournois amateurs de prestige se rejoignent, la fin est inéluctable...

En 1968, le coup d'état se produit dans la banlieue chic de Londres : les « pros » intègrent les tableaux du plus prestigieux des tournois. Il faut attendre 1974 pour que cette révolution

donne naissance à un système bien structuré. Entre-temps, l'Association of Tennis Professionals (ATP) et la Women's Tennis Association (WTA) voient le jour, respectivement en 1972 et 1973. Outre l'établissement du classement des joueurs pros, l'ATP exerce une tutelle sur l'ensemble des plus grands tournois (ATP World Tour) hormis ceux du Grand Chelem. Les joueurs sont représentés au sein du Conseil d'administration et y bataillent régulièrement, face aux organisateurs de tournois, pour obtenir certains avantages.

Monétarisation du tennis

À partir du milieu des années '70, tout s'accélère de manière exponentielle : le tennis entre dans les foyers, entraînant la starification des joueurs et joueuses du circuit et l'intérêt des sponsors. En parallèle, les tournois augmentent leur



dotation : à titre d'exemple, Wimbledon passe de 3 000 £ en 1970 à 20 000 £ en 1980 puis, les décennies suivantes, à 230 000 £, 477 000 £, 1 000 000 £ et 2 200 000 £ en 2017 !

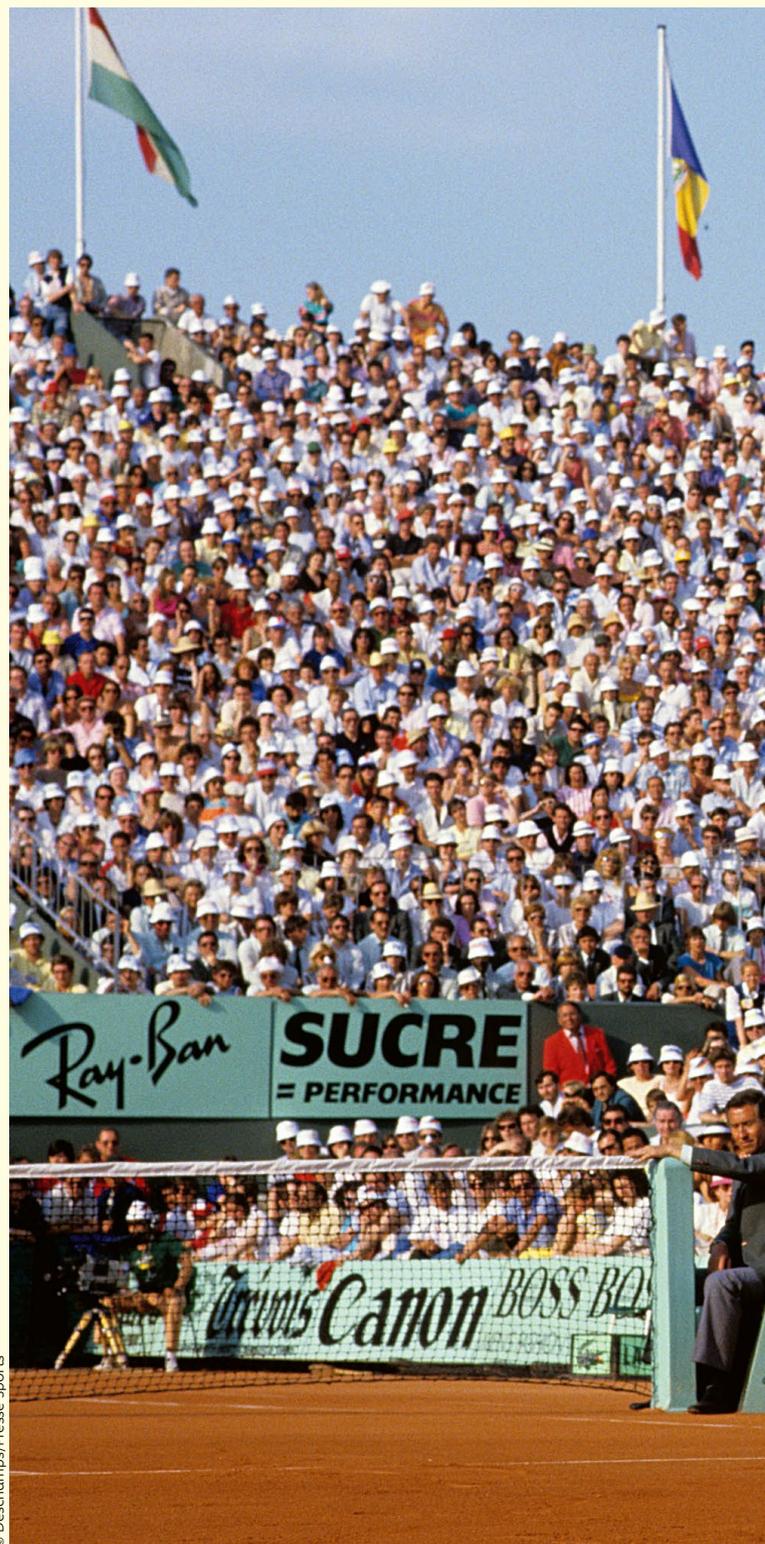
Par ailleurs, le tennis se popularise. Jusqu'alors réservé à une certaine élite, l'art de se donner le change par feutrine interposée connaît une rapide démocratisation. Le nombre d'appelés à faire carrière augmente significativement la concurrence et, par conséquent, le niveau de jeu. L'appât du gain suscite plus sûrement les vocations que l'intense satisfaction procurée par un revers claqué le long de la ligne, fût-ce à une main.

Du tennis de main au tennis de raquette

Le matériel reflète cet emballement. Alors que la raquette en bois des origines (1873) n'a pour ainsi dire pas évolué durant un siècle, une décennie va suffire pour tout changer : bois, acier, aluminium, titane, fibre de verre, graphite, carbone... Yannick Noah sera d'ailleurs le dernier joueur à remporter Roland-Garros en 1983 avec une raquette en bois, abandonnée l'année d'après. Le tennis entre définitivement dans une autre dimension.

À suivre la brillante démonstration de Benjamin Rassat – dans son documentaire *Le Crépuscule des Dieux* – le tennis de main a fait place, dans les années '80, au tennis de raquette : les sensations, l'instinct et l'improvisation laissent place aux coups, à la puissance et aux plans tactiques. Au début des années '90, Ilie Nastase expliquait à un journaliste que l'évolution du jeu était surtout liée au matériel : « *J'aimerais bien donner ma Dunlop, avec son petit tamis et ses 425 grammes, à Muster par exemple, et voir s'il peut lifter comme ça.* » Beau joueur, l'ancien champion roumain concédait : « *Les joueurs actuels sont mieux préparés que nous physiquement, mais au niveau de la technique, du talent, il n'y a pas de différence.* »

Rapidement, le jeu se mue en performance, l'incertitude et le doute en obligation de résultat. Les méthodes d'entraînement ne laissent



© Deschamps/Presse Sports



rien au hasard et les académies de tennis se transforment en usines dans lesquelles plusieurs centaines d'automates pilonnent, à la chaîne, des milliers de balles tout droit sorties de caddies de supermarché: Nick Bollettieri réussit la synthèse entre le fordisme et la surconsommation.

La maestria? Toujours présente mais très loin, reléguée au second plan. Il importe dorénavant pour faire carrière, de réagir promptement, d'être explosif et résistant, d'avoir des nerfs d'acier et une abnégation à toute épreuve. Le jeu va dorénavant trop vite pour exploiter toute la géométrie du court et utiliser la profondeur aussi bien que la largeur. Les attaquants n'ont plus le temps d'arriver au filet, tandis que les plus audacieux s'accrochent à leur ligne de fond et essayent de prendre la balle tôt, après le rebond. En 2003, deux jours seulement avant le premier sacre à Wimbledon de l'exception Federer, plusieurs grands noms du tennis s'émeuvent et réagissent. Une lettre ouverte est adressée au président de la Fédération internationale de tennis (ITF), Francesco Ricci Bitti. Parmi les signataires: Navratilova, McEnroe ou encore Becker qui déplorent un tennis moderne « déséquilibré et unidimensionnel ». Ils proposent d'agir en réglementant, entres autres, la taille du tamis.

La parenthèse enchantée ouverte par Federer et sa très fructueuse rivalité avec Nadal a probablement postposé le débat. Nul doute cependant que les règles du tennis – pratiquement inchangées depuis sa création à l'exception du tie-break et du *hawk-eye* – connaîtront prochainement une évolution sans précédent. Une chose est sûre, au regard des enjeux financiers, tous les moyens seront bons pour assurer le spectacle.



© Caron/Presse Sports



MUNICH

DESERT

NEW ORL



© International Tennis Hall of Fame



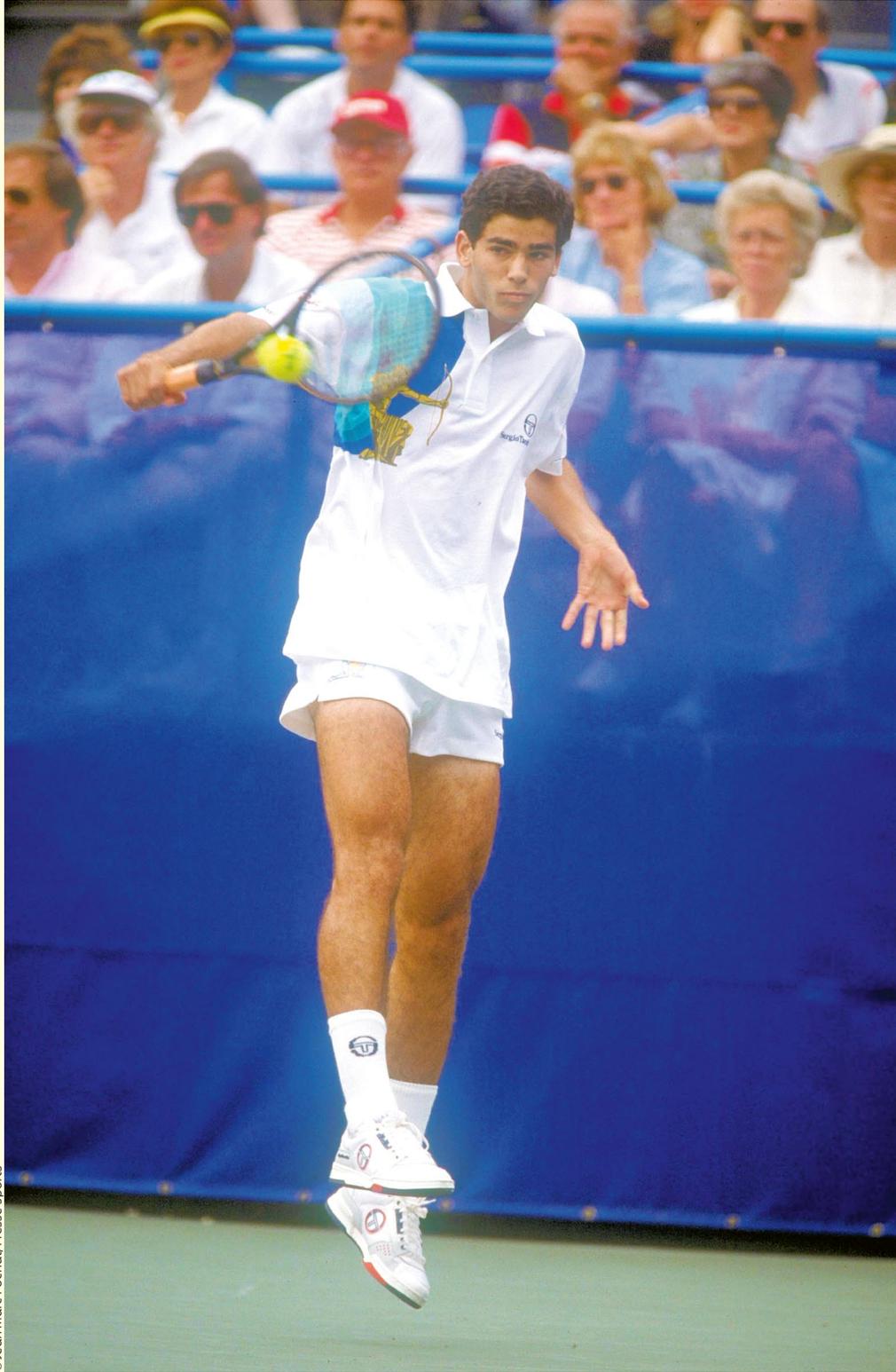
© Jean Marc Pochat/Presse Sports



© Presse Sports



© Jean Marc Pochat/Presse Sports



© Jean Marc Pochat/Presse Sports



© Jean Marc Pochat/Presse Sports



© Caron/Presse Sports

« Donne-moi un point d'appui, et avec mon levier j'ébranlerai le monde. » Archimède



GREY GOOSE

IBM

Lever

Canon

Heineken
PREMIUM
LIGHT

LEXUS

L'art de transformer le Beau en Sublime

Avec Federer, le beau devient le sublime. La beauté n'est pas seulement dépassée, augmentée : elle change d'état, elle se transforme et révèle alors de nouvelles qualités. Cette sublimation ne se limite justement pas au simple plaisir visuel éprouvé lors d'une expérience esthétique ; non, il s'y ajoute aussi la sensation de toucher à un idéal, de faire l'expérience d'un Absolu. Federer nous *spiritualise* par son corps.

Le sublime, c'est aussi cette capacité à faire passer ce qu'il y a d'artificiel et de contraignant (le sport n'est-il pas l'art de se faire violence ?) pour quelque chose de naturel. À transformer ce qu'il y a de non nécessaire (le sport et les gestes sportifs) en quelque chose de nécessaire, c'est-à-dire qu'on n'aurait pas pu exécuter ou faire autrement. Federer représente la conception du génie chère à Kant : celui qui invente ses propres règles et, en art comme en sport, fait oublier au spectateur les règles (l'entraînement, la souffrance, le travail, l'effort, le processus d'apprentissage) ayant présidé à l'œuvre de l'artiste/au geste du sportif en leur conférant une apparence de naturel, réconciliant par la même occasion le sport et l'art, l'homme et la nature : c'est parfois lorsque l'homme s'éloigne le plus de la nature qu'il parvient le plus à s'en approcher.



Soutenons
dès aujourd'hui
les talents
de demain

Madelief Hageman s'entraîne à la Justine Henin Academy.

Madelief a 15 ans. Son rêve est de devenir joueuse de tennis professionnelle. Et de peut-être, un jour gagner un Grand Chelem.... comme Justine, son exemple. Pour y arriver, elle devra faire de nombreux sacrifices. Elle le sait. Mais son ambition est grande. Rien ne peut l'arrêter dans sa quête. Pour l'aider à atteindre son rêve, Madelief peut compter sur le soutien professionnel, humain et financier de l'ASBL Hopiness, qui oeuvre chaque jour aux côtés de talents tennistiques à haut potentiel et ce, dans le respect de leur développement personnel.

Plus d'info sur hopiness.eu

Avec le soutien de:



JUSTINEHENIN
ACADEMY

DELEN
PRIVATE BANK



EQUILIS
Building happy stories



**BNP
PARIBAS
FORTIS**

CHAMPIONS

**24-26
MAY 2018**

**DAVID LLOYD
BRUSSELS**



**JOHN
MCENROE**

**KIM
CLIJSTERS**

**DOMINIQUE
MONAMI**

**SABINE
APPELMANS**

www.championsclassic.be

Follow us on:   



Coups pour coups

Tous les spécialistes s'accordent à dire que la boxe et le tennis sont deux sports très semblables qui nécessitent qualités et ressources similaires. Pourtant, de prime abord, tout les sépare.

Par Sébastien De Pauw

De la conférence de presse d'avant match à la poignée de main qui clôt les échanges, les codes de la boxe et du tennis sont radicalement différents. L'image d'Épinal qui continue de nourrir l'imaginaire, oppose les dandys façon mousquetaires du roi aux mauvais garçons qui ne s'en laissent pas conter. Pantalons à pins et cheveux bien peignés pour les uns, culottes courtes et nez cassés pour les autres.

Sans doute la popularité de Federer tient-elle d'ailleurs dans sa dévotion pour un tennis d'un autre âge. En cultivant naturellement les références à un passé mythologique, Federer n'est pas le plus grand joueur de l'histoire, il en est l'incarnation. Pour les grandes occasions, le rituel est installé : Rod Laver dans le box, veston blanc aux armoiries brodées, approche de revers slicé en pas de tango et volée délicatement déposée comme un hommage à Jean Borotra.

Cependant, les échanges policés des premières retransmissions télévisuelles ont laissé place aux rôles virils, frappes violentes et lifts à 5 000 tours/minute. Les mœurs aussi ont évolué : de grands champions ont contribué à populariser puis à démocratiser le tennis et les progrès technologiques ont permis d'accélérer les conditions de jeux. Inexorablement, les deux sports, que tout opposait à l'origine, se ressemblent tous les jours davantage.

Suffirait-il pour s'en convaincre de tendre l'oreille aux abords des terrains, durant les tournois estivaux ? La réponse est non, et ce même si les coaches et les parents usent d'un vocable qui semble tout droit sorti d'une cage de MMA (mixed martial arts). Il s'agit de « faire mal à l'adversaire », « le prendre à la gorge », « ne pas le laisser respirer », « lui rentrer dedans », « le mettre KO »...

J'ai personnellement entendu un père exhorter son fiston d'une douzaine d'années d'un décomplexé et retentissant: «*Kill him!*»

En 1975 déjà, le sociologue Bernard Jeu écrivait: « Le sport est mort jouée et violence rituelle, mort jouée c'est-à-dire symbolique, violence rituelle c'est-à-dire violence codifiée, limitée. » Ce constat, très lucide, constitue le dénominateur commun de très nombreuses pratiques sportives. Des similitudes plus singulières entre le noble art et le tennis sont donc à chercher ailleurs que dans les poings serrés et les faciès de guerrier plus ou moins ostensiblement adressés à l'adversaire.

Tennis et boxe: même combat

À ce titre, les cordes à sauter qui se retrouvent de plus en plus fréquemment dans les housses des joueurs de compétition pourraient composer un indice. Le saut à la corde, on le sait, constitue en effet un véritable basique de l'arsenal d'entraînement du boxeur. C'est que le déplacement, fait de reprises d'appuis, d'ajustements millimétrés, d'ancrages avant la frappe, exige des qualités très similaires: dans les deux sports, on parle d'ailleurs de « jeu de jambes ». Les professionnels sont unanimes, c'est sur ce point que le jeu a le plus évolué. La préparation physique, très spécifique, permet aujourd'hui aux joueurs de produire un tennis dont la cadence évolue radicalement tous les dix ans. Tandis que servir à plus de 200 km/h, cela fait quarante ans que c'est possible – en 1978, Roscoe Tanner était déjà flashé à 246 km/h!

Prétendre comme la plupart des entraîneurs de club que tout part des jambes relève donc aujourd'hui du lieu commun. Cependant, à observer les meilleurs, on constate aisément des différences majeures dans la manière qu'ils ont de se mouvoir sur le court. En découle une gestuelle plus ou moins fluide, une technique plus ou moins académique, un style plus ou moins offensif. Ainsi, la question de la poule et de l'œuf est, en la matière, bel et bien caduque: la morphologie d'un joueur influence directement sur la manière de se mouvoir qui, à son tour,

détermine le type de jeu. Pareillement, le jeu de jambes des boxeurs définit généralement la capacité à « puncher », encaisser, contrer...

Comparer les trois joueurs de tennis les plus titrés encore en activité à trois légendes de la boxe peut sembler périlleux, voire caricatural, mais l'exercice demeure pour le moins amusant. À tout seigneur tout honneur, il semble évident que la boxe de Mohamed Ali – rapide, incisive et inspirée – trouve une résonance naturelle dans le tennis de Federer. Déplacements de ballerine, ultra-rapides, en parfait équilibre bien que très aériens, ils volent comme des papillons et piquent comme des abeilles...

Pour soutenir la comparaison avec Mike Tyson, il faut bien le tour de biceps de Nadal. Tous deux bénéficient d'une vélocité et d'une force explosive bien au-delà de la moyenne. Faire tourner la balle à 5 000 t/min ou mettre l'adversaire KO au premier round nécessite des fondations solides. Le centre de gravité est bas, l'ancrage profond et le ressort d'une violence telle que le spectacle devrait être interdit aux moins de 16 ans.

Enfin, Djokovic et Mayweather, qui maîtrisent mieux que quiconque l'art du contre, utilisent leurs déplacements de manière à reconverter leurs positions défensives. Les reprises d'appuis sont essentielles et permettent de frapper dans le repositionnement en gagnant du temps sur l'adversaire. En bout de course, il n'est d'ailleurs pas rare de voir Novak imprégner à la balle un petit effet latéral provoqué par le mouvement du corps qui déjà revient à une position plus axiale.

Alors que certains tennismans professionnels effectuent volontiers des stages de boxe pour diversifier leurs entraînements, le sociologue Thierry Zintz parle d'un phénomène de gentrification sportive doublé d'un effet de mode qui attire sur les rings de nouveaux adhérents exerçant des professions à responsabilité... De quoi convaincre les plus sceptiques d'enfiler les gants !

**VOUS AUSSI, DÉCOUVREZ
LA BOXE ANGLAISE !**



Marvelous Marvin® - Private Boxing Club
Boulevard de la Cambre, 27
1050 Bruxelles

+32 (0)2 335 12 49
www.mm-boxing.com

« DÉFENDRE, CONTRER OU ATTAQUER »

Béa Diallo a été champion intercontinental IBF des poids moyens (1998-2004) et champion du monde WBF des super poids moyens (2007). Aujourd'hui parlementaire bruxellois, il n'a rien perdu de son énergie et de son expertise sportive. Il se prête pour nous au jeu des comparaisons.

Courts : Le tennis et la boxe, même combat ?

Béa Diallo : Je trouve tout à fait pertinent de comparer ces deux sports. Je me souviens que Guy Forget, à l'époque où il était capitaine de l'équipe de France de Coupe Davis, avait évoqué l'aspect psychologique comparable des deux disciplines. La difficulté d'encaisser certains coups après de longs échanges, notamment, et d'être impacté par la perte d'un point âprement disputé.

C : D'un point de vue technique, observez-vous également des similitudes entre ces deux sports ?

B.D : Pour avoir entraîné physiquement le tennisman belge Yannick Mertens, dont le classement avoisinait alors la 200^e place à l'ATP, je ne peux qu'abonder dans ce sens. Pour appuyer une frappe en boxe, tout le corps doit être engagé. On avait beaucoup travaillé cela avec Yannick : la vitesse du petit jeu de jambe et l'engagement dans la frappe. Le positionnement des boxeurs correspond aux appuis en ligne ou fermés du tennisman. Lorsqu'un bon boxeur déclenche certains coups, l'appui au sol entraîne la rotation du bassin puis des épaules. Quand le coup est appuyé et que la position de l'adversaire le permet, la jambe d'appui (à l'arrière) passe devant l'autre : exactement comme au tennis.

Bien sûr, il existe beaucoup de variantes à ce principe de base, mais la constante est le basculement du poids du corps de l'arrière vers l'avant. En transférant de la sorte le

poids et l'énergie, on peut très bien s'engager puissamment dans un jab. Regardez, tenez-vous droit devant moi, ne bougez pas...

(Le poing s'arrête à 2 cm du nez, l'air déplacé par le mouvement exécuté avec une extrême vivacité et un contrôle parfait caresse ensuite le visage : la leçon est bien assimilée !)

C : Si on s'intéresse à l'opposition de style des grands champions et aux matchs qui ont marqué l'histoire du tennis – comme la finale de Wimbledon entre McEnroe et Borg en 1980 ou celle opposant Federer et Nadal en 2008 –, on découvre des joueurs qui se font face très différents sur les plans technique et tactique...

B.D : Pour la boxe, c'est exactement le même principe. De tout temps et de manière assez intuitive, on a pu catégoriser les pugilistes selon leurs capacités à défendre, contrer ou attaquer. Après, ce qui vaut sans doute pour la boxe et pas spécialement pour le tennis, c'est la faculté d'évoluer d'un style vers un autre en cours de carrière, ou même de manière très ponctuelle sur un combat. Mohamed Ali, par exemple, s'est découvert des capacités d'encaisseur sur sa fin de carrière. Il est resté très performant et a compensé sa perte de vitesse par des schémas tactiques différents. Son combat à Kinshasa en 1974 face à George Foreman demeure un modèle du genre : Foreman est un puncheur hors pair qui n'a pas pour habitude de faire durer le suspense. Ali, qui a toujours fait primer sa vitesse et son jab, étudie la boxe de son opposant et choisit de l'épuiser. Il remonte sa garde, encaisse, riposte et finit par s'imposer dans le combat de l'année pour ravir la ceinture de champion du monde des poids lourds.

C : Le combat entre Ali et Frazier à Manille en 1975 est également légendaire et voit s'opposer deux styles de boxe radicalement différents.

B.D : Mais si on veut faire l'analogie entre un Federer-Nadal, alors c'est l'affrontement entre Sugar Ray Leonard et Marvin Hagler de 1987 qu'il faut retenir. L'intérêt et la tension sont exacerbés par des boxes que tout sépare. Pour les supporters, il y a une dimension manichéenne : le bien contre le mal, selon le camp qu'on a choisi.

Et l'œil, on a pas parlé de l'œil. Hyper important dans les deux sports ! Les capacités de réactivité et d'anticipation sont fondamentales et directement liées au relâchement. La moindre crispation fait perdre quelques centièmes qui font toute la différence...

« L'heure sonnait enfin.
Dans une vaste cour contre un long
et beau mur on envoyait la balle.
La balle revenait et d'une ardeur égale,
En s'écriant : à moi !
Chacun la renvoyait. »

M. Bajot, *Eloge de la paume*, 1800, p. 303.



Par **Loïc Struys**
Illustrations par **Joël Blanc**

Le padel à l'épreuve des balles

Le padel marche sur l'eau. Depuis plus de trois ans, cette discipline poursuit son expansion en Europe. Sa convivialité et la surface réduite des courts en font une opportunité économique qui correspond à une demande globale de nouveaux loisirs. De plus en plus de terrains voient le jour et offrent une alternative à son grand frère, le tennis. La Belgique et la France n'échappent pas à cette nouvelle vague...

L'anecdote remonte au début des années '90. Elle évoque le triste destin des premiers courts de padel sur le territoire belge, dans un club de tennis de la périphérie bruxelloise aujourd'hui disparu. À cette époque, ses membres sont les premiers du royaume à pouvoir s'essayer à ce curieux dérivé du tennis et du squash, où chaque paire de joueurs prend place de part et d'autre d'un terrain de vingt mètres sur dix, séparé en sa médiane par un filet.

Munis d'une raquette d'à peine 26 cm au tamis perforé, ils échangent gaiement une balle en feutre adaptée, mais à l'apparence identique à celles utilisées sur les courts de tennis voisins. Les sensations sont en tout point semblables, seul le bruit, comparable à celui de l'impact d'un poing sur un panneau en polystyrène marque une nette différence sonore.

Ces pionniers d'un nouveau genre n'auront pourtant pas le loisir d'apprécier longtemps ce sport de raquette, fruit de l'ingéniosité d'un certain Enrique Corcuera, importé d'Acapulco vers l'Espagne vingt ans plus tôt.

«Le club, au bord de la faillite, a accepté de l'argent contre la destruction des deux terrains et l'agrandissement du stand de tir de la police», nous glisse un témoin de l'époque auquel le temps a fait oublier la dimension politico-urbanistique de cette expropriation. Au lieu d'un déclic, le padel claque.

Ce sacrifice sur l'autel du perfectionnement arme au poing des brigadiers illustre le peu de crédit accordé à ce nouveau loisir, marginalisé pendant une vingtaine d'années et dont l'implantation dans certains cercles tennistiques s'assimilait à un caprice d'enfant gâté.

Jamais totalement éclipsé, mais trop intimidé par la concurrence de ses cousins et victime du manque de moyens et de structures, le padel a fini par s'émanciper de son port d'attache ibérique aux contours des années 2010 au point de prendre de vitesse marques et fédérations.

«En France, comme en Belgique, ils ne savent pas comment l'aborder, c'est sûr», remarque Jean-Philippe Frey, de l'Union Sport & Cycle. *«Du côté des fabricants, ils sont tous à fond, parce que ça peut être un levier de croissance énorme. C'est un moyen de dynamiser leur chiffre d'affaires avec la stagnation du marché du tennis.»*

Jusqu'alors confiné à l'Espagne, où près de 2,5 millions de personnes s'y adonnent au quotidien¹, le padel gagne l'Europe entière et apparaît, en France et en Belgique, comme une réponse crédible à la lente érosion des licences en tennis depuis quelques années. S'il reste officiellement le sport individuel numéro 1 dans ces deux pays, sa courbe de progression est inversement proportionnelle à celle de ce petit frère en pleine puberté. Depuis 2014, le nombre de licenciés et de pratiquants croît de façon constante de part et d'autre de la frontière, même si les chiffres restent imprécis. Dans sa globalité, la France compte dix fois plus de pratiquants que son petit voisin (50 000 contre 5 000) qui, en trois ans seulement, est passé de 10 à 200 courts².

¹ Étude sur le padel en Espagne menée par wannapadel

² Chiffres Association francophone de padel

³ Fédération internationale de padel

Galette-saucisse

Cet emballage soudain est complexe à décoder pour un sport parachuté depuis plus de deux décennies dans ces deux pays.

«Dans les faits, il y a un intérêt grandissant, mais difficile à mesurer. Ça demande du temps», constate Flavien Bouttet, docteur en sociologie à l'université de Strasbourg. Lorsque vous commencez à vous familiariser avec le milieu, la plupart – pour ne pas dire la totalité – des joueurs et joueuses rencontrés ont glissé presque naturellement des courts en terre battue aux synthétiques sablonneux orange, verts ou bleus, seules couleurs homologuées par la FIP³. Les motivations sont à la fois simples et multiples:

⁴ Plus haut niveau de tournoi fédéral, devant les P.500, 250 et 100.

d'après les premières enquêtes menées par la FFT, la convivialité et le jeu en équipe sont les premiers critères retenus par les sondés, loin devant l'esprit de compétition. « *Le padel, c'est un esprit galette-saucisse* », nous souffle un passionné, breton d'origine. Pour preuve, les compétitions auxquelles nous avons assisté se déroulent sans arbitre.

« *Même si c'est un sport où il faut battre l'autre, le côté fun prend le dessus* », évoque un initié gavé de tennis et de sa mentalité, rencontré lors d'un P.1000⁴ en périphérie parisienne. « *Physiquement, c'est moins contraignant pour le joueur lambda que le tennis ou le squash; on touche plus de balles, on peut jouer avec les murs et la balle a plus de chance de franchir le filet.* » « *C'est un sport sociable, il se joue à quatre, et il est accessible* », enchaîne Laurent Montois, capitaine et membre de l'équipe belge de padel. « *Tu peux n'avoir jamais tenu une raquette en main, tu t'amuses.* »

Son apparente facilité et sa spécificité favorisent par ailleurs la mixité hommes-femmes, la puissance entre les parois de verre étant contre-productive. « *C'est un sport à part* », atteste Arnaud Clément, ex-capitaine de l'équipe de France de Coupe Davis.

« *Les joueurs de tennis ont certes des facilités, mais aucune garantie d'avoir un bon niveau. De nombreux coups sont techniquement différents. On doit se retenir de frapper de toutes ses forces, la présence des vitres impose la variété et la mesure. En outre, quand l'adversaire frappe fort en face, le réflexe est d'avancer et non reculer. C'est un mode de raisonnement qui, pour un joueur de tennis, est complètement à l'opposé sur certains coups. C'est en ça que jouer régulièrement est important. Je m'y suis mis il y a quelques mois et il me faut du temps pour*

m'habituer. D'ailleurs, pour notre premier tournoi, nous avons perdu avec Arnaud Di Pasquale dès le 2^e tour. »

Immédiateté et adhésion

Cet ensemble, conjugué au besoin de combattre une sédentarité propre à une époque dominée par l'immédiateté, constitue une explication de l'essor tardif et soudain d'une discipline plutôt considérée comme un sport fitness que de raquette. Longtemps mis de côté, elle jouit chez nous d'un concours de circonstances qui favorise son développement.

« *Généralement, toutes les histoires de structurations et diffusions sont expliquées à partir d'une combinaison de trois angles: un contexte socio-économique et social, une prise de conscience par les institutions qui gèrent la discipline, et enfin, les acteurs individuels qui s'engagent et cherchent à favoriser ce déplacement* », observe Flavien Bouttet.

« *Au niveau socio-économique et social, on assiste depuis quelques années à une transformation de l'offre des pratiques sportives; le padel s'inscrit dans ce mouvement. Le succès des salles de remise en forme ou de urban soccer le démontre. On constate un développement important de structures non associatives, mais aussi un changement de comportement des sportifs. Beaucoup d'amateurs apprécient ce côté désengagé, payable à l'heure, sans licence ou adhésion à l'année. De plus, le rapport à l'immédiateté affecte les sports qui demandent des efforts pour les maîtriser ou progresser; même s'il est complexe de démontrer ce lien de cause à effets, cet argument ressort souvent.* »

En dehors de quelques exceptions, les clubs de tennis n'ont pas intégré la logique padel: malgré un retour sur investissement en deux ans, les installations coûtent cher (20 000 euros en moyenne pour un *outdoor*) et les associer au tennis semble contrevenir à une certaine étiquette.

« *Les clubs restent réticents à attirer des pratiquants hors licence, ils conservent une logique de cercle privé, exclusivement accessible aux membres* », note Flavien Bouttet.

Zone de chalandise

Cet état de fait a encouragé des structures privées à exploiter le filon. Sous l'impulsion de quelques investisseurs visionnaires désireux de l'implanter dans le nord de l'Europe, le padel a intégré des structures couvertes multisports où se pressent une clientèle business la semaine et familiale le week-end.

«*Nos heures chaudes se situent entre midi et 14 heures et les soirs de semaine*», atteste Loïc Le Panse, responsable de Casa Padel situé en périphérie parisienne et riche de douze terrains intérieurs Adidas padel. «*On est à Saint-Denis, c'est une zone de chalandise. On a fait une étude de marché, tout le réseau est présent aux alentours. Saint-Denis, le Grand Paris: il y a plein d'aspects qui interviennent. On doit être entourés.*»

Ce club complète son offre raquette par un espace fitness, un centre de bien-être et de yoga, de quoi attirer une clientèle mixte et variée. «*On vit le même phénomène qu'en Espagne dans les années 2005-2006; le padel est devenu un sport tendance, branché, tout le monde veut s'y mettre, salue sa nouveauté et son esprit fun.*»

«Jeu, set et miam»

Les tarifs, eux, sont pourtant loin d'être démocratiques. En heures pleines, il est demandé 19 euros par joueur pour 1h30 de jeu, ce qui revient à une location de terrain à 76 euros. Ce coût semble moins élevé en Belgique où, dans la plupart des cas, le terrain est proposé à partir de 16 euros de l'heure pour quatre, auxquels s'ajoutent la location du matériel (2 euros) ou l'éclairage (4 euros).

«*Si cette pratique reste plus accessible dans les clubs de tennis que dans les structures privées,*

le coût s'avère élevé», remarque Flavien Bouttet. «*Cette pratique est un marqueur social, comme le tennis. Globalement, elle attire classes moyennes et supérieures et se révèle même un peu plus excluante. Dans une interview accordée à un journal, la direction d'une structure privée a clairement exprimé son public cible: des avocats qui viennent en afterwork. C'est un peu symbolique, mais le padel commence à développer un certain profil et une implantation urbaine et péri-urbaine.*»

D'ailleurs, ces structures dépassent le cadre sportif en devenant de véritables lieux de vie. Ces salles mettent en place un bar géré au quotidien, pratique en voie de disparition dans les milieux associatifs. Si ce n'est pas forcément le cas en Belgique, où le club de tennis reste un terreau social fertile, en France, la donne est différente.

«*Le club est en train de mourir comme lieu de rencontre et de retrouvailles*», remarque Henri Leconte, acteur majeur du développement du padel en France et en Europe au travers de sa structure HL Padel.

«*Ce sport véhicule une philosophie propre: les joueurs vont au bar après leur partie, partagent une bière, mangent un bout. C'est la mentalité espagnole; ils partagent le moment. Dans d'autres sports, ils jouent et ils se barrent.*» Pour autant, aux yeux du vainqueur de la Coupe Davis 91, il existe une complémentarité entre les deux disciplines.

«*Le tennis a besoin du padel, c'est la même famille. Il va aider les clubs de tennis en perdition. Le tennis va mal en France, malgré notre chance d'avoir Roland. J'ai pu m'en rendre compte au gré de mes voyages dans l'Hexagone ou en Europe: le tennis seul ne convainc plus parce qu'aujourd'hui avec les technologies, le digital, les téléphones, on a accès à plein d'autres sports séduisants.*»

Les fédérations belges et françaises de tennis ont compris l'enjeu. Depuis 2014 en France et plus récemment en Belgique, elles ont intégré les fédérations de padel. Une synergie nécessaire aux yeux de certains.

«*Le rapprochement avec la FFT a contribué à développer le sport; les joueurs de tennis ont commencé à être mieux informés grâce à une communication plus large ou à l'organisation de compétitions*», estime Loïc Le Panse.



Grands travaux

Pour d'autres, cependant, cette association récente reste insuffisante et manque d'une stratégie claire à l'image de la politique de grands travaux menée par Philippe Chartier, président de la FFT de 1973 à 1993, dans le but de démocratiser le tennis.

«Elle veut compenser la perte de licenciés tennis, ce n'est pas une bonne approche», analyse Henri Leconte. «Il faut en priorité travailler à essayer de comprendre pourquoi on perd des licenciés. Désormais, d'autres sports que le tennis sont plus attrayants, aussi importants, faciles, ludiques, divertissants. La fédé pense qu'elle n'a qu'à paraître, mais il faut aller sur le terrain, voir les gens, leur expliquer comment ça fonctionne, les aider, sauver leur club. Tu ne peux pas lancer le padel si tu n'as pas une organisation derrière et que tu n'apprends pas aux gens les rudiments. Le tennis, tout le monde sait ce que c'est. À l'inverse, le padel reste méconnu du grand public.»

Le padel zlatané

En dépit de l'image sympathique qu'il dégage, le padel peine encore à percer un premier cercle d'initiés généralement issu du tennis. À terme, les fédérations devront se pencher sur la question et imaginer une campagne visant à sa promotion, à l'image des campagnes menées il y a une dizaine d'années en Espagne. La réussite de cette stratégie ne manque pas d'exemples : en Suède, la pratique explose depuis peu grâce à l'implication d'ambassadeurs comme l'ex-tennisman Jonas Björkman ou le footballeur Zlatan Ibrahimović propriétaire de la franchise « Padel Zenter ». En Belgique, Christophe Rochus, ex-top 40 mondial au tennis, a insufflé, entre deux parties de golf, une impulsion pour promouvoir ce sport et sa marque Be Padel, tandis qu'une exhibition labellisée World Padel Tour fait désormais étape chaque été à Bruxelles.

En France, « on doit allumer la mèche. Elle est présente, mais on ne l'a pas encore allumée », nous glisse un membre de l'Union Sport & Cycle. « Il va se passer quelque chose, mais à quelle échelle ? On l'ignore. »

Les solutions ne manquent pas, les idées non plus. Mais à l'heure actuelle, il existe une trop grande porosité entre le tennis et le padel au sein des fédérations pour réellement exploser. Sans oublier les obstacles propres à la pratique.

« Le padel demande une intégration à un milieu social, à un club, à un réseau », remarque Flavien Bouttet. « Trouver trois autres personnes disponibles avec des envies identiques au même moment, ce n'est pas évident. Malgré la mise en avant de la convivialité, elle peut finalement incarner une limite au développement de la pratique. »

Enfin, le padel doit également se décharger d'une homonymie encombrante. « Ce qui saute aux yeux quand on est sociologue, c'est le décalage entre la manière dont on en parle partout et le fait que ça reste aujourd'hui une expansion somme toute confidentielle », analyse Flavien Bouttet. « Quand je parle par exemple aux collègues chercheurs ou aux étudiants en fac de sport de mes travaux sur le padel, la très grande majorité ignore cette discipline. Donc il y a une réelle expansion dans le milieu du tennis, tout le monde commence à connaître, le nombre de pratiquants et d'installations est en hausse, mais mine de rien, cela reste largement méconnu du grand public. Chaque fois que je dis que je travaille sur le padel, tout le monde pense au paddle, à la planche et la rame. »

Le padel a beau marcher sur l'eau, il va encore devoir s'aguerrir et se doter de structures à l'épreuve des balles. Sous peine d'insuffisamment fédérer.



Coquillages et jokari

Par Vincent Schmitz

Du haut de ses 80 ans, le jokari est un vétéran sans titre de noblesse. Facile à transporter mais gourmand en espace de jeu (comptez environ 9 mètres sur 5), il est physique sans être considéré comme un sport. Adoré enfant, moqué adulte, il symbolise une occupation solitaire un peu vaine et risible, pour tuer le temps (et l'élastique).

Au-delà du sourire qu'il provoque, il souffle un air de poésie à l'évocation du jokari. Ou au moins de nostalgie. Un retour instantané vers les « grandes vacances » d'été; short en éponge, coup de soleil d'une époque moins anxieuse et doigts collants autour du cornet; petites boutiques sur la digue ou fière équipée à vélo avec les cousin(e)s; journées trop courtes ou trop lentes, à la mer ou à la campagne.

Il en ressort quelque chose d'universel aussi. Combien d'enfants, au moins jusqu'aux années '90, ont trompé la langueur d'un été en se *shootant* au jokari, en pestant contre ce jeu absurde? Car la bataille est effrénée, mais surtout perdue d'avance: la balle revient toujours, pas de victoire possible. Reste que la pratique est bénéfique à la coordination œil-main, nous diront les plus pédagogues, et peut façonner des vocations. Les anciens pros belges Dominique Monami et Filip Dewulf l'évoquent quand ils se souviennent de leur enfance, ce dernier précisant qu'on lui disait que « ça lui allait bien »¹. Et si on cherche l'adrénaline de la compétition, on peut y jouer à deux (à ses risques et périls, un coup est vite arrivé).

Les règles sont précises car l'héritage est sérieux. Le jokari est un enfant de la pelote basque, ce sport aux ramifications ancestrales où des adversaires se renvoient à tour de rôle la balle contre un mur. C'est d'ailleurs sur ses plages bayonnaises que Louis Joseph Miremont fera naître en 1938 le « Euskal Jokari », soit littéralement « joueur basque » dans la langue régionale. Le brevet d'invention délivré un an plus tard en France (et en 1942 aux États-Unis), réduira au seul mot « Jokari » une marque déposée.

L'idée de base: une balle en caoutchouc liée par un élastique à une petite boîte en bois. Et pour la frapper, deux raquettes du même matériau, non brevetées. Ce qui expliquera de multiples déclinaisons créatives, parfois jusqu'au support publicitaire, des Schtroumpfs à Gatorade ou Hollywood chewing-gum. Dès le début, elles s'adaptent aussi en taille, de junior à adulte. Mais, duo de raquettes ou pas, le jokari reste associé à une pratique solitaire, certes décente, mais qui vous force rapidement à constater que, malgré votre incroyable force de frappe, la balle reviendra toujours, et plus fort.

Dans les années '80, la version « Racquetball » était d'ailleurs vendue avec une seule raquette (de tennis), et une balle adaptée.

¹ La Dernière Heure
Les Sports, 16 juillet
et 04 août 2011

Si aujourd'hui on ne les compte plus, apparaissent dès les premières années des clones, souvent en « -ri » pour ajouter à la tartuferie: Basque Ball, Euskal Jokoa, Alkari, Pelotari ou Nogari en France, Slam! en Grande-Bretagne, ou Jet-Ball aux États-Unis. De son côté, Jokari tentera rapidement de décliner son concept d'élastique à d'autres sports: le « Kickari » pour le football et le « Hot Tennis » pour le badminton, en plus du « Soccer Croquet ».

Outre les copies, on compte au moins six autres jeux de raquettes avec un élastique ou un fil, tous plus ou moins dérivés, dont les plus connus sont le *speed-ball* ou *turnball* (la balle tourne autour d'un mât de 1m70) et le *qianball* (avec un filet de tennis). Mais c'est le jokari qui donnera à des sociologues de tous horizons l'occasion de développer des théories analogues, pour symboliser le lien avec la famille ou la condition sociale d'origine, entre autres. Un lien fort qui vous revient toujours à la figure mais condamné d'avance: un jour ou l'autre, l'élastique pète et la balle, enfin libre, s'envole sans retenue.

Ce serait donc cela, la seule victoire possible contre le jokari? Pas vraiment: il faut alors remplacer l'élastique ou tenter de le réparer par un nœud assez solide. Si ce n'est pas à la fin de l'été, c'est souvent à ce moment précis que le jeu finit abandonné au fond d'un coffre, en attendant de retrouver un élastique de remplacement; la balle pourrissant gentiment quand la raquette se recyclera en guitare d'appoint, avec un peu de chance.

D'ailleurs, si dans la vraie vie, on associe le mot jokari à cuistax, cerf-volant ou château de sable, dans Google les algorithmes vous proposeront d'y ajouter le mot « élastique ». Ou « T30155 », car le Jokari est aussi un outil prisé par les électriciens pour dégainer les câbles. Les résultats du moteur de recherche ne valent guère mieux, ça tourne autour de la plaisanterie.

Jokari est un mot qui fait rire. Comme « scrogneugneu », « bigoudi » ou « rouflaquette ». Une saillie sarcastique pour les querelleurs: « *Moi, si j'étais lui, j'arrêteraï et j'irais jouer au jokari !* », lançait récemment Cyril Hanouna à son collègue animateur Arthur. Une farce poétique pour Jacques Tati en malhabile *Monsieur Hulot à la plage* ou un symbole du chic suranné et grotesque dans *OSS 117, Le Caire, nid d'espions*.

Mais sa vraie place dans la culture populaire se situe dans les cases de la BD franco-belge, époque « âge d'or », comme dans *Modeste et Pompon* ou *Boule et Bill*.

Comme Gaston Lagaffe surtout, qui *upgrade* son jokari au fil des albums, avec une « super balle » rebondissante ou en inventant le « jokari sans visibilité » (« *muni d'un long fil très élastique, lorsque l'on y joue dans les couloirs, on ne voit pas la balle jusqu'à ce qu'elle revienne* »). Sans oublier Spirou qui s'en sert de défouloir... (« *Tu vas voir Fantasio: cinq minutes de jokari et tu te sentiras un autre homme* », peut-on lire dans *La Mauvaise Tête*) Et comme il n'y a pas de hasard, le petit personnage de groom est lui aussi né en 38.

Deux ans plus tôt, la France et la Belgique découvraient les congés payés et le temps libre qui va avec. Les classes populaires ont enfin droit aux charmes du loisir et à la délicieuse sensation de ne rien faire d'autre que passer le temps... avec un jokari, notamment. Mais la guerre couve et il faudra attendre les années '50 et '60 pour que le jeu de Bayonne prenne vraiment son envol, et se voie récupéré par la culture populaire mondiale. Outre nos latitudes européennes, il croisera entre autres le Japon ou l'Australie, et séduira les États-Unis. Un quotidien texan tranche dès 1950 et titre: « C'est presque comme jouer au tennis avec soi-même ! »

L'Américaine Pauline Betz, qui a remporté cinq Grand Chelem entre 42 et 46, prêterait son image à un set « de luxe » dès le début des années '50, tout comme le footballeur Kyle Rote Jr. deux décennies plus tard. Même Tom et Jerry s'y mettent, avec la souris en guise de balle, évidemment. Resté dans le giron de la famille Miremont, la fabrication passera en 1958 sous la houlette de Chikitoys. Aujourd'hui, le « vrai » Jokari est la propriété du groupe Smoby en France, et de Jokari US aux États-Unis, recyclé depuis dans la vente de gadgets en tout genre après un dernier effort en 2002 avec un ultime set.

Actuellement, on compte des dizaines de jeu de plein air plus modernes, sans même parler des jeux connectés, chargeur inclus. Mais tous ceux qui ont croisé sa route gardent une affection particulière pour le jokari. Et si l'on s'en moque gentiment, c'est qu'on a atteint l'âge adulte, plus pragmatique. Quelques téméraires tentent d'organiser des tournois, comme l'Amicale Jokari Club en France. Mais vous croiserez peu de trentenaires qui le pratiquent de temps en temps, comme on se donne rendez-vous pour une partie de squash.

À l'exception du Pays basque espagnol, à Bilbao, où est organisé un grand tournoi, devenu de fait le plus officiel et, du coup, une sorte de classement mondial par défaut.

À retenir pour les longues soirées d'hiver: jokari est considéré comme un mot valable au Scrabble, en tant que « nom déposé lexicalisé avec le temps ». Il vaut 22 points, un de plus que pour gagner une partie de jokari en marée basse, entre la pêche aux crabes et la collecte de coquillages. —

ET MAINTENANT ?

Ils sont rares à s'organiser sérieusement mais ils existent : certains amateurs de jokari créent des « clubs », certes avec un succès confidentiel mais non sans ambition, quelque part entre le fun et le sérieux. L'Amicale Jokari Club, basée à Rennes, est l'un d'eux. Martin Théret, son président, nous raconte en quelques mots sa récente passion.

Courts : Pourquoi cette passion pour le jokari ?

Amicale Jokari Club : L'Amicale Jokari Club a vu le jour en octobre 2016, c'est donc tout nouveau. À titre personnel, j'y joue chaque été à la plage depuis son apparition dans le film *OSS 117: Le Caire, nid d'espions*. Jusqu'au jour où en discutant avec mes collègues de bureau, nous nous sommes rendu compte que nous partagions la même passion. Il n'en fallait pas plus, l'Amicale Jokari Club était née.

C : Le jokari n'a-t-il pas une image désuète ?

AJC : Pas du tout ! Il suffit d'y jouer pour s'en rendre compte. Instantanément il suscite la curiosité des plus jeunes, qui demandent à l'essayer à leur tour. C'est d'ailleurs une caractéristique du jokari : voir quelqu'un y jouer provoque une envie irrésistible de prendre la raquette. Et on comprend vite pourquoi : ce sport est un véritable défouloir, la prise en main est rapide et il peut se jouer n'importe où ! Bien sûr, il y a un côté rétro dans le jokari, et c'est d'ailleurs ce qui fait son succès. Il provoque la nostalgie des anciens et attire la curiosité des plus jeunes. Il est de fait très rassembleur.

C : Quelle est la part de second degré là-dedans ?

AJC : Ce serait une erreur de résumer le jokari au « comique ». Lorsque l'on joue une partie de jokari, on est physiquement à 100 % du début à la fin, c'est une activité physique très énergivore à l'image du squash. S'il a jusqu'à

maintenant gardé son étiquette comique de sport loisir, c'est avant tout car il n'existe pas de véritables règles pouvant permettre la compétition. Et pour cause, elles ne sont pas évidentes à définir. L'Amicale Jokari Club y travaille activement.

C : En ce qui concerne le matériel, y a-t-il une certaine exigence ou les « clones » sont-ils acceptés ?

AJC : Les vulgaires jeux de jokari en plastique avec élastique trop court sont à proscrire ! Les puristes du jokari le pratiquent avec une raquette en bois, et sans grip sur le manche, les ampoules font partie du jeu ! Je tiens d'ailleurs à rappeler que le jokari est un sport à risque. Qui ne s'est jamais fait entourer le cou par l'élastique ? On appelle cela le coup de la corde à linge ! Pour en revenir au matériel, l'entreprise Vilac fournit un très bon jokari, que nous utilisons. Cependant l'AJC va bientôt produire son propre jeu, avec un menuisier partenaire.

C : Y a-t-il une tenue exigée ?

AJC : La tenue de l'association est simple : T-shirt rouge, short bleu marine, chaussettes hautes blanches, bandeau blanc au front et tricolore bleu-blanc-rouge au poignet. C'est plus exigeant que Wimbledon ! Mais les joueurs sont évidemment autorisés, et même encouragés à se vêtir de leur plus belle tenue freestyle.

C : Avez-vous déjà réussi à rallier du monde à votre cause ?

AJC : L'AJC compte aujourd'hui 41 membres actifs. Ce nombre devrait sensiblement s'accroître au printemps avec le retour des beaux jours. D'autant plus que l'association rennaise va s'attaquer à Paris cette année. En dehors des rencontres fréquentes, l'AJC a organisé deux événements majeurs l'été dernier avec le Jokari Season Opening, puis les premiers internationaux de France de Jokari. Si le succès reste modeste avec une cinquantaine de participants, ces deux journées ont été de vraies réussites sur les critères phares du jokari : du sport et du fun ! Concernant l'avenir proche, l'idée est de reconduire les événements rennais de l'an passé et d'inaugurer des événements à Paris le long du canal de l'Ourcq. Guettez donc la page Facebook de l'AJC !

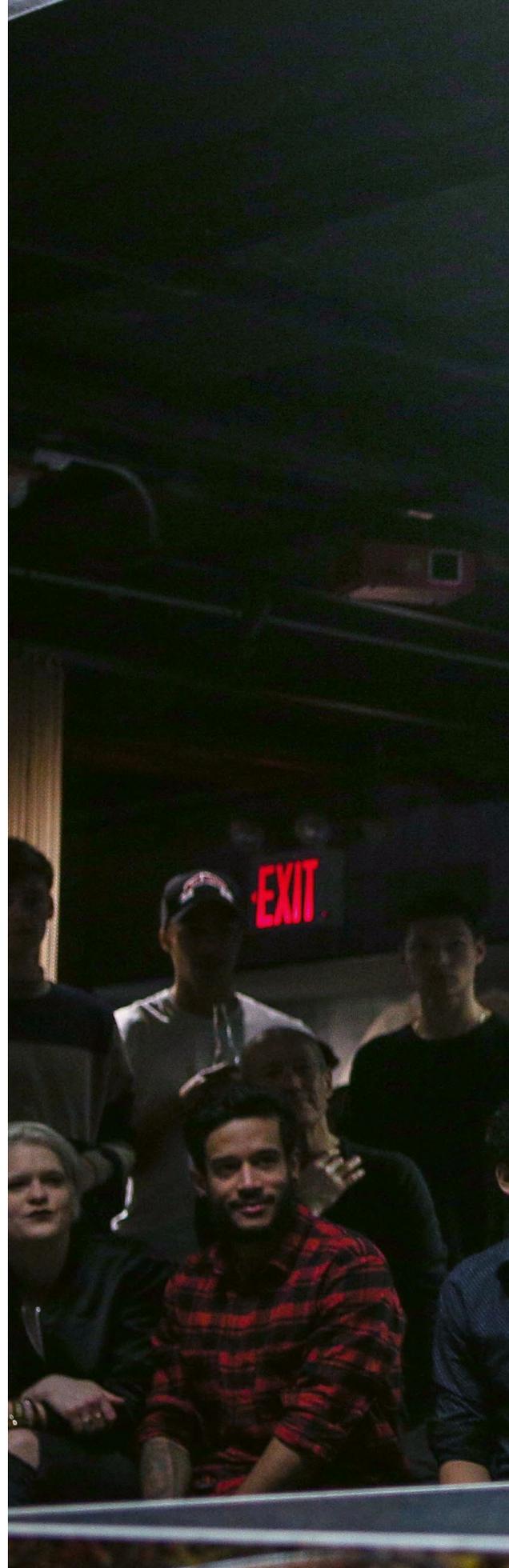
C : Des ambitions futures sur le terrain du jokari ?

AJC : En deux mots : Paris 2024. —

Même les licornes jouent au ping-pong

Par Vincent Schmitz

S'il fallait décrire l'image d'une startup en un mot, ce serait un son : ping-pong. Synonyme d'innovation (et de levée de fonds), ce type de société a révolutionné de nombreux secteurs, à commencer par la culture d'entreprise en elle-même. Exit la machine à café pour papoter avec le service comptabilité, place au très populaire tennis de table pour décompresser. Même quand on est devenu une multinationale surpuissante. Ou une licorne, terme qui invite au «rêve» façon heroic fantasy tendance geek, adopté pour désigner une startup valorisée à plus d'un milliard de dollars – sans pour autant générer de profits comparables.





Depuis la fin du précédent millénaire, la startup s'est imposée à la faveur du développement de l'informatique et surtout d'Internet. Forme raccourcie de « startup company », pour « société qui démarre », elle existe au moins depuis les années '20 à Wall Street, alors frappée de « radiomania ». Comprenez une vague d'investissements massifs dans les sociétés liées à la toute nouvelle technologie de transmission sans fil. Mais ces vingt dernières années, la « philosophie startup » a explosé, quittant la Silicon Valley pour rejoindre les faubourgs parisiens, les rues barcelonaises ou les bords de Meuse.

Les GAFAM¹, NATU² et autres licornes sont passées de startup à multinationales mais ont gardé leurs nouveaux codes, érigés en paroxysme du travail à la *cool*. Quitte à masquer des réalités plus douteuses derrière les slogans en lettrages stylisés, les poufs *king size* et la décontraction vestimentaire, elles ont enfanté des milliers de petites structures innovantes partout dans le monde ; et même des sociétés traditionnelles copient leur intérieur.

Le ping-pong est un peu plus vieux. L'histoire raconte que c'est dans l'Angleterre victorienne que des notables ont l'idée de schématiser un court de tennis sur une table, avec un bouchon de champagne en guise de balle. Le terme ping-pong, que les professionnels (pourtant appelés « pongistes ») réfutent au profit de l'appellation « tennis de table », est une marque déposée depuis le début du XIX^e siècle.

Sans surprise, il est sans doute un dérivé des bruits de la balle contre la raquette (ping) et du rebond sur la table (pong). Il rencontrera rapidement un grand succès. Un premier jeu est commercialisé dès 1890 et à peine dix ans plus tard, le *celluloïd* plus léger remplace le caoutchouc de la balle tandis que les raquettes prennent déjà leur aspect actuel.

Difficile d'imaginer en effet jeu plus fédérateur et intuitif à moindres frais. Même au 19^e siècle, les gens voulaient juste du fun. Ça tombe bien : au-delà d'un nouveau modèle entrepreneurial, la startup ramène du rêve au milieu des bureaux gris, de l'*entertainment* entre deux *team buildings*, du *LOL* dans les fichiers Excel ; bref, du ping-pong dans l'open space.

Une nouvelle culture d'entreprise, avec un management repensé, et la créativité « disruptive » portée en étendard. Car la startup est étroitement liée à l'innovation, ce qui demande un esprit jeune et ouvert, un encadrement moins rigide dans des lieux qui permettent d'y rester au-delà des heures de bureaux.

Des espaces détente, de la nourriture à gogo (voire un bar), des soirées bières et pizzas... et, plus que tout autre élément du décor, des tables de ping-pong, avec les raquettes labellisées #WorkhardPlayhard en bonus quand on s'appelle Twitter.

¹GAFAM est l'acronyme des géants du Web, Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft, les cinq grandes firmes américaines qui dominent le marché du numérique.

²NATU est l'acronyme de Netflix, Airbnb, Tesla, et Uber, les quatre grandes entreprises emblématiques de la disruption numérique.

Addictif

Les raisons de ce succès peuvent sembler évidentes. Le ping-pong cause a priori peu de blessures, une table reste bon marché et demande peu d'espace. Il est facile de lui dédier une salle, comme tant de garages ou de caves où elle traîne encore, repliée en deux depuis que les enfants ont grandi. Rares sont ceux qui ne s'y sont jamais essayé au moins une fois, quitte à passer le plus clair du temps à se baisser pour ramasser la balle, en vacances dans un club, en visite chez le petit voisin plus chanceux ou pendant un stage un peu absurde, type «équitation - tennis de table».

La Fédération internationale de tennis de table estime d'ailleurs le nombre de pratiquants occasionnels dans le monde à plus de 260 millions (et 33 millions de licenciés), en faisant l'un des sports les plus populaires. Qu'importe sa condition physique, on peut aussi s'y (re)mettre et rapidement améliorer ses performances, ce qui rend le jeu très addictif. D'autant que les parties sont généralement courtes et que l'on peut y assister en tant que spectateur sans s'ennuyer, attendant son tour ou encourageant les collègues.

Mais le tennis de table, olympique depuis 1988, prend plus de place qu'un coin jeux vidéo ou qu'un *babyfoot*, et autant qu'une table de billard. Ce n'est donc pas la seule explication. Outre son côté fun, l'obsession pour cette pratique dans un milieu vivant au rythme du code informatique serait à chercher du côté cérébral. Un petit *break* autour d'une balle rebondissant sur une table de 2,74 mètres sur 1,52 solliciterait de manière insoupçonnée le cerveau et serait donc bénéfique autant à l'employé qu'à l'entreprise. « Il se passe beaucoup de choses autour de cette table », expliquait en 2015 le docteur Wendy Suzuki, professeur en neurosciences à la New York University. « L'attention et la mémoire augmentent et vous construisez des circuits dans votre cerveau. »³

³ mnn.com,
18 avril 2016

Échecs sous stéroïdes

Le livre du docteur Suzuki, *Healthy Brain, Happy Life*, explore la manière dont l'exercice physique affecte le cerveau humain. Elle y dresse notamment les bénéfices de la pratique du ping-pong sur le cerveau, les zones de jeu réduites accélérant l'action et encourageant les joueurs à penser et bouger à un rythme effréné. Selon elle, trois zones majeures sont directement affectées. Les capacités motrices aiguisées et la précision de la coordination œil-main sollicitent le cortex moteur primaire et le cervelet, qui planifient et contrôlent les mouvements, mais coordonnent aussi les gestes. En anticipant le coup de l'adversaire, le joueur utilise aussi le cortex préfrontal, essentiel pour le planning stratégique.

Enfin, l'exercice physique du jeu stimule l'hippocampe, partie du cerveau essentielle pour la mémoire et la navigation spatiale. Sans parler des dopamine, endorphine et autre adrénaline, hormones bienfaitrices libérées par la pratique de tout exercice physique.

Will Shortz, verbicruciste américain responsable des mots croisés pour le très sérieux *New York Times* et pointure dans les jeux de réflexion, puzzles et casse-têtes en tout genre, n'y voit rien de moins qu'une partie d'échecs « sous stéroïdes ». Accro au ping-pong, il y trouve autant de stratégie que dans l'exercice de son métier.

« Je joue au tennis de table pour les mêmes raisons que je fais des mots croisés. Ça me revigore et me détend. Je suis absorbé par le jeu et ensuite, je me sens bien et prêt à retourner dans le quotidien. Tout exercice physique est bénéfique mais celui-là particulièrement, parce que c'est un sport cérébral, qui entraîne votre corps à être performant instantanément dans différentes situations. En nous forçant à anticiper les déplacements de l'adversaire et y réagir avec vitesse et précision, le ping-pong est une manière de préparer son corps et son cerveau à tout ce que vous faites d'autre dans la vie. »⁴

⁴ mnn.com,

18 avril 2016

⁵ L'Écho, « Dan Lyons

Pourfendeur de la culture *high tech* »,

14 mai 2016

⁶ Entrepreneur.com,

28 août 2017

Networking et diplomatie

Berceau de la startup, les États-Unis et leurs campus universitaires le sont aussi du *beer pong*, ce jeu à boire très populaire où il faut lancer une balle de ping-pong dans un gobelet. Une coutume qui illustre toute la culture du campus universitaire américain et tranche avec les codes habituels de l'entreprise, idéal pour symboliser la disruption. Et renforcer les liens entre employés, voire réinventer le *networking*, comme l'a imaginé la firme SPiN, sorte de bar branché *social club* de ping-pong. Réinventer, ou presque.

Ceux qui se souviennent du film *Forrest Gump* auront noté la référence à ce que l'on appelait déjà « la diplomatie du ping-pong », quand, en 1971, l'équipe de tennis de table chinoise avait invité son équivalent américain quelques mois avant la visite du président américain Richard Nixon en Chine. Un réchauffement des relations entre les deux pays s'en était suivi, même si tout cela était surtout un symbole photogénique.

Les startups sont elles aussi friandes de symboles. Le tennis de table en est un, au point que la récente chute des ventes de tables dans la Silicon Valley a été utilisée comme une indication à la baisse de la « bulle technologique » par le *Wall Street Journal*.

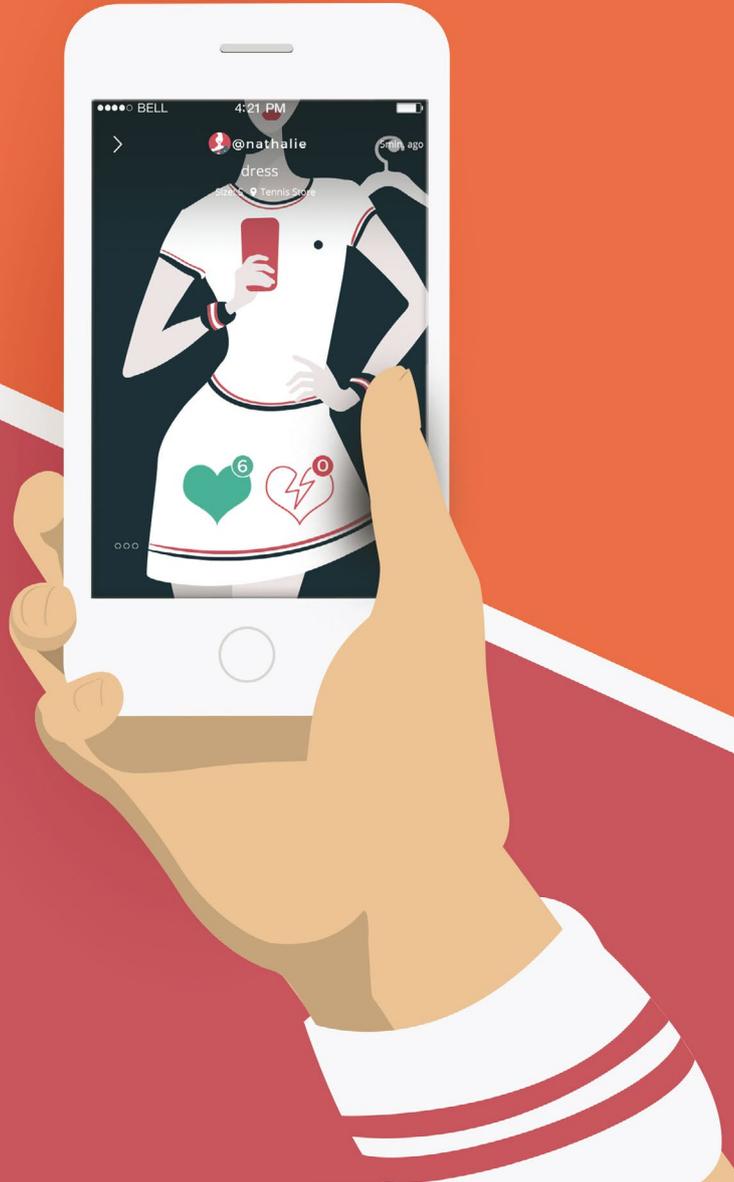
Pour d'autres, il s'agit surtout d'un signe de temps qui changent. Plusieurs voix commencent à s'élever contre cet esprit startup, pansement trop petit pour couvrir des problèmes fondamentaux. Même dans une startup trop *cool*, les employés préfèrent une bonne couverture hospitalisation et des horaires moins étendus à un tournoi de ping-pong.

L'ancien journaliste et employé de startup Dan Lyons parle ainsi dans son livre *Disrupted* de « culture intermédiaire entre celle d'une secte comme la scientologie et celle d'une maison d'étudiants. »⁵ Certains designers souhaitent aussi un changement de décor radical, pour renvoyer les soirées pizzas-bières et les tables de ping-pong sur les campus.

Dani Arps en est la porte-voix. À 33 ans, cette architecte d'intérieur a disrupté la disruption : elle veut forcer les jeunes entrepreneurs à « se comporter comme des adultes », la créativité pouvant s'exprimer ailleurs que dans des locaux qui « ressemblent à des dortoirs ». « Un bureau peut être fun sans être infantile », résume-t-elle⁶. Exit les *bean bags* et les tables de ping-pong, place à des lieux fonctionnels et adaptés aux besoins spécifiques d'employés créatifs et débordés. Et ça marche, son agenda ne désemplit pas, pour des sociétés toujours plus importantes.

Reste que le tennis de table demeurera toujours associé à la startup. Au moins lié par la langue informatique et plus spécifiquement le « ping », cette commande qui envoie un message à un « serveur pour savoir si ce serveur est opérationnel. » Dans le meilleur des cas, il y a une réponse. Un « ping ».

JEU, STYLE & MATCH



Avec FITTIN'ROOM, validez votre style en dehors et sur le terrain.

Fittin'Room est l'application qui vous aide lors de vos dilemmes en cabine d'essayage ! Consultez vos amis et la communauté de Fitters lors de vos virées shopping pour être sûr de faire le bon achat et être stylé sur le court !



FIT T I N ' R O O M

Hello, Good Buy!

Téléchargez maintenant !



www.fittinroom.com

[f @FittinRoomApp](https://www.facebook.com/FittinRoomApp) [@fittinroomapp](https://www.instagram.com/fittinroomapp)

TECHNO - COURTS

Par Cedric Chevallier

IN/OUT, UN ARBITRE À GLISSER DANS SON SAC

Rencontre avec Grégoire Gentil, ingénieur français vivant dans la Silicon Valley, expert en électronique et en intelligence artificielle. Diplômé de l'École Polytechnique et de Stanford, il est l'inventeur de *In/Out*, un dispositif autonome intelligent qui s'adresse au grand public: *In/Out* permet de détecter les fautes et les points gagnants à la manière d'un Hawk-Eye. Et si l'intelligence artificielle gagnait nos courts de tennis ?

Grégoire Gentil: Je suis originaire de Paris. Dans les années '90, je suis parti aux États-Unis réaliser un master à Stanford à la toute fin de mes études. J'ai ainsi découvert la Silicon Valley à une époque formidable pour l'électronique et l'informatique, et je n'en suis jamais vraiment parti. J'ai créé des startups, inventé des produits électroniques grand public et je me suis désormais investi dans ce nouveau projet, *In/Out*: une caméra intelligente de jugement de fautes, destinée à M. et Mme Tout-le-Monde.

Courts: Quelles raisons vous ont conduit à travailler sur ce projet de caméra intelligente au service de l'arbitrage du tennis ?

G.G: J'ai toujours été un joueur de tennis passionné. Jouant depuis mon enfance, je suis allé à Roland-Garros chaque année étant petit. J'ai été élevé sur terre battue, à l'ASPTT plus précisément. L'idée m'est ainsi venue tout simplement en jouant au tennis. Existerait-il un système similaire au



Hawk-Eye, mais pour le joueur occasionnel? Un système accessible en matière de prix, de fonctionnalités, à la manière des caméras GoPro mais avec une sorte d'intelligence artificielle embarquée permettant de juger les coups gagnants et les fautes en temps réel.

C: Pouvez-vous nous présenter rapidement *In/Out*?

G.G: *In/Out*, en deux mots, c'est une sorte de caméra de type GoPro, rendue intelligente au travers d'un algorithme de ce qu'on appelle la « *Computer Vision* », capable d'arbitrer à la place des joueurs eux-même. Trois fonctionnalités essentielles sont aujourd'hui disponibles: la principale étant la capacité d'annoncer en temps réel si une balle est bonne ou fautive par le biais d'un signal lumineux et sonore. On retrouve également l'enregistrement de la vidéo pour regarder ses matchs et des statistiques de jeu.

C: *In/Out* est compatible aujourd'hui avec tous les types de courts?

G.G: Tout à fait, qu'il s'agisse de surfaces de jeu différentes, en indoor ou extérieur. Ce système est facile à installer et se configure en quelques secondes.

C: On imagine que la recherche et le développement du produit ont dû être complexes?

G.G: En électronique embarquée, et en intelligence artificielle vidéo, il est difficile de le réaliser parfaitement du premier coup sans avoir les données réelles dans de multiples conditions de jeu. C'est pour cette raison que des Tesla, Uber ou Google font rouler des voitures pendant des milliers de kilomètres pour obtenir un maximum de data à analyser afin d'améliorer la voiture autonome sur différentes routes. Je travaille depuis maintenant plusieurs années sur ce projet, que ce soit au niveau logiciel ou matériel.

C: Comment s'est déroulée cette phase de conception ?

G.G: J'ai tout d'abord démarré sur le premier prototype avec deux caméras scotchées à un poteau de filet. Puis j'ai travaillé au quotidien, accompagné de quelques autres ingénieurs et consultants sur le projet. Que ce soit à la maison, sur mon ordinateur, ou sur les courts de tennis pour améliorer et corriger le système en direct, cela représente des milliers d'heures de conception, des dizaines de versions électroniques en termes de hardware, des centaines d'itérations de la partie mécanique et des millions de lignes de code.

C: À quelles difficultés avez-vous fait face ?

G.G: Le système s'est enrichi de jour en jour, traitant les différents problèmes, résolvant les cas pratiques et problématiques de surfaces par exemple. Les conditions lumineuses – la position du soleil, les ombres, la lumière de nuit, de jour, que ce soit indoor ou outdoor – ont également été complexes à appréhender pour rendre le système fiable, afin qu'il analyse les points en temps réel à travers la vidéo. Sur la terre battue par exemple, les lignes sont souvent agrafées, donc légèrement hachées, ce que l'algorithme initial avait du mal à reconnaître.

C: Quel est le niveau de fiabilité du système aujourd'hui ?

G.G: Je considère que *In/Out* tend vers 100% de bons jugements de lignes. Comme je le disais, des centaines de cas particuliers ont été traités. Le système est aujourd'hui bien plus fiable que le jugement humain, souvent moins précis qu'on le pense. L'humain a tendance à surévaluer ses capacités de jugement: or c'est une activité complexe, en fonction du type de coup, de la position sur le court au moment de l'impact de balle, etc.

C: *In/Out* est-il aujourd'hui disponible ?

G.G: En 2017, une première production de nombreux *In/Out* a permis de récolter un volume important de data, de retours clients, d'expériences sur les courts. Il s'agissait bien sûr d'une première version, notamment matérielle, et les retours ont permis de faire évoluer *In/Out* pour en faire un produit fini aujourd'hui. La version finale est

actuellement en production et sera commercialisée au printemps 2018.

C: À quel prix ?

G.G: *In/Out* sera commercialisé en ligne à 249 dollars/euros. Il était important pour moi de produire un appareil au prix d'une raquette. C'était ça mon objectif initial. Je vais également packager une offre pour les clubs à 499 dollars, incluant deux appareils, ainsi que deux boîtiers de protection en fibre de carbone.

C: Quel est l'objectif de ce pack clubs ?

G.G: Je souhaite permettre aux clubs de proposer *In/Out* à la location ou en prêt: les boîtiers pouvant être fixés sur les poteaux de filets, et les caméras installées et configurées au moment du début du match par les joueuses et joueurs. Le club peut ainsi acheter le pack, et ensuite proposer ce service comme outil de monétisation complémentaire aux abonnements ou aux locations de courts.

C: Pensez-vous que *In/Out* puisse être en concurrence avec les systèmes en place sur le circuit ?

G.G: Pas vraiment car sur l'approche grand public, il n'existe pas de solution personnelle. Le système *Hawk-Eye* est certes très performant, mais il coûte plus de 60 000 dollars à installer, en plus de monopoliser de lourdes ressources pour son installation et son exploitation. *PlaySight* a aussi suivi cette voie mais avec un système complexe et lourd, qui cherche à faire payer chèrement les clubs.

C: Quel sera le futur proche pour *In/Out* ?

G.G: La commercialisation bien sûr, auprès des joueurs du monde entier et auprès des clubs. *In/Out* embarquera aussi prochainement une évolution logicielle importante, et des applications compatibles *Android Wear* et *watchOS*, pour avoir le jugement et le replay du point directement sur sa montre connectée, en temps réel. Un très grand nombre de joueurs et de médias ont manifesté un vif intérêt pour *In/Out*. 2018 devrait être une belle année avec la distribution des appareils partout dans le monde via la boutique en ligne. —

BADENKO

Simon Blatge, Yoann Falgas et Jérémy Blanc: vous ne les connaissez pas, mais les trois copains originaires d'Albi sont les agitateurs français du badminton mondial ! Et ce depuis 2009, l'année où le projet *Badenko* voit le jour. Leur lanceur de volants, le BKL V1.0, est quant à lui lancé en septembre 2012. Depuis, la société est désormais présente sur les plus prestigieux tournois de badminton français, tels que les Internationaux de France de Badminton (IFB) ou encore les Championnats de France Badminton (CFB), et commercialise ses BKL partout en Europe. Un produit d'entraînement à la performance pour les clubs de badminton, ainsi que les collectivités qui souhaitent équiper des centres sportifs par exemple.

Avec quelques 300 appareils déjà vendus répartis dans 20 pays à travers le monde, c'est un beau succès. D'autant que le produit est fabriqué entièrement en France !



ECOBAL

Destiné à servir les besoins des joueurs, *EcoBal* est une plateforme proposant un ensemble de fonctions associées permettant d'exposer plus de services, et ainsi d'augmenter l'attractivité de votre club de tennis. Le distributeur, qui intègre plusieurs modes de paiement, permet de proposer toute une gamme de produits adaptés à la pratique du tennis: tubes de balles, accessoires, boissons fraîches et chaudes, produits énergétiques, etc.

Le distributeur remplacera même votre tableau d'informations du club, à travers un écran connecté diffusant les pubs de vos sponsors, événements de club ou annonces.

Un collecteur pour une récupération sélective des produits usagés issus de la pratique du tennis est également proposé: balles usagées, tubes vides et autres emballages.





NLX

La société NLX, spécialiste de l'éclairage sportif LED lance *Tweener*, un concept dédié aux courts extérieurs. Le système, conçu et fabriqué en France, semble tenir la bonne formule pour un éclairage à la fois performant et économique. NLX propose donc une solution concurrente des projecteurs sur mâts traditionnels croisés dans les clubs. Ceux-ci s'avèrent, on le sait, souvent sources d'éblouissement pour les coups en hauteur et générateurs d'ombres portées sur les courts. À l'inverse de ces éclairages coûteux et complexes à installer (ils nécessitent un permis de construire par exemple), *Tweener* consiste en douze barres de LED logées dans un profil en aluminium se fixant sur les supports des grillages latéraux à trois mètres de hauteur.

Le système coûte 10 000€ par court, soit trois fois moins cher qu'un ensemble de quatre mâts traditionnels, pour une consommation électrique annoncée deux fois moindre à un rendement certifié de 300 lux, conforme aux normes de la Fédération française de tennis. Une heure d'éclairage coûtant au club seulement 20 centimes d'euros.

Ne requérant ni appel d'offres, ni permis de construire, le système s'installe et se branche en une journée. Lumineux!

INTERACTIVESQUASH

Imaginez un court de squash complètement intelligent et ludique. Un terrain qui suit les mouvements et les tirs des joueurs, proposant le coaching de squash numérique le plus avancé au monde avec des commentaires et des statistiques en temps réel. Un système pour tous les types de joueurs, de tous les âges, au travers de jeux passionnants et de modules de formation.

Ce sont nos voisins des Pays-Bas qui ont inventé *interactiveSquash*, ce système offrant une expérience de jeu incroyable pour les terrains! La technologie de projection immersive, combinée à un gameplay passionnant, transforme le squash en une expérience sportive inégalée. Aucun



équipement spécial n'est nécessaire : simplement des balles de squash et des raquettes ordinaires. La technologie de suivi de balle *interactiveSquash* permet une analyse précise, enregistre les scores, les fautes, et offre des *match facts* instantanés. Grâce à l'application mobile, les joueurs peuvent même suivre leur progression, vérifier leurs scores et comparer leurs performances aux autres joueurs du monde entier.

Autre avantage, les entraîneurs peuvent même rationaliser les séances d'entraînement en obtenant des informations exactes sur les performances du joueur et ses mouvements sur le terrain en temps réel. On vous laisse découvrir sur leur site ce système unique qui est aujourd'hui disponible partout.

HIGHTOF

Hightof est un lance-balles de tennis révolutionnaire, permettant de simuler réellement une partie de tennis, permettant d'envoyer les balles au centre du terrain, vers le coup droit ou le revers. Que ce soit sur des angles faciles ou plus relevés. Programmez le nombre de balles par exercice que vous souhaitez, depuis un ordinateur ou une tablette intégrée, et démarrez des sessions d'entraînements qui vont sans nul doute faire parler de votre club. Pour chaque balle envoyée, vous pouvez choisir son effet, sa vitesse, le temps qui la sépare de la balle suivante et enfin son point de chute sur le demi-terrain où se trouve le joueur adverse.

Hightof peut être commandé à distance depuis tous les smartphones. Commercialisé en ligne à 6 000€ HT, c'est un réel investissement pour un club, qui peut néanmoins permettre de proposer de nouveaux types d'entraînements, et offrir une nouvelle expérience aux adhérents.

TIE BREAK

« Je cherche un partenaire de tennis mais je ne trouve pas. » Cette affirmation ne devrait plus résonner dans les têtes des joueurs et joueuses de tennis. C'est en tout cas la problématique qu'a rencontré le fondateur de *Tie Break*, qui promet, avec



son application gratuite, de trouver un partenaire en fonction de son niveau, de ses disponibilités et de sa géolocalisation ou de ses clubs préférés. L'application lancée par Alexis Jamin, et aujourd'hui disponible sur IOS et Android, a même récemment vu Paul-Henri Mathieu rejoindre ses rangs, en tant qu'ambassadeur de choix. PHM, qui souhaite que ce projet innovant permette de dynamiser les clubs et facilite la pratique du tennis, souvent freinée par manque de partenaires.

Qu'attendez-vous donc pour soutenir l'application *Tie Break* et tenter de défier Paul-Henri Mathieu ? Rendez-vous sur www.tie-break.fr et téléchargez *Tie Break* sur iOS / Android.

THERMOBANC

Créée en 2012, cette start up a définitivement fait entrer les bancs de tennis dans l'ère 2.0: fabriqué en résine PEHD, matériau entièrement recyclable, le banc est entièrement moulé en France. Le PEHD qui est un polyéthylène disposant de propriétés très intéressantes, est non seulement très robuste, résistant aux UV comme aux chocs physiques ainsi qu'aux très hautes et basses températures (-40°C à +80°C), mais il est surtout imperméable aux corps gras comme les crèmes et les tags.

Le *Thermobanc* propose également des inserts parasols et dans chaque accoudoir est disposé un bac de réfrigération autonome pour permettre de maintenir des boissons et des aliments au frais. Tout cela fonctionnant sans électricité. Le *Thermobanc* se décline aussi avec des bacs poubelles et dispose de 3m² de surface d'annonces pour les partenaires des clubs. Un bon moyen de moderniser le cœur du club, les courts, et d'offrir une visibilité qui devrait faciliter de nouveaux contrats de sponsoring pour votre club. Une belle manière de se démarquer des autres clubs locaux !

Le Thermobanc, qui peut être autofinancé par la publicité, avec des annonceurs locaux ou nationaux, est livré gratuitement. —





SOUS LE HAUT PATRONAGE DE S.A.S. LE PRINCE SOUVERAIN DE MONACO



ROLEX MONTE-CARLO MASTERS



14-22 AVRIL 2018

Copyright © 2018 Rolex. Tous droits réservés. www.rolexmontecarlo.com



Réservations* : www.rolexmontecarlomasters.mc
Information: Tél. (+377) 97 98 7000

* Seul site officiel garanti.

MONTE-CARLO
SOCIÉTÉ DES BAINS DE MER

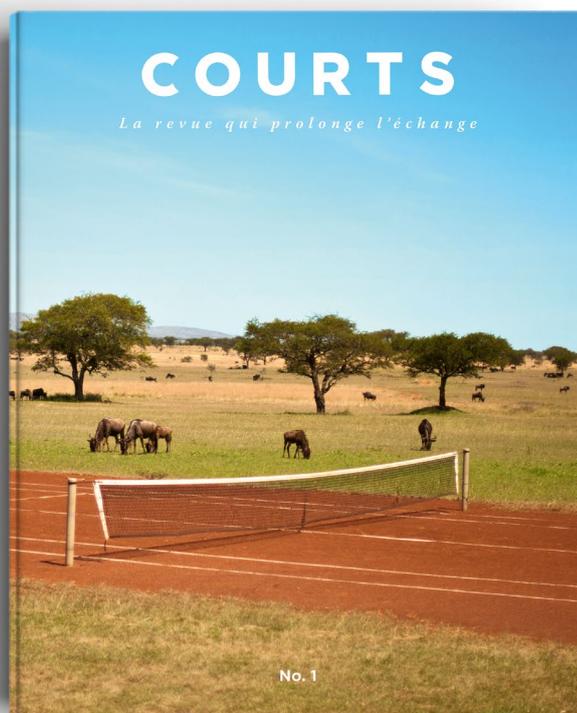


NOUS REVENONS EN AOÛT 2018
AVEC UN SPÉCIAL AMÉRIQUE



POUR VOUS ABONNER :

www.courts-mag.com



SUIVEZ-NOUS SUR :









9 € ISSN 2593-516X



9 772593 516008